

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettres Angloises. Tome Second. Premiere Partie.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

LETRES
ANGLOISES.

TOME SECOND.

PREMIERE PARTIE.



tes

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18

Farbkarte #13

Cyan

Green

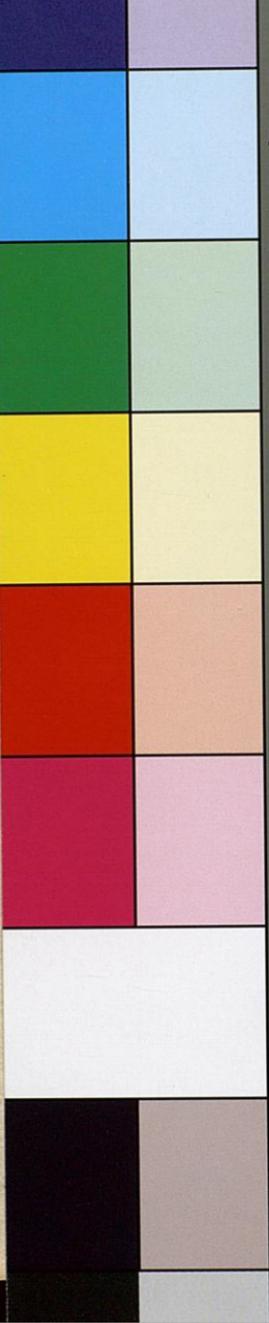
Yellow

Red

Magenta

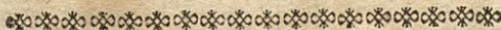
White

3/Color





HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.
TOME SECOND.



LETTRE XLV.

*Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.*

Mercredi au soir, 22 de Mars.



MOI fâchée! Eh de quoi donc, ma
chère? Rien ne peut m'être plus
agréable que ce que vous nommez
vos libertés. J'admire seulement votre pa-
tience pour les miennes; voilà tout; & je

A 3

regrete



regréte la peine que je vous ai donnée à me faire une si longue réponse sur le sujet en question, malgré le plaisir que j'ai pris à la lire.

Je suis persuadée que votre intention n'a jamais été d'user de réserve avec moi : premièrement, parce que vous le dites ; en second lieu, parce que vous n'avez pas encore été capable d'éclaircir votre situation à vos propres yeux, & que, persécutée comme vous l'êtes, il vous est impossible de distinguer assez les effets de l'amour & de la persécution, pour assigner à chacune de ces deux causes les bornes de leur pouvoir. C'est-ce que je crois vous avoir déjà fait entendre. Ainsi j'abandonne à présent cette question.

Robert m'a dit que vous ne faisiez que mettre votre dernier paquet au dépôt, lorsqu'il l'a pris. Il y étoit allé une heure auparavant, sans y avoir rien trouvé. Il avoit remarqué mon impatience ; & celle de m'apporter quelque chose de vous l'a fait roder quelque tems au-tour de vos murs.

Ma cousine *Jenny Desdale* est ici, & veut passer cette nuit avec moi. Je n'aurai point le tems de vous répondre avec toute l'attention qui convient au sujet de vos lettres. Vous savez qu'avec elle, c'est un babil qui ne finit point. Cependant l'occasion qui
l'amene

l'amene est fort grave. Elle est venue pour engager ma mere à faire un voiage chez Madame *Larkin*, sa grande-Mere, qui garde le lit depuis longtems, & qui reconnoissant enfin qu'elle est mortelle, pense à faire un testament. Malgré l'averfion qu'elle a eue jusqu'à présent pour cette cérémonie elle y consent, à condition que ma mere, qui n'est qu'une parente éloignée, ne laissera pas d'y être présente, pour l'aider de ses conseils; car on a grande opinion de l'habileté de ma mere dans tout ce qui régarde les testamens, les contrats de mariage & les autres affaires de cette nature.

Madame *Larkin* demeure à dix-sept milles de nous. Ma mere, qui ne peut se résoudre à coucher hors de sa maison, se propose de partir fort matin, pour revenir le soir. Ainsi, je compte d'être demain à votre service depuis le commencement du jour jusqu'à la fin, & je ne serai au logis pour personne.

A l'égard de mon incommode, je lui ai mis dans la tête d'escorter les deux Dames, pour ramener ma mere avant la nuit. Je ne connois que les occasions de cette nature, où ces gens-là soient bons à quelque chose; pour donner à notre sexe un petit air de vanité & d'assurance dans les lieux publics.



Je me souviens de vous avoir fait entendre que je ne serois pas fâchée de voir une alliance entre ma mere & ce M. Hickman. En vérité, je repète ici mes souhaits. Qu'importe une différence de quinze ou vingt ans ? sur-tout lorsqu'une femme se porte assez bien pour faire espérer qu'elle fera longtems jeune, & lorsque le galant est un homme *si sage* ! De bonne foi, je crois que je l'aimerois autant pour mon pere qu'à tout autre titre. Ils ont une extrême admiration l'un pour l'autre.

Mais il me vient une meilleure idée, pour l'homme du moins, & plus convenable du côté de l'âge. Que dites-vous, ma chere, de faire un compromis avec votre famille, par lequel vous leur offririez de rejeter vos deux hommes, & d'agréer le mien ? Si vous n'en êtes, pour l'un des deux, *qu'au goût conditionnel*, l'idée ne sauroit vous déplaire. Il n'y manque que votre approbation. Sous ce jour, quels égards n'aurois-je pas pour M. Hickman ? Plus, d'une bonne moitié, que sous l'autre. Ma folle veine est ouverte : la laisserai-je couler ? Qu'il est difficile de résister aux foibles naturels !

Hickman me paroît bien plus conforme à votre goût, qu'aucun de ceux qui vous ont été proposés jusqu'à présent. C'est un homme sage ; si grave ! & tant d'autres qualités !
D'ail-

D'ailleurs ne m'avez-vous pas dit que c'est votre favori ? Mais peut-être ne l'honorez-vous de tant de d'estime, que parce qu'il a celle de ma mere. Je ne doute pas qu'il ne crût gagner beaucoup au change : du moins s'il n'est pas plus imbecille que je ne le crois.

Hé ! mais votre fier amant l'auroit bientôt assommé. Voilà ce que j'oubliais. Pourquoi, ma chere, suis-je incapable d'écrire sérieusement, lorsqu'il est question de cet Hickman ? C'est une fort bonne espèce d'homme, après-tout. Mais en est-il de parfaits ? Encore une fois, c'est un de mes foibles, & un sujet que je vous donne pour gronder.

Vous me croiez fort heureuse dans le point de vûe qui a rapport à lui. Comme le ridicule traitement qu'on vous fait essuier vous remplit le cœur d'amertume, vous trouvez du moins supportable ce qui seroit fort éloigné de vous le paroître, dans une autre situation. J'ose dire qu'avec tous vos airs graves, vous ne voudriez pas de lui pour vous-même ; à moins que se présentant avec Solmes, vous ne fussiez obligée de prendre l'un des deux. C'est une épreuve à laquelle je vous mets : voions ce que vous aurez à dire là-dessus.

A 5

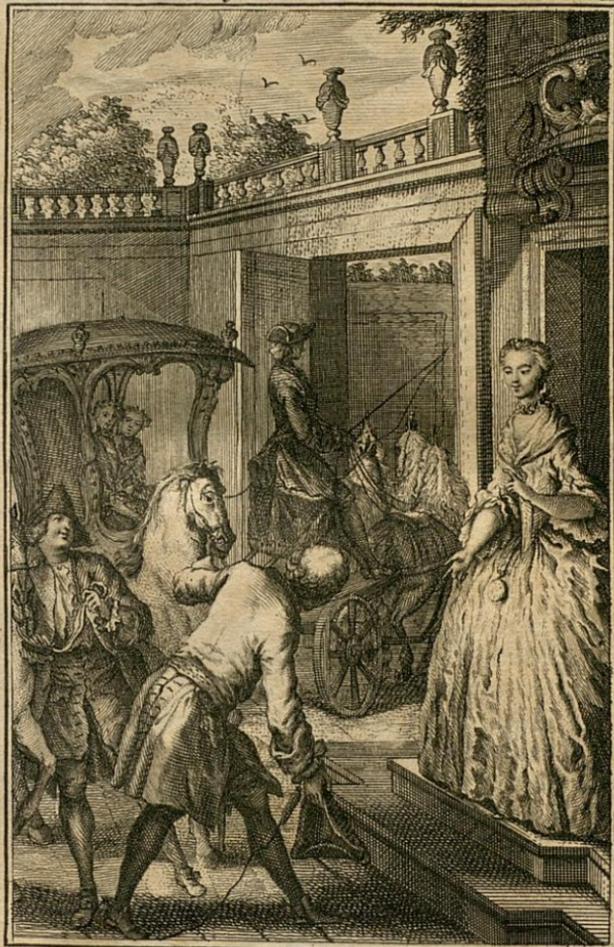
Pour



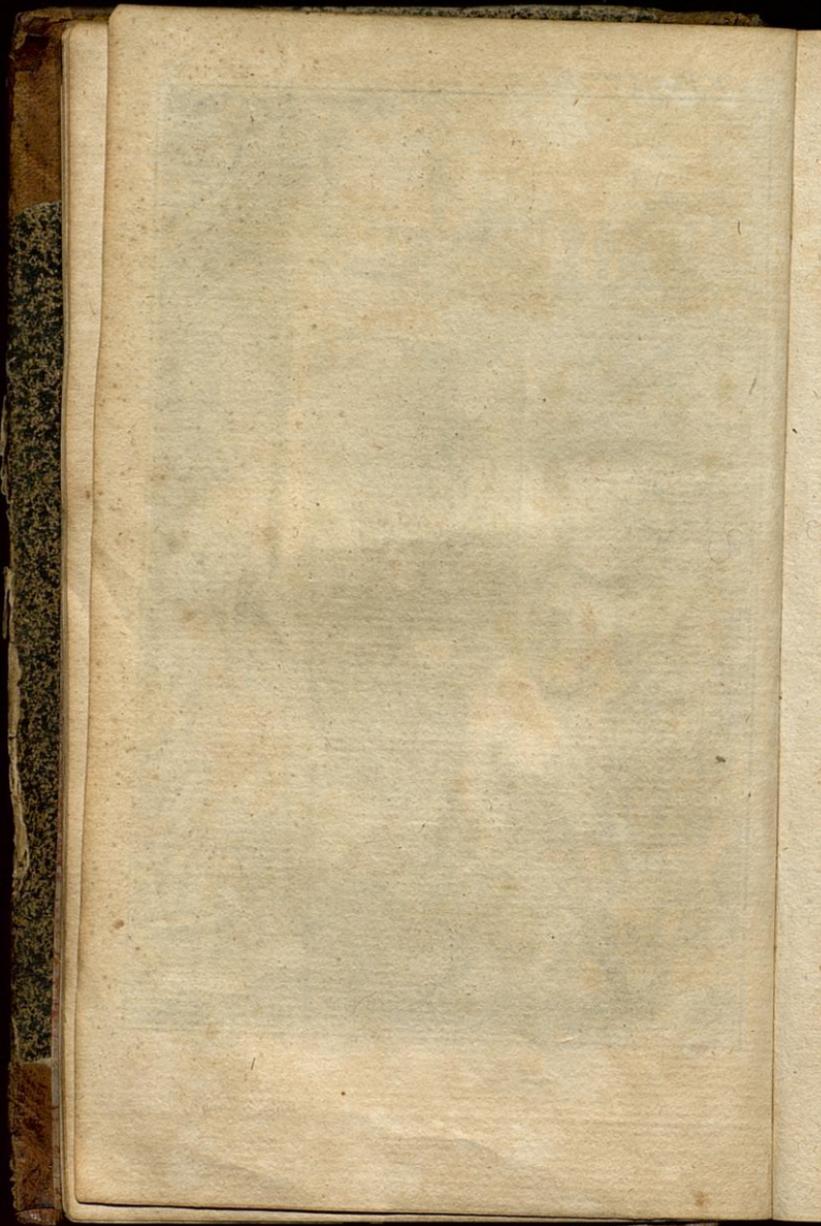
Pour moi, je vous avoue que j'ai de grandes objections à faire contre Hickman. Lui & le mariage sont deux choses qui n'entrent point ensemble dans ma tête. Vous expliquerez-je librement ce que je pense de lui, c'est-à-dire, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, comme si j'écrivois à quelqu'un qui ne le connoît pas? Oui; je crois que j'y suis résolue. Mais le moien de traiter gravement ce sujet? Nous n'en sommes point encore au ton grave; & la question, de lui à moi, est de savoir si nous y ferons jamais. Cependant quoique je fusse très-aisé de pouvoir adoucir un moment vos chagrins par mes peintures extravagantes, la plaisanterie ne s'accorde guères avec le sentiment présent d'une inquiétude aussi vive que celle que j'ai pour vous.

* * *

J'ai été interrompue, & c'est à l'occasion de l'honnête Hickmann. Il étoit ici depuis deux heures, faisant apparemment sa cour à ma mere pour sa fille, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'être pressée en sa faveur. Il est bon que l'une supplée à l'autre; sans quoi le pauvre homme auroit trop de peine à partager ses soins, & se trouveroit fatigué d'un si rude exercice.



Sylingz sc.



Il étoit prêt à partir ; ses chevaux dans la cour. Ma mere m'a fait appeller, sous prétexte d'avoir quelque chose à me dire. Elle m'a tenu en effet un discours qui ne signifioit rien, & j'ai connu clairement que l'unique raison qu'elle avoit eue de me faire descendre, étoit pour me rendre témoin de la bonne grace avec laquelle il fait une révérence, & pour lui donner l'occasion de me souhaiter le bon jour. Elle scait que je n'ai pas d'empressement à le favoriser de ma présence, lorsque je suis engagée d'un autre côté. Je n'ai pu m'empêcher de prendre un air un peu froid, en m'apercevant qu'elle n'avoit rien à me dire, & quelle étoit son intention. Elle m'a raillée de mes distractions, afin que son homme partît sans chagrin.

Il m'a fait une révérence jusqu'à terre. Il auroit voulu prendre ma main d'une des siennes : mais je n'ai pas jugé à propos de servir de pendant à son fouët, qu'il tenoit de l'autre. Je l'ai retirée, en la portant vers son épaule ; comme si je m'étois hâtée de le soutenir, dans la crainte qu'il ne donnât du nez contre terre à force de sa baisser. Eh ! mon Dieu, lui ai-je dit, si vous veniez à tomber ! La folle créature ! a dit ma mere en souïriant. Cette mauvaise plaisanterie l'a
tout

tout à fait décontenancé. Il s'est retiré en arrière, la bride en main, & toujours faisant des révérences; jusqu'à ce que rencontrant son laquais, il a pensé le renverser en se relevant. J'ai ri de tout mon cœur. Il est monté, il a picqué des deux; & pour n'avoir pas voulu me quitter des yeux, il a failli de se tuer contre la porte.

Je suis rentrée, la tête si pleine de lui qu'il faut que je reprenne mon dessein. Peut-être serai-je assez heureuse pour vous divertir un moment. Songez que je le peins du bon & du mauvais côté.

Hickman est un de ces hommes inutiles, qui, pour me servir d'une de vos expressions, ont l'air affairé sans avoir jamais d'occupations sérieuses. Il est rempli de projets, dont il n'exécute jamais aucun; irrésolu, ne se tenant à rien, excepté au plaisir de me tourmenter par ses ridicules propos d'amour, dans lesquels il est évident qu'il est soutenu par la faveur de ma mere, plutôt que par ses propres espérances, puisqu'il ne lui en ai donné aucune.

J'en veux à son visage: quoiqu'en général, pour un corps aussi replet, on puisse dire que la figure d'Hickman est assez bien, ce n'est pas de beauté que je lui reproche de manquer; car, suivant votre observation,
qu'est

qu'est ce que la beauté dans un homme ? Mais avec des traits bien marqués, & une épaisse machoire, il n'a pas la moitié de l'air mâle qui est répandu dans l'agréable physionomie de Lovelace.

Et puis, quelle affectation de singularité dans bien des choses ! Je n'ai pas encore eu le courage de railler l'espèce d'évantai empressé qui lui pend au col, parce que ma mère trouve qu'elle lui sied bien, & que je ne voudrois pas d'ailleurs être assez libre avec lui pour lui faire connoître que je souhaiterois de le voir autrement. Si je m'expliquois là-dessus, le goût de l'homme est si bizarre, qu'en ne consultant que lui-même, il prendroit un modèle de cravate sur quelque vieux portrait du Roi Guillaume, où le menton de ce Prince repose comme sur un couffin.

A l'égard de son habillement, on ne fau-
roit dire qu'il soit jamais mal propre ; mais
il est quelque fois trop magnifique, & quel-
quefois trop simple, pour mériter le nom
d'élegant. Dans ses manières ? il y a tant
d'apprêt, tant de parade, qu'on les croi-
roit de commande plutôt que familières &
naturelles. Je fais que vous attribuez ce
défaut à la crainte d'offenser ou de déplaire ;
mais, en vérité, vos cérémonieux outrés
tom-

tombent souvent dans le cas qu'ils veulent éviter.

Hickmann au reste est honnête homme. Il est de très-bonne famille. Son bien est considérable; & quelque jour, voiez-vous, il peut devenir *Baronnet*. Il a le cœur humain & sensible: on le dit passablement généreux, & je pourrois le dire aussi, si je voulois accepter ses présens, qu'il m'offre sans doute dans l'espérance qu'ils lui reviendront un jour, avec celle qui les auroit reçûs; méthode que tous les corrupteurs emploient avec succès, depuis l'ancien Satan jusqu'au plus vil de ses serviteurs. Cependant, pour parler le langage d'une personne que je suis faite pour respecter, c'est un *homme prudent*; c'est-à-dire, un excellent économé.

Au bout du compte, je ne saurois dire que j'aie à présent plus de goût pour un autre que pour lui, de quelque manière que j'aie pû penser autrefois.

Il n'a point la passion de la chasse; & s'il entretient une meute, il ne préfère pas, du moins, ses chiens aux créatures de son espèce. J'avoue que ce n'est pas un mauvais signe pour une femme. Il aime ses chevaux; mais sans avoir le goût des courses, qui devient un jeu de hazard. Il n'a pas plus

plus d'inclination pour les autres jeux. Il est sobre, modeste ; en un mot, il a les qualités que les meres aiment dans un mari pour leurs filles, & que les filles devroient peut-être aimer pour elles-mêmes, si elles étoient capables de juger aussi bien dans leur propre cause, que l'expérience leur apprendra quelque jour à juger dans celle de leurs filles futures.

Malgré tout, pour vous parler de bonne foi, je ne crois pas que j'aime Hickman, ni qu'il m'arrive jamais de l'aimer.

C'est une chose étrange, que dans tous ces sages galans, la modestie ne puisse être accompagnée d'une vivacité décente & d'une honête assurance ; qu'ils ne sachent pas joindre à leurs bonnes qualités un certain air, qui sans être jamais séparé du respect, dans les soins qu'ils rendent à une femme, soit capable de montrer l'ardeur de leur passion plutôt que le fond douxereux de leur naturel. Qui ne fait pas que l'amour se plaît à dompter les cœurs de lion ? que les femmes à qui leur conscience reproche le plus de manquer de courage désirent naturellement & sont portées à préférer l'homme qui en est le mieux partagé, comme le plus propre à leur donner la protection dont elles ont besoin ; que plus elles ont de ce qu'on appel-

appelleroit lâcheté dans les hommes, plus elles trouvent de charmes dans les caractères héroïques; ce qui paroît assez dans leurs lectures, où elles prennent plaisir à rencontrer des obstacles vaincus, des batailles gagnées, & cinq ou six cens ennemis terrassés par la valeur d'un seul Paladin; enfin qu'elles fouhaiteroient que l'homme qu'elles aiment fût un Héros pour tout autre qu'elles, mais que, dans tout ce qui les regarde elles-mêmes, sa douceur, & son humilité ne connussent point de bornes? Une femme a quelque raison de se glorifier de la conquête d'un cœur, auquel rien n'est capable de causer de l'effroi; & de-là vient trop souvent qu'un faux brave, avec ses airs imposans, remporte les fruits qui ne devroient appartenir qu'au véritable courage.

Pour l'honnête Hickman, la bonne ame est généralement si souple, que j'ai peine à distinguer s'il y a quelque chose de marqué en ma faveur, dans les respectueux témoignages de sa soumission. Si je le maltraite, il paroît fait si naturellement pour les rebuts, il s'y attend si bien, que je suis embarrassée à le surprendre, soit que l'occasion soit juste ou non. Vous pouvez compter que souvent, lorsque je lui vois prendre un air de repentir pour des fautes qu'il n'a
pas

pas commises, je doute si je dois rire ou le plaindre.

Nous avons quelquefois pris plaisir toutes deux à nous représenter quelles doivent avoir été, dans l'enfance, les manières & la physionomie des personnes avancées en âge, c'est-à-dire, à juger, par les apparences présentes, quelle figure ils devoient faire dans leur première saison. Je vais vous dire sous quel jour je vois Hickman, Solmes & Lovelace, nos trois Héros, lorsque je les suppose au Collège.

Solmes, je m'imagine, devoit être un sale & avide petit garçon, qui tournoit sans cesse autour de ses camarades, dans l'espérance de trouver quelque chose à dérober, & qui leur auroit demandé volontiers à chacun la moitié de leur pain, pour épargner le sien. Je me représente Hickman comme un grand élancé, avec la chevelure aussi plate que la physionomie, qui étoit harcelé & pincé de tous les autres, & qui retournoit au logis le doigt dans l'œil, pour s'en plaindre à sa mere. Lovelace, au contraire, étoit un franc vaurien, plein de feu, de caprices & de mechanceté; qui alloit à la picorée dans les vergers, qui montoit par dessus les murailles, qui couroit à cheval sans selle & sans bride; un audacieux petit co-

T. II. P. I. B quin,



quin, qui donnoit des coups & qui en recevoit ; qui ne rendoit justice à personne, & qui n'en demandoit pas ; qui aiant la tête cassée dix fois le jour, disoit, c'est l'affaire d'une emplâtre, ou, qu'elle se guérisse toute seule ; tandis que ne pensant qu'à faire plus de mal encore, il alloit s'expolier d'un autre côté à se faire briser les os.

Les reconnoissez-vous ? Je trouve que les mêmes dispositions sont crues avec eux, & les caractérisent encore avec peu d'alteration. Il est bien mortifiant, ma chere, que tous les hommes soient autant d'animaux malfaisans, qui ne diffèrent que du plus au moins, & que ce soit entre ces monstres - là que nous soions obligées de choisir.

Mais je crains, plus que jamais, que ce ton de plaisanterie ne soit un peu hors de saison pendant que vous gémissiez dans des circonstances si affligeantes. Si je n'ai pas réussi à vous divertir, comme je le fais quelquefois par mes impertinences, je suis inexcusable, non seulement auprès de vous, mais au tribunal-même de mon propre cœur, qui malgré cette apparence de légèreté est entièrement à vos peines. Comme cette lettre n'est qu'un tissu de folies, elle ne
partira

partira pas sans être accompagnée d'une autre, qui contiendra quelque chose de plus solide, & de plus convenable à votre malheureuse situation, c'est-à-dire au sujet présent de notre correspondance.

ANNE HOWE.

LETTRE XLVI.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE

HARLOVE.

Jeudi à sept heures du matin.

Ma mere & ma cousine sont parties à la pointe du jour, dans une Berline à quatre chevaux, avec trois laquais derrière elles, escortées par leur intrépide Ecuyer, & lui par deux de ses gens, à cheval, comme leur maître. Ma mere & lui aiment la parade, lorsqu'ils sortent ensemble; c'est une espèce de compliment, qu'ils se font entr'eux, & qui marque du moins que l'un croit le recevoir de l'autre. Robert, qui est votre serviteur & le mien, sans avoir d'autres Maîtres, est demeuré pour tout le jour à nos ordres.

B 2

Je



Je dois commencer, ma chere, par blâmer la résolution où vous êtes de n'entrer dans aucune contestation pour vos droits. On se doit justice à soi-même comme on la doit aux autres. Je vous blâme encore plus d'avoir déclaré cette résolution à votre tante & à votre sœur. Elles n'auront pas manqué de le dire à votre pere & à votre frere, qui n'ont pas assez de générosité pour n'en pas tirer avantage. Je me souviens d'avoir entendu de vous une observation, que vous teniez, disiez-vous, du Docteur Lewin, à l'occasion d'un excellent Prédicateur, dont la conduite répondoit mal à ses talens ; „ que pour exceller dans la spéculation & „ dans la pratique, il faut posséder des qua- „ lités différentes, qui ne se trouvent pas „ toujours réunies dans la même personne. Je souhaiterois, ma chere, que vous qui réunissez si heureusement la pratique à la spéculation dans tout ce qu'il y a de véritablement louable, vous fîssiez ici l'application de cette maxime à vous-même. Il s'agit de l'exécution des volontés de votre grand-pere : croïez-vous que parce qu'elles sont en votre faveur, vous soïez plus libre de vous en dispenser, que ceux qui n'ont pas d'autre motif que leur intérêt pour les violer ?

Je

Je fais quel est votre mépris pour les richesses, mais vous m'avez avoué néanmoins qu'elles ont un côté par lequel vous les jugiez estimables: „c'est, disiez-vous, qu'elles „donnent le pouvoir d'obliger; au-lieu que „leur privation impose la nécessité de recevoir des faveurs, quine sont quelquefois „accordées qu'à regret, ou du moins de „mauvaise grace, par de petits esprits qui „ne savent pas en quoi consiste le principal „mérite d'un bienfait. Réfléchissez, ma chere, sur un principe que vous n'auriez pas établi si vous ne l'aviez crû certain, & voyez comment il s'accorde avec la déclaration que vous avez faite à votre tante & à votre sœur, que fussiez-vous chassée de la maison paternelle & reduite à l'indigence, vous ne réclameriez point vos droits sur un bien qu'on ne peut vous contester. La crainte-même qu'ils ont de vous y voir rentrer, ne vous marque-t-elle pas que leurs mauvais traitemens vous y autorisent?

J'avoue qu'à la première lecture, j'ai été sensiblement touchée de la lettre que vous avez reçue de votre mere, avec les échantillons. Au fond néanmoins, c'est une étrange démarche de la part d'une mere; car son intention n'étoit pas de vous insulter: & j'ai regret qu'une si excellente femme ait pû



déscendre à tout l'art dont cette lettre est remplie. Il n'en paroît pas moins, dans quelques-unes des conversations dont vous m'avez fait le récit. Ne voiez-vous pas, dans cette conduite forcée, ce que des esprits violens peuvent obtenir d'un caractère plus doux, par leurs sollicitations impérieuses & leurs mauvais conseils?

Vous m'avez souvent grondée, & je m'attens à l'être encore, pour la manière libre dont je parle de quelques-uns de vos proches. Mais vos discours, ma chere, ne m'empêcheront point de vous dire qu'un sot orgueil ne mérite & ne s'attire effectivement que du mépris. La maxime est vraie; & s'ils font dans le cas de l'application, je ne vois aucune raison de les excepter. Je les méprise tous, à l'exception de votre mere, que je veux épargner en votre faveur. Dans les circonstances présentes, on trouveroit peut-être une raison pour la justifier. Après avoir eu tant à souffrir, depuis si longtems, du sacrifice continuel de sa propre volonté, elle peut s'imaginer plus facilement qu'une autre, qu'il en doit moins couter à sa fille pour sacrifier la sienne. Mais quand je considère qui sont les premiers auteurs de vos disgraces....; & Dieu me pardonne, je crois que si j'avois été traitée comme vous,

je

je ferois déjà Madame Lovelace. Cependant, souvenez-vous, ma chere, que la même démarche dont on ne s'étonneroit pas dans une créature aussi petulante que moi, seroit inexcusable dans un caractère comme le vôtre.

Votre mere, une fois entraînée contre son propre jugement, je ne sois plus surprise que votre tante Hervey ait embrassé le même parti. On fait que les deux sœurs n'ont jamais été d'avis différent. Mais je n'ai pas laissé d'aprofondir la nature des obligations que M. Hervey s'est imposées, par un désordre dans ses affaires qui n'a pas fait trop d'honneur à sa conduite. Bagatelle, ma chere ; il s'agit seulement d'une grande partie de son bien, engagée pour la moitié de sa valeur à votre frere, sans quoi, elle auroit été vendue par ses créanciers. Il est vrai, qu'entre parens la faveur est assez mince, puisque votre frere n'a pas négligé ses sûretés. Mais toute la famille des Hervey ne laisse pas de se trouver assujétie au moins généreux de tous les bienfaiteurs, qui en a pris droit, comme Mils-Hervey me l'a dit elle-même, de traiter son oncle & sa tante avec beaucoup moins de cérémonie. La patience m'échappe. Faut-il que je donne le nom de votre frere.... ? Mais il le faut,



ma chere, parce qu'il est né du même pere que vous. Cette réflexion, j'espère, n'a rien qui vous offense.

Je régrète beaucoup que vous lui aiez écrit. C'est avoir marqué pour lui trop d'attention. C'est avoir ajouté quelque chose à l'opinion qu'il a de son importance, & l'avoir excité à vous traiter plus insollement : occasion que vous deviez être sûre qu'il ne laisseroit point échapper.

Il convenoit bien à ce joli personnage, de chercher querelle à un Lovelace ; si ce n'étoit pour apprendre de lui à remettre son épée au fourreau, lorsqu'il pourra la tirer par accident ! Ces insolens de commande, qui font l'épouvante des femmes, des enfans & des domestiques, sont ordinairement des poltrons entre les hommes. S'il lui arrivoit de se trouver en mon chemin, ou de me tenir en face quelques-uns de mauvais propos qui lui échappent sur mon compte & sur notre sexe, je ne balancerois pas à lui faire deux ou trois questions ; dût-il porter la main sur son épée ou m'envoyer un cartel.

Je repête, que c'est une nécessité pour moi de dire ce que je pense, & de l'écrire aussi. Il n'est pas mon frere. Pouvez-vous dire qu'il soit le vôtre ! silence donc, si vous êtes juste, & ne vous fâchez pas contre moi.

Pour-

Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frere contre une véritable amie ? Un frere peut manquer à l'amitié ; mais un ami tiendra toujours lieu de frere. *Remarquez-cela*, diroit ici votre oncle Antonin.

Je ne puis m'abaisser jusqu'à faire des réflexions particulières, sur les lettres de ces pauvres espées que vous appelez vos oncles. Cependant j'aime quelquefois aussi à me divertir de ces caractères grotesques. Mais il suffit que je les connoisse & que je vous aime. Je fais grace à leurs absurdités.

A présent, que je me suis expliquée avec tant de liberté, sur des sujets *sitouchans*, (car je ne suis que trop persuadée qu'ils le sont pour vous) il faut que j'ajoute une réflexion, qui achèvera de m'établir dans le droit de vous corriger. Elle régardera la conduite de certaines femmes, dont, vous & moi, nous connoissons plus d'une, qui se laissent dépouiller de leur volonté par des airs d'arrogance & d'emportement, au-lieu d'être gagnées par des tendresses & des complaisances, qui seroient du moins une sorte d'excuse pour leur folie. Je dis donc que ce foible de quelques honnêtes femmes, semble montrer qu'avec plusieurs personnes de notre sexe un empire insolent réussit mieux que la douceur & la condescendance, à produire



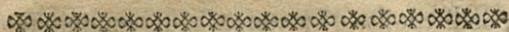
de la soumission. De bonne foi, ma chere, j'ai souvent pensé que la plupart des femmes sont de vraies Poupées entre les mains d'un mari; des folles outrées, & quelquefois très-mauvaises, lorsqu'il a trop l'indulgence pour leurs caprices; des esclaves rampantes, si elles sont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous dispose plus naturellement à obliger que l'amour? Honneur! Justice! Reconnoissance! ne permettez pas qu'on puisse jamais faire ce reproche à une femme sensée!

Si je pouvois me défier que le stile & le sujet de cette lettre ne vous fissent pas connoître de quelle impertinente plume elle est sortie, j'y joindrois mon nom dans toute son étendue, parce que mon cœur y a trop de part pour me permettre jamais de la déavouer. Mais il suffira que sans affectation, j'en recommence bientôt une autre, & peut-être ensuite une troisième, & quelles partent ce soir ensemble.

ANNE HOWE.



LET-



L E T T R E L X V I .

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE

HARLOVE.

Jendi 23 à dix heures du matin.

L'envie me prend de différer, ou peut-être d'abandonner tout à fait, plusieurs observations que je m'étois proposées sur d'autres endroits de vos lettres ; pour vous informer que M. Hickman, dans son dernier voiage à Londres, eut l'occasion de se procurer quelques éclaircissémens, sur la vie que M. Lovelace y mene lorsqu'il y fait quelque séjour. Il se trouva *au Cocotier* *, avec deux de ses intimes amis, l'un qui se nomme *Belton*, l'autre *Mowbray* ; tous deux fort libres dans leur langage, & l'air déterminé. Mais le maître du logis sembloit leur marquer beaucoup de respect, & dit à Hickman, qui s'informa de leur caractère, que c'étoit deux personnes d'honneur.

Ils commencerent d'eux-mêmes à parler de M. Lovelace ; & quelques autres jeunes gens leur aiant demandé quand ils l'attendoient à la Ville ; aujourd'hui-même, répon-

* Fameux *Caffé* de Londres, où les honêtes gens se rassemblent.



pondirent-ils. La conversation continua sur ses louanges. M. Hickman s'y mêla naturellement, & leur dit, qu'il avoit entendu parler de M. Lovelace comme d'un Gentil-Homme de mérite. Dites l'homme du monde qui en a le plus, lui répondit l'un d'eux, & comptez, Monsieur, que c'est le peindre en deux mots. Ils s'étendirent plus particulièrement sur ses bonnes qualités, dont ils paroïssent prendre beaucoup de plaisir à s'entretenir. Mais il ne dirent pas un mot de ses mœurs. *Remarquez-celà*, ma chere, dans le stile de votre oncle.

M. Hickman leur dit, qu'il avoit la reputation d'être fort bien dans l'estime des femmes; & souïrant, pour témoigner qu'il n'en avoit pas plus mauvaise idée de lui, il ajouta, qu'il pouvoit, disoit-on, ses bonnes fortunes aussi loin qu'elles pouvoient aller.

Fort-bien, M. Hickman! ai-je dit moi-même en l'écoutant. Tout grave & tout réservé que tu parois, il me semble que leur langage t'est assez familier. Mais je me suis bien gardée de lui communiquer ma réflexion, parce que je cherche depuis longtemps à trouver en défaut le Caton de ma mere. A la vérité, ce que j'en puis penser jusqu'à présent, c'est qu'il a des mœurs réglées,

réglées, ou beaucoup d'adresse à les déguiser.

Sans doute, répondit l'un des deux, en assaisonnant sa réponse d'un jurement des plus énergiques; eh! qui ne feroit pas de même à sa place?

J'en conviens, reprit le Puritain * de ma mere; mais on assure qu'il est en traité sérieux, avec une des plus belles personnes d'Angleterre.

Il y étoit, répondit M. Belton. Que le diable emporte la Belle. (L'infâme brutal!) Elle lui faisoit perdre tout son tems. Mais sa famille devoit être... (M. Hickman n'a pas voulu me répéter l'imprécation, qui étoit tout ce qu'il y a d'horrible) & pourra paier cher le traitement qu'elle a fait à un homme de sa naissance & de son mérite.

Peut-être l'ont ils crû trop dissipé, repliqua M. Hickman; & j'entens parler d'eux, comme d'une famille fort rangée.

Rangée? a repris l'un; c'est en parler avec honêteté. Le diable a donc perdu son tems? Qu'il m'enleve, si j'en ai jamais entendu dire tant de bien, depuis que j'étois au Collège. Et puis, c'est une famille obscure.

Voilà

* Secte de Calvinistes rigides.



Voilà comme on vous traite, ma chere. Ce font les amis de M. Lovelace. Avez-vous la bonté de le remarquer ?

M. Hickman m'a dit bonnement, que cette réponse l'avoit décontenancé. Je l'ai regardé, là - dessus, entre deux yeux, & d'un air qu'il comprend à merveilles. Il m'a fait le plaisir de se décontenancer encore une fois. Ne vous souvenez - vous pas, ma chere, de la bouche de qui je crois avoir entendu, à l'occasion d'un jeune homme destiné pour la robe, qui rougissoit facilement lorsqu'il se trouvoit dans une compagnie trop libre ; „ que c'étoit un assez mauvais signe ; qu'il donnoit lieu de penser „ que ses mœurs n'étoient pas à l'épreuve, „ & que ses bons sentimens venoient plutôt „ du hazard de l'éducation, que de son choix „ & de ses propres principes ? C'est une jeune personne qui tenoit ce langage. Et ne vous rappelez-vous pas aussi la leçon qu'elle donna au même jeune homme „ de „ faire front au vice, & de mettre sa gloire, „ dans toutes sortes de compagnies, à se déclarer pour la vertu : qu'il étoit naturel d'éviter ou d'abandonner ce qui cause de la „ honte ; cas peu glorieux, si c'étoit le sien. „ Elle ajoûta ; que le vice est lâche, & ne „ manqueroit pas de cacher sa tête lorsqu'il „ auroit

„auroit en face un ennemi tel que la vertu ;
 „accompagné de présence d'esprit & du
 „sentiment de sa propre intégrité. Cette
 jeune personne, vous vous en souvenez,
 mettoit sa doctrine dans la bouche d'un
 habile Prédicateur, nommé le Docteur
 Lewin, & gardoit toujourns la même mo-
 destie lorsqu'elle ne vouloit pas qu'on prit
 d'elle toute l'opinion qu'elle mérite dans un
 âge si peu avancé.

Pour conclusion, M. Hickmann, en se
 remettant pour la seconde fois, convint que
 sur tout ce qu'il avoit appris à Londres, il
 ne pouvoit se former une idée avantageuse
 des mœurs de M. Lovelace. Cependant
 ses deux intimes parloient de quelque chan-
 gement, & d'une fort bonne résolution
 qu'il avoit prise depuis peu, & qu'ils louoient
 beaucoup ; celle *de ne jamais faire de dési,*
 & *de n'en jamais refuser.* En un mot, ils
 parloient de lui comme d'un très-brave
 homme & du plus aimable compagnon du
 monde ; qui devoit faire quelque jour une
 figure distinguée dans son pays, parce qu'il
 n'y avoit rien dont il ne fût capable, &c.

Je crains que ce dernier trait ne soit que
 trop vrai. C'est, ma chere, tout ce que
 M. Hickman a pû recueillir ; & c'en est
 assez



assez pour déterminer un ame telle que la vôtre, si elle ne l'est déjà.

Pendant, il faut dire aussi que s'il y a quelque femme au monde qui soit capable de le rappeler de ses égaremens, c'est vous. Le recit que vous m'avez fait de votre dernière entre-vûe m'en donne même quelque espérance. Je trouve du moins de la justice & de la raison dans tous les discours qu'il vous a tenus : & si vous devez être un jour sa femme.... Mais brisons là-dessus ; car après tout, il ne peut jamais être digne de vous.

LETTRE XLVIII.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Jeudi, après dîner.

U ne visite imprévûe a détourné le cours de mes idées, & me fait changer le sujet que je m'étois proposé de continuer. Il m'est venu un homme... le seul en faveur duquel je pussé abandonner la résolution où j'étois de ne recevoir personne ; un homme que je croiois à Londres, suivant le témoignage que deux libertins de ses amis

en

en avoient rendu à M. Hickman. A présent, ma chere, je crois m'être épargné la peine de vous dire, que c'est votre agréable débauché. Notre sexe aime, dit-on, les surprises, & je voulois vous faire deviner plus longtems de qui étoit la visite que j'ai reçue; mais je me suis trahie par mon propre empressement: & puisque vous avez la découverte à si bon marché, passons tout de suite au fait.

Le motif qui l'amenoit, m'a-t-il dit, étoit de me demander mes bons offices auprès de *ma charmante amie*, &, comme il étoit sûr que je connoissois parfaitement votre cœur, de savoir de moi sur quoi il pouvoit compter. Il m'a touché quelque chose de votre entre-vûe; mais en se plaignant du peu de satisfaction qu'il a obtenu de vous, & de la malice de votre famille, qui semble augmenter pour lui à proportion de la cruauté qu'elle exerce sur vous. Son cœur, a-t-il continué, est dans une mortelle agitation, qui vient de la crainte où il est à chaque moment, d'apprendre que vous vous soiez déclarée pour un homme méprisé de tout le monde. Il m'a fait le récit de quelques nouvelles indignités, de la part de votre frere & de vos oncles. Il m'a déclaré que si vous étiez poussée malheureu-

T. II. P. I.

C

sement



fement dans les bras de l'homme, en faveur duquel il reçoit des traitemens si peu mérités, vous seriez bientôt une des plus jeunes, comme une des plus aimables veuves d'Angleterre, & qu'il feroit rendre compte aussi à votre frere de la liberté avec laquelle il parle de lui dans toutes les occasions.

Il m'a proposé divers plans, dont il vous laisse le choix, pour vous délivrer des persécutions auxquelles vous êtes exposée. Je veux vous en apprendre un; c'est de reprendre votre terre; &, si vous trouvez des obstacles qui ne puissent être surmontés, d'accepter, comme il vous l'a proposé, l'assistance de ses tantes ou de Milord M. pour vous y établir. Il proteste, que si vous prenez ce parti, il vous laissera la liberté de vous consulter vous-même, & d'attendre l'arrivée & les avis de M. Morden, pour ne vous déterminer, que suivant le penchant de votre cœur, & suivant les preuves que vous aurez de la reformation dont ses ennemis prétendent qu'il a tant de besoin.

J'avois une belle occasion pour le sonder, comme vous le desirés de M. Hickman, sur les sentimens que ses tantes & Milord conservent pour vous, depuis qu'ils ne peuvent ignorer la haine que votre famille leur porte, comme à leur neveu. J'ai saisi le moment

Il

Il m'a fait voir quelques endroits d'une lettre de son oncle, où j'ai lu effectivement ; „ qu'une alliance avec vous, sans autre con- „ sidération que votre seul mérite, seroit tou- „ jours ce qu'ils peuvent désirer de plus heu- „ reux., Et Milord va si loin, sur ce qui faisoit le sujet de votre curiosité ; „ qu'à quel- „ que perte, lui dit-il, que vous soiez ex- „ posée par la violence de votre famille, il „ l'assure que lui & ses sœurs y suppléeront ; „ quoique la réputation d'une famille aussi „ opulente que la vôtre doive faire souhaiter „ pour l'honneur des deux parties, que cette „ alliance se fasse avec un consentement gé- „ néral., Je lui ai dit, comme je savois que vous l'en aviez assuré vous-même, que vous aviez une extrême aversion pour M. Solmes, & que si le choix dépendoit de vous, votre préférence seroit pour le célibat. Par rapport à lui, je ne lui ai pas dissimulé que vous aviez de grandes & justes objections à former contre ses mœurs ; qu'il me paroïsoit fort étrange que de jeunes gens, qui ménoient une vie aussi licentieuse qu'on l'en accusoit, eussent la présomption de croire, que lorsque la fantaisie les prenoit de se marier, la plus vertueuse & la plus digne personne de notre sexe fût justement celle qui devoit leur tomber en partage : qu'à l'égard



de votre terre, je vous avois fortement pressée, & je vous presserois encore de rentrer dans vos droits ; mais que jusqu'à présent, vous en aviez paru fort éloignée : que vos principales espérances étoient dans M. Morden, & que j'étois trompée si vous ne vous proposiez pas de suspendre vos résolutions & de gagner du tems jusqu'à son retour.

Je lui ai dit, qu'à l'égard de ses tragiques desseins, si l'exécution ou la menace pouvoit être utile à quelqu'un, c'étoit à ceux qui vous persécutent, en leur fournissant un prétexte pour achever promptement leur ouvrage, & même avec l'approbation de tout le monde ; puisqu'il ne devoit pas s'imaginer que la voix du public pût jamais être en faveur d'un jeune homme, violent, & d'une réputation médiocre sur l'article des mœurs, qui se proposeroit d'enlever à une famille de quelque distinction, un enfant si précieux, & qui ne pouvant obtenir la préférence sur un homme qu'elle auroit choisi, menaceroit de s'en vanger par la violence.

J'ai ajouté qu'il se trompoit beaucoup, s'il espéroit de vous intimider par ces menaces : que malgré toute la douceur qui faisoit le fond de votre caractère, je ne connoissois personne qui eût plus de fermeté que vous ; ni qui fût plus inflexible (comme votre famille
l'avoit

l'avoit éprouvé, & ne cesseroit pas de l'éprouver, si elle continuoit de vous en donner l'occasion) lorsque vous étiez persuadée que vous combattiez pour la vérité & la justice. Apprenez, lui ai-je dit, que Mifs Clarisse Harlove, timide comme elle peut l'être quelquefois, dans les occasions où sa pénétration & sa prudence lui font voir du danger pour ce qu'elle aime, est au-dessus de la crainte dans celles où son honneur & la véritable dignité de son sexe lui paroissent intéressés. En un mot, Monsieur, vous vous flatteriez en vain de pousser Mifs Clarisse Harlove par l'effroi, à la moindre démarche qui soit indigne d'une ame supérieure.

Il étoit si éloigné, m'a-t-il dit, de penser à vous intimider, qu'il me conjuroit de ne pas vous dire un mot de ce qui lui étoit échappé avec moi: „s'il avoit pris un air de
 „menace, je devois le pardonner à la chaleur de son sang, qui bouillonoit de la
 „seule idée de vous perdre pour toujours, &
 „de vous voir précipitée dans les bras d'un
 „homme que vous haïssez. Dans une si
 „horrible supposition, il avouoit que la considération du public seroit peu capable de
 „l'arrêter; sur-tout, lorsque les menaces pressantes de quelques personnes de votre famille, & le triomphe qu'ils feroient alors
 „éclater

„éclater, exciteroient & justifieroient également la vengeance.

Tous les païs du monde, a-t-il ajoûté, étoient égaux à ses yeux. Il n'y mettoit de différence que par rapport à vous ; & dans quelque résolution que son désespoir pût l'engager, s'il avoit le malheur de vous perdre, il n'avoit rien à redouter des loix de sa patrie.

Je n'ai point aimé l'air dont il m'a tenu ce discours. Cet homme, ma chere, est capable des plus grandes témérités.

Comme je n'ai pas manqué de lui en faire un reproche fort vif, il s'est efforcé de temperer un peu cette furie, en me disant que pendant que vous demeurerez fille, il souffrira toutes fortes d'indignités de la part de vos proches : mais que si vous vous déterminiez à vous mettre à couvert dans quelque lieu convenable, (En supposant que vous n'avez point de goût pour la protection de son oncle & de ses tantes, il m'a insinué adroitement celle de ma mere,) ou si vous preniez le parti de vous retirer à Londres dans quelque maison d'ami, dont il n'approcheroit pas sans votre permission, & d'où vous pourriez composer avec votre famille ; il auroit l'esprit absolument tranquille ; &, comme il l'avoit déjà dit, il
 atten-

attendroit patiemment le retour de M. Mor-
den, & la décision de son sort. Il connoif-
soit si bien, m'a-t-il dit encore, l'entête-
ment de votre famille, & le fond qu'elle fait
sur votre naturel & sur vos principes, qu'il
tremblera pour vous aussi longtems que vous
serez exposée au double pouvoir de leurs
persuasions & de leurs menaces.

Notre conversation, a duré beaucoup plus
longtems ; mais le reste ne m'ayant paru
qu'une répétition de ce qu'il vous a dit dans
votre dernière entrevûe, je m'en rapporte à
votre mémoire.

Si vous me demandez mon sentiment, je
crois, ma chere, qu'il vous importe plus
que jamais de vous rendre indépendante.
Tout, alors, s'arrange comme de soi-même.
Lovelace est un homme violent. Je souhai-
terois, au fond, que vous pussiez vous dé-
livrer de lui comme de Solmes. Une fois
hors des mains de votre frere & de votre
sœur, vous examinerez ce qui convient à
votre devoir & à vos inclinations. Si votre
famille persiste dans son ridicule sistème, je
suis d'avis de ne pas négliger l'ouverture de
Lovelace ; & je prendrai la première occa-
sion pour fonder là-dessus ma mere. De
votre côté, expliquez-moi nettement vos
idées sur la proposition de rentrer dans vos
droits,



droits, car je me joins à lui pour vous en presser. Essayez du moins ce que cette demande peut produire. Demander, ce n'est pas intenter un procès. Mais quelque parti que vous preniez, gardez vous absolument de répéter que vous ne réclamerez point vos droits. Si la persécution continue, vous n'aurez que trop de raisons de penser autrement. Laissez-les dans la crainte de vous voir changer de disposition. Vous voyez que pour avoir déclaré que vous n'userez pas du pouvoir qu'ils vous connoissent, vous n'en êtes pas mieux traitée. Il me semble qu'il ne devrait pas être nécessaire de vous le dire. Bon soir, ma-très-chère & très-aimable amie.

ANNE HOWE.

LETTRE XLIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Mercredi au soir, 22 de Mars.

J'apprens de Betty, que, sur le rapport de ma tante & de ma sœur, tous mes parens assemblés ont pris contre moi une résolution unanime. Vous la trouverez dans
une

une lettre de mon frere que je viens de recevoir, & que je vous envoie. Mais je suis bien aise qu'elle me revienne, aussi-tôt que vous l'aurez lue. Elle peut m'être nécessaire dans la suite de ces démêlés.

MISS CLARY,

Je reçois ordre de vous déclarer, que mon pere & mes oncles aiant appris de votre tante Hervey ce qui s'est passé entr'elle & vous, & de votre sœur le traitement qu'elle a effuié de votre part; aiant rappellé tout ce qui s'est passé entre votre mere & vous; aiant pesé toutes vos raisons & toutes vos offres; aiant considéré leurs engagemens avec M. Solmes, la patience de cet honnête homme, son extrême affection pour vous, & le peu de facilité que vous lui avez donné vous-même pour vous faire connoître son mérite & ses propositions: aiant considéré de plus deux autres points; savoir, l'autorité paternelle, ouvertement offensée, & les instances continuelles de M. Solmes (quoique vous les aiez si peu méritées,) pour vous faire délivrer d'une prison à laquelle il veut bien attribuer l'averfion que vous marquez pour lui, n'y pouvant donner d'autre explication, lorsque vous avez assuré votre mere, que vous



avez le cœur libre; ce qu'il est porté à croire, & ce que je vous avoue néanmoins que personne ne croit que lui; que pour toutes ces raisons, dis-je, il a été résolu, que vous irez chez votre oncle Antonin. Préparez-vous au départ. Vous ne ferez pas avertie du jour long-tems auparavant, & vous en comprenez les raisons.

Je vous apprendrai honnêtement les motifs de cette résolution: il y en a deux; l'un, pour s'assurer que vous n'entretenez plus de correspondance illicite; car on fait de Madame Howe, que vous êtes en commerce de lettre avec sa fille, & peut-être avec quelque autre, par son entremise: le second, pour vous mettre en état de recevoir les visites de M. Solmes, que vous avez jugé à propos de refuser ici, & pour vous donner le moien, dont vous vous êtes privée jusqu'à présent, de connoître quel homme, & quels avantages, votre obstination vous a fait rejeter.

Si quinze jours de conversation avec M. Solmes, & tout ce que vos amis ne cessent point de vous représenter en sa faveur, n'empêche pas que vous ne demeuriez endurcie par vos correspondances clandestines, vous convaincrez tout le monde que *l'amor omnibus idem* de Virgile (pour l'intelligence duquel

duquel je vous renvoie à votre traduction des *Géorgiques* par *Dryden*) se vérifie dans vous, comme dans tous le reste de la *création animale*, & que vous ne pouvez ou vous ne voulez pas renoncer à votre prévention en faveur du sage, du vertueux, du pieux Lovelace. (Je fais, voyez-vous, tous mes efforts pour vous plaire!) Alors on examinera s'il convient de satisfaire cet honorable caprice, ou de vous abandonner pour toujours.

Comme votre départ est une chose réglée, on espère que vous vous y déterminerez de bonne grace. Votre oncle n'épargnera rien pour vous faire trouver de l'agrément dans sa maison. Mais, à la vérité, il ne vous promettra pas de tenir toujours le pont levé.

Les personnes que vous verrez, outre M. Solmes, seront; moi-même, si vous m'accordez tant d'honneur; votre sœur; & suivant la conduite que vous tiendrez avec M. Solmes, votre tante Hervey & votre oncle Jules. Cependant les deux derniers pourront bien se dispenser de vous voir, si vous leur faites craindre d'être fatigués par vos *invocations plaintives*. Betty-Barnes est nommée pour vous servir. Et je dois vous dire, Miss, que

que votre dégoût pour cette honnête fille, ne nous donne pas plus mauvaise opinion d'elle ; quoique dans le désir qu'elle auroit de vous obliger, elle régarde comme un malheur de vous déplaire. On vous demande un mot de réponse, pour savoir si vous êtes disposée à partir de bonne grace. Votre indulgente mere m'ordonne de vous assurer, de sa part, que les visites de M. Solmes, pendant quinze jours, sont aujourd'hui tout ce qu'on exige de vous.

Je suis, comme il vous plaira de le mériter, Votre, &c.

JAMES HARLOVE.

Ainsi, ma chere, voilà le chef d'œuvre de la politique de mon frere. Consentir *de bonne grace* à me rendre chez mon oncle, pour y recevoir ouvertement les visites de M. Solmes. Une chapelle, une maison écartée. Toute correspondance impossible avec vous. Nulle ressource pour la fuite, si l'on emploioit la violence pour me lier avec un homme odieux.

Quoiqu'il fût assez tard lorsque j'ai reçu cette insolente lettre, j'ai fait sur le champ ma réponse, afin que mon frere la puisse recevoir demain à son réveil. Vous en trou-

trou-

trouverez ici la copie, & vous y verrez combien j'ai été choquée de son outrageante érudition & de ses *invocations plaintives*. D'ailleurs, comme l'ordre de me tenir prête à partir est au nom de mon pere & de mes oncles, le juste ressentiment que je marque est en même tems un petit trait de l'art dont on m'accuse, pour justifier mon refus, que mon frere & ma sœur ne manqueroient pas de faire passer pour un acte de révolte. Il est clair pour moi, ma chere, qu'ils ne croiroient avoir obtenu que la moitié de ce qu'ils se proposent, en me forçant d'épouser Solmes, s'ils ne me faisoient pas perdre entièrement la faveur de mon pere & de mes oncles.

Trois lignes, mon frere, suffisoient pour m'informer de la résolution de mes amis ; mais vous auriez manqué l'occasion d'étaler votre pédanterie par une si infame allusion au vers de Virgile. Permettez moi de vous dire, Monsieur, que si l'humanité a fait une partie de vos études au Collège, elle n'a pas trouvé dans vous un esprit propre à recevoir ses impressions. Je vois que mon sexe, & la qualité de sœur, ne font pas des titres qui me donnent droit à la moindre décence, de la part d'un frere qui paroît s'être plutôt appliqué à cultiver ses mauvaises qualités



lités naturelles, qu'aucune de ces dispositions à la politesse que la naissance doit donner indépendamment de l'éducation.

Je ne doute pas que cet exorde ne vous déplaise ; mais comme vous vous l'êtes attiré justement, mon inquiétude là-dessus diminuera d'autant plus de jour en jour, que je vous vois chercher à faire briller votre esprit aux dépens de la justice & de la compassion. Je suis lassé enfin de souffrir des mépris & des imputations, qui conviennent moins à un frere qu'à personne ; & j'ai, Mr. une grace particulière à vous demander : c'est d'attendre, pour vous mêler du soin de me chercher un mari, que j'aie la présomption de proposer une femme pour vous. Pardonnez, s'il vous plaît ; mais je ne puis m'empêcher de croire, que si j'avois l'art de mettre mon pere de mon côté, mes droits seroient les mêmes à votre égard, que ceux que vous vous attribuez sur moi.

Quant à l'information que vous me donnez par votre lettre ; je suis disposée, comme je le dois, à recevoir tous les ordres de mon pere, mais cette déclaration néanmoins venant d'un frere qui a fait éclater depuis peu tant d'animosité contre moi, sans autre raison que celle de se trouver une sœur de trop pour son propre intérêt, je me crois
en

en droit de conclure qu'une lettre, telle que vous me l'avez envoyée, est uniquement de vous ; & de vous déclarer à mon tour, qu'aussi long tems que j'en aurai cette opinion, il n'y aura point de lieu où je puisse aller volontairement, ni même sans violence, pour y recevoir les visites de M. Solmes.

Je crois mon indignation si juste, pour l'honneur de mon sexe comme pour le mien, que dans la profession que je fais de ne pas déguiser mes sentimens, je vous déclare aussi que je ne recevrai plus de vos lettres, si je n'y suis obligée par une autorité à laquelle je ne disputerai jamais rien ; excepté dans un cas où mon bonheur pour l'avenir & pour la vie présente est également intéressé : & si j'avois le malheur de tomber dans ce cas, je serois sûre que la rigueur de mon pere viendrait moins de lui-même, que de vous, & des spécieuses absurdités de vos ambitieux systèmes.

Irritée comme je le suis, j'ajouterai qu'en me supposant même aussi perverse & aussi obstinée que je me l'entends reprocher, on ne m'auroit jamais traitée si cruellement. Consultez votre cœur, mon frere ; dites à qui j'en ai l'obligation : & voyez de quoi je suis

fuis



fuis coupable, pour mériter tous les maux que vous avez fait tomber sur moi.

CL. HARLOVE.

Lorsque vous aurez lû cette réponse, vous me direz, ma chere, ce que vous pensez de moi. Il me semble que je ne profite pas mal de vos leçons.

LETTRE L.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Jeudi matin 23 de Mars.

Ma lettre a causé bien du trouble. Personne n'avoit quitté le Château cette nuit. On avoit souhaité que mes oncles fussent présens, pour donner leur avis sur ma réponse, si je refusois de me soumettre à des ordres qu'on croioit si raisonnables. Betty raconte que mon pere, dans sa prémiere fureur, parloit de monter à ma chambre & de me chasser sur le champ de sa maison. On n'a pû le retenir, qu'en lui faisant entendre que c'étoit répondre à mes vûes perverses, & m'accorder ce qui faisoit sans doute l'objet de tous mes desirs. Enfin ma
mere

mere & ma tante aiant représenté qu'au fond j'avois été blessée par les premières mesures, on a conclu que mon frere m'écriroit d'un stile plus modéré; & comme j'ai déclaré que sans le commendement d'une autorité supérieure je ne recevois plus de ses lettres, ma mere a pris la peine d'écrire les deux lignes suivantes, pour tenir lieu d'adresse :

„Clary, recevez & lisez cette lettre avec
 „la modération qui convient à votre sexe,
 „à votre caractère, à votre éducation & au
 „respect que vous nous devez. Vous y fe-
 „rez une réponse, adressée à votre frere.

CHARLOTTE HARLOVE.

Jeudi matin.

J'écris encore une fois, malgré l'impérieuse défense de ma petite sœur. Votre mere le veut absolument, pour vous ôter tout prétexte d'excuse, si vous persistez dans votre perversité *. Je crains bien, Miss, que ce mot ne m'attire le nom de *Pédant*. On veut flatter jusqu'à la moindre apparence de cette délicatesse, qui vous faisoit admirer de

* Ce mot n'est pas plus Anglois que François, pour signifier *obstination*. Il est purement Latin.

de tout le monde avant que vous eussiez connu Lovelace. Cependant j'avoueraï sans peine, puisque votre mere & votre tante le désirent, (elles auroient du penchant à vous favoriser si vous ne leur en ôtiez le pouvoir) que je puis m'être attiré votre réponse par quelques expressions peu ménagées. Remarquez néanmoins qu'elles la trouvent très-*indécente*. Vous voiez, Miss, que je m'essaie à prendre un langage *poli*, lorsque vous paroissez l'abandonner. Voici de quoi il est question.

On vous prie, on vous demande en grace; on vous supplie (lequel de ces termes trouvez vous agréable, Miss Clary?) de ne pas faire difficulté d'aller chez votre oncle Antonin. Je vous répète de bonne foi que c'est dans les vûes que je vous ai expliquées par ma dernière; sans quoi il est à présumer qu'on n'auroit pas besoin de *vous prier*, de *vous demander en grace*, de *vous supplier*. C'est une promesse qu'on a faite à M. Solmes, qui ne cesse point d'être votre Avocat, & qui s'afflige de vous voir renfermée, parce qu'il régarde cette contrainte comme la source de votre aversion pour lui. S'il ne vous trouve pas mieux disposée en sa faveur, lorsque vous serez délivrée de ce que vous nommez votre prison, il prendra le parti de

de renoncer à vous, quelque peine qu'il lui en puisse coûter. Il vous aime trop; & c'est en quoi il me semble qu'on pourroit douter de son jugement, auquel vous n'avez pas rendu d'ailleurs assez de justice.

Consentez donc, pendant quinze jours seulement, à recevoir ses visites. Votre éducation (vous m'avez si bien parlé de la miennel) ne doit vous permettre aucune incivilité pour personne. J'espère qu'il ne fera pas le premier homme (à l'exception de moi néanmoins) que vous voulussiez traiter grossièrement, par la seule raison qu'il est estimé de toute votre famille. Je suis tout ce que vous avez dessein de faire de moi, un ami, un frere, un serviteur. Mon regret est de ne pouvoir pousser la politesse encore plus loin, pour une sœur si polie, si délicate!

JAMES HARLOVE.

P. S. Il faut m'écrire encore; du moins si votre bonté vous fait condescendre à nous honorer d'une réponse. Votre mere ne veut point être troublée par vos inutiles *invocations*. Le voilà encore, Mademoiselle Clary, ce malheureux terme qui vous déplaît. Répétez le nom de *Pédant* à votre frere.

D 2

A Mon-



A Monsieur HARLOVE le fils.

Jeudi 23 de Mars.

Permettez, mes très-chers & très-honorés pere & mere, que ne pouvant obtenir l'honneur de vous écrire directement, je vous dérobe un moment d'audience par cette voie ; du moins, si ma lettre trouve le chemin ouvert jusqu'à vous. Qu'il me soit permis de vous assurer qu'il n'y a qu'un invincible dégoût, qui puisse me donner de l'opposition à vos volontés. Que sont les richesses, comparées au bonheur ? Pourquoi vouloir que je sois livrée cruellement à un homme pour lequel je ne sens que de l'aversion ? Qu'il me soit permis de répéter que la Religion même me défend d'être à lui : j'ai de trop hautes idées des devoirs du mariage. Lorsque je prévois une vie misérable ; lorsque mon cœur y est moins intéressé que mon ame, mon bonheur présent moins que mon bonheur futur ; pourquoi m'ôteroit-on la liberté du refus ? Cette liberté est tout ce que je demande.

Il me seroit aisé d'accorder quinze jours à la conversation de M. Solmes, quoiqu'il ne m'en fût pas moins impossible de surmonter mon dégoût. Mais une maison écartée, une chapelle, & le peu de com-
passion

passion que j'ai trouvé jusqu'à présent dans mon frere & ma sœur, sont capables de m'inspirer d'étranges craintes : & comment mon frere peut-il dire qu'à la prière de M. Solmes ma prison finira chez mon oncle lorsqu'elle doit devenir plus étroite que jamais ? Ne me menace-t-on pas de tenir le pont fermé ? Aurai-je un père & une mere auxquels je puisse appeller en dernier ressort ?

Je vous conjure de ne pas remettre, à un frere & à une sœur, votre autorité sur votre malheureuse fille ; à un frere & une sœur, qui m'accablent de duretés & de reproches, & qui s'attachent, comme je n'ai que trop de raisons de le craindre, à vous représenter sous de fausses couleurs mes discours & ma conduite ; sans quoi, il seroit impossible qu'ayant toujours eu tant de part à votre faveur, je fusse tombée si bas dans votre estime.

Tous mes vœux se réduisent à une seule grace. Permettez moi, ma chere mere, de travailler sous vos yeux, comme une de vos femmes ; & vous vous convaincrez par vous-même, que ce n'est ni caprice ni prévention qui me gouverne. Que du moins je ne sois pas chassée de votre maison ! M. Solmes peut aller & venir, suivant les desirs de mon pere. Je ne demande que la liberté de me



retirer lorsqu'il paroîtra, & j'abandonné le reste à la providence.

Pardonnez, mon frere, s'il y a quelque apparence d'art dans la voie que je prens pour m'adresser à un pere & une mere, lorsqu'il m'est défendu de leur écrire & de m'approcher d'eux. Il est bien dur pour moi d'être reduite à cette ressource ! Pardonnez aussi, avec la générosité d'un cœur noble & la tendresse qu'un frere doit à sa sœur, une franchise que j'ai peut-être poussée trop loin dans ma dernière lettre. Quoique depuis quelque tems vous m'aiez fait attendre de vous peu de faveur & de compassion, je ne laisse pas de vous demander ces deux sentimens, parce que je n'ai pas mérité que vous me les refusiez. Vous n'êtes que mon frere, aussi longtems que, grace au Ciel ! mon pere & ma mere vivent pour le bonheur de leur famille ; mais je suis persuadée que vous avez le pouvoir de rendre la paix à votre malheureuse sœur

CLARISSE HARLOVE.

Betty m'est venue dire que mon frere a déchiré ma lettre, & qu'il se propose de me faire une réponse, capable de me reduire au silence ; d'où je dois conclure que j'au-
rois

rois pût toucher le cœur de quelqu'un, si le sien avoit moins de dureté. Que le Ciel lui pardonne!

LETTRE LI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à

Miss HOWE.

Jeudi au soir, 23 de Mars.

Je vous envoie la lettre dont j'étois menacée, & qui vient d'être remise entre mes mains. Mon frere, ma sœur, mon oncle Antonin, & M. Solmes, font ensemble, me dit-on, à relire la copie, avec toute la joie d'un triomphe; comme une pièce victorieuse à laquelle ils ne craignent point de réponse.

Si je vous écris encore une fois, mon inflexible sœur, c'est pour vous faire savoir que la jolie invention que vous avez employée, pour faire passer vos pathétiques lamentations par mes mains jusqu'à mon pere & ma mere, n'a pas eu l'effet que vous en espériez. Je vous assure que votre conduite n'a pas été représentée sous de fausses couleurs. Il n'en est pas besoin. Votre mere, qui est si ardente à saisir l'occasion d'expliquer favorablement tout ce qui vient de vous,

D 4

s'est



s'est vûe forcée, comme vous ne l'ignorez pas, de vous abandonner entièrement. Ainfi l'expédient de travailler sous ses yeux est tout-à fait inutile. Vos *rufes plaintives* lui font insupportables : c'est par ménagement pour elle, qu'il vous est défendu de paroître en sa présence; & vous n'y reparoîtrez jamais, qu'aux conditions qu'il lui plaira de vous imposer.

Il s'en est peu fallu que vous n'aiez fait une duppe de votre tante Hervey. Elle ne descendit hier de chez vous que pour plaider en votre faveur. Mais lorsqu'on lui eut demandé ce qu'elle avoit obtenu de vous, elle régarda autour d'elle, sans avoir rien à répondre. Votre mere, surprise aussi par le tour d'adresse que vous avez joué sous mon nom, (car ne me défiant pas de votre ingénieux subterfuge, j'ai commencé à lire la lettre) a voulu absolument qu'elle fut lue jusqu'au bout, & s'est écriée d'abord, en se tordant les mains, que sa Clary, sa chere fille, ne devoit pas être forcée. Mais lorsqu'on lui a demandé si elle souhaitoit pour son gendre un homme qui brave toute la famille, & qui a versé le sang de son fils, & ce qu'elle avoit obtenu de sa fille bien-aimée, qui fût capable de lui inspirer ce mouvement de tendresse, sur-tout, après avoir été trompée

pée

pée par les apparences d'une fausse liberté de cœur, elle n'a fait que jeter aussi les yeux autour d'elle. Alors, loin de prendre parti pour une rebelle, elle s'est confirmée dans la résolution de faire valoir son autorité.

On s'imagineroit, mon enfant, que vous avez une fort haute idée des devoirs du mariage ; & j'engagerois ma vie néanmoins, que semblable à toutes les autres femmes, dont j'excepte une ou deux que j'ai l'honneur de connoître, vous irez promettre à l'Eglise ce que vous oublierez en sortant, pour ne vous en souvenir de votre vie. Mais, doux enfant ! (comme votre digne maman Norton vous appelle) pensez un peu moins à l'état conjugal, au moins jusqu'à ce que vous y soiez arrivée, & remplissez un peu mieux vos devoirs de fille. Comment pouvez-vous dire que tout le mal sera pour vous, tandis que vous en faites tomber une si grande partie sur votre pere & votre mere, sur vos oncles, sur votre tante, sur moi & sur votre sœur, qui vous avons aimée si tendrement depuis près de dix-huit ans que vous êtes au monde ?

Si je ne vous ai pas donné lieu, dans ces derniers tems, de faire beaucoup de fond sur ma faveur & ma compassion, c'est que dans ces derniers tems, vous avez peu mé-



rité l'une & l'autre. Je ne comprends point votre idée, maligne petite folle que vous êtes, lors qu'ajoutant que je ne suis que votre frere, (degré de parenté fort léger apparemment pour vous) vous prétendez qu'il n'en dépend pas moins de moi de vous rendre cette paix, qui est entre vos mains quand vous voudrez la dévoir à vous-même. Vous demandez pourquoi l'on vous ôte la liberté de refuser? C'est, jolie petite Mifs, parce qu'on est persuadé qu'elle seroit bientôt suivie de la liberté de choisir. Le misérable, à qui vous avez donné votre cœur, ne cesse de le dire ouvertement à tous ceux qui veulent l'entendre. Il se vante que vous êtes à lui; & la mort est ce qu'il promet à quiconque entreprendra de lui enlever sa proie. C'est précisément ce point que nous pensons à lui disputer. Mon Pere, croiant pouvoir s'attribuer les droits de la nature sur un de ses enfans, est absolument déterminé à les soutenir: & je vous demande à vous-même ce qu'il faut penser d'un enfant qui donne la préférence à un vil libertin sur son pere.

Voilà le jour dans lequel tout ce débat doit être placé. Rougissez donc, délicatesse! qui ne peut souffrir la citation du Poëte. Rougissez, modestie virginale! &
 si

si vous êtes capable de conviction, M^{is}. Clary, rendez-vous à la volonté de ceux à qui vous devez l'être, & demandez à tous vos amis l'oubli & le pardon d'une revolte sans exemple.

Ma lettre est plus longue que je ne me proposois de vous en écrire jamais, après l'insolence que vous avez eue de me le défendre. Mais je reçois la commission de vous déclarer que tous vos amis sont aussi las de vous tenir renfermée, que vous de l'être. Préparez - vous donc à vous rendre dans peu de jours chez votre oncle Antonin, qui, malgré vos craintes, fera lever son pont lorsqu'il le voudra, qui recevra chez lui des compagnies de son goût, & qui ne fera pas démolir sa Chapelle pour vous guérir de l'aversion que vous commencez à prendre pour les lieux destinés au service Divin: idée d'autant plus folle, que si nous voulions employer la force, votre chambre seroit aussi propre que tout autre lieu pour la cérémonie.

Vos préventions contre M. Solmes, vous ont malheureusement aveuglée. La charité nous obligé de vous ouvrir les yeux. Cet honête homme ne paroît méprisabile qu'à vous: & dans un Provincial, qui est trop sensé pour vouloir faire le petit maître, je
né

ne vois point ce qu'il y a de plus à désirer du côté des manières. A l'égard de son naturel, il faut que vous le connoissiez mieux pour en juger.

Enfin, je vous conseille de vous disposer de bonne heure à partir; autant pour votre propre commodité, que pour faire voir à vos amis qu'il y a du moins quelque chose en quoi vous n'êtes pas fâchée de les obliger. Vous me compterez parmi eux quand il vous plaira de le mériter; *quoique je ne sois que votre frere,*

JAMES HARLOVE.

P. S. Si vous êtes disposée à recevoir M. Solmes & à lui faire quelques excuses de votre conduite passée, pour vous mettre en état de le voir ensuite dans quelque autre lieu avec moins d'embarras, il se rendra où vous le jugerez à propos. Si vous souhaitiez aussi de lire les articles, avant qu'on vous les présente pour vous les faire signer, on vous les enverra sur le champ. Qui fait, s'ils ne vous aideront pas à forger quelque nouvelle objection? Votre cœur est libre, vous savez. Il faut bien qu'il le soit, car ne l'avez-vous pas dit à votre mere? Et la *pieuse Clarisse* seroit-elle capable d'une imposture?

Je

Je ne vous demande point de réponse. Il n'en est pas besoin. Cependant je vous demande, Mifs, si vous n'avez plus d'offres à proposer ?

La fin de cette Lettre m'a picquée si vivement, quoiqu'elle puisse avoir été ajoutée sans la participation des autres, que j'ai pris aussi-tôt ma plume, dans l'intention d'écrire à mon oncle Jules, pour lui demander, suivant votre avis, que ma terre me soit rendue. Mais le courage m'a manqué, lorsque je suis venue à faire réflexion que je n'ai pas un ami, qui soit propre à me soutenir, & que cette démarche ne serviroit qu'à les irriter sans répondre à mes vûes. Oh! si M. Morden étoit ici !

N'est-il pas bien cruel pour moi, qui me croiois, il n'y a pas longtems, chérie de tout le monde, de n'avoir personne qui puisse parler en ma faveur, prendre mes intérêts, ou m'accorder un azile, si je me trouvois dans la nécessité d'en chercher ! moi, qui ai eu la vanité de penser, que j'avois autant d'amis que je connoissois de personnes, & qui me flattois même de n'en être pas tout à fait indigne ; parce que, dans l'un & l'autre sexe, dans toutes sortes d'états, entre les pauvres comme parmi les riches,

ches, tout ce qui porte l'image de mon Auteur avoit sa juste part à ma tendre affection. Plût-au-Ciel, ma chere, que vous fussiez mariée ! Peut-être M. Hickman se laisseroit-il engager par votre prière à m'accorder sa protection jusqu'à la fin de cet orage. D'un autre côté, ce seroit l'exposer à quantité d'embarras & de dangers ; ce que je ne voudrois pas pour tous les avantages du monde.

Je ne fais ce que je dois faire. Non, je ne le fais pas. J'en demande pardon au Ciel, mais je sens que ma patience est épuisée. Je souhaiterois.... hélas ! j'ignore ce que je puis souhaiter sans crime. Cependant je souhaiterois qu'il plût à Dieu de m'appeler à lui dans sa miséricorde : je n'en ai plus à me promettre ici-bas. Qu'est-ce que ce monde ! Qu'offre-t-il à désirer ! Les biens dont nous avons l'espérance sont si mêlés, qu'on ne sait de quel côté doivent tomber les desirs. La moitié du genre humain sert à tourmenter l'autre, & souffre elle-même autant de tourment qu'elle en cause. C'est particulièrement les cas où je suis, car, en me rendant malheureuse, mes proches ne travaillent pas pour leur propre bonheur ; à l'exception néanmoins de mon frère & de ma sœur, qui paroissent y trouver

ver leurs délices, & jouir de tout le mal qu'ils me font.

Mais il est tems d'abandonner la plume, puisqu'au lieu d'encre il n'en coule que du fiel.

L E T T R E L I I.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vendredi, à 6 heures du matin.

Mademoiselle Betty m'apprend qu'on ne s'entretient que de mon départ. Elle a reçu ordre, dit-elle, de se tenir prête à partir avec moi; & sur quelques marques d'aversion que j'ai données pour ce voiage, elle a eu l'audace de me dire, que m'ayant quelquefois entendue vanter la situation *romanesque* du Château de mon oncle, elle est surprise de me voir cette froideur pour une Maison si conforme à mon goût.

Je lui ai demandé si cette insolence venoit d'elle-même, ou si c'étoit une observation de sa Maitresse?

Elle m'a causé bien plus d'étonnement par sa réponse: c'étoit une chose bien dure, m'a-t-elle dit, qu'il ne pût sortir un bon mot



mot de sa bouche, sans qu'on lui en dérobât l'honneur.

Comme il m'a paru qu'effectivement elle croioit avoir dit quelque chose d'admirable, sans en sentir la hardiesse, j'ai pris le parti de ne pas relever son impertinence. Mais, au fond, cette créature m'a causé quelquefois de l'étonnement par ses effronteries; & depuis qu'elle est auprès de moi, j'ai trouvé, dans son audace, plus d'esprit que je ne l'en avois jamais soupçonnée. C'est une marque que l'insolence est son talent, & que la fortune, en la plaçant au service de ma sœur, ne l'a pas traitée avec autant de faveur que la nature, qui l'a rendue plus propre à être sa compagne. Il me vient quelquefois à l'esprit, que moi-même, la nature m'a plutôt faite pour les servir toutes deux, que pour être la maîtresse de l'une ou la sœur de l'autre; &, depuis quelques mois, la fortune m'a traitée comme si elle étoit de la même opinion.

Vendredi, & dix heures.

En allant tout - à l'heure à ma volière, j'ai entendu mon frere & ma sœur qui rioient de toute leur force avec leur Solmes, & qui sembloient jouir de leur triomphe.

La

La grande charmille, qui sépare la cour du jardin, les empêchoit de me voir.

Il m'a paru que mon frere venoit de leur lire sa dernière lettre; démarche fort prudente! & qui s'accorde fort bien, direz-vous, avec toutes leurs vûes; de me faire la femme d'un homme, auquel ils découvrent ce qu'un peu de bonté devoit leur faire cacher soigneusement dans cette supposition, pour l'intérêt de ma tranquillité future. Mais je ne puis doûter qu'ils ne me haïssent au fond du cœur.

Assûrément, lui disoit ma sœur, vous l'avez reduite au silence. Il n'étoit pas besoin de lui défendre de vous écrire. Je parirois qu'avec tout son esprit, elle n'entreprendra pas de repliquer.

A la vérité, lui a répondu mon frere, (avec un air de vanité scholastique dont il est rempli, car il se regarde comme l'homme du monde qui écrit le mieux,) je crois lui avoir donné le coup de grace. Qu'en dites vous M. Solmes?

Votre lettre me paroît sans replique, lui a dit Solmes; mais ne servira-t-elle pas à l'aigrir encore plus contre moi? Soyez sans crainte, a répondu mon frere, & comptez que nous l'emporterons, si vous ne vous laissez pas le premier. Nous sommes trop

T. II. P. I.

E

avancés



avancés, pour jeter les yeux en arrière. M. Morden doit arriver bientôt. Il faut finir avant son retour, sans quoi elle sortiroit de notre dépendance.

Comprenez-vous, chere Miss Howe, la raison qui les porte à se presser?

M. Solmes a déclaré qu'il ne manqueroit point de confiance, aussi longtems que mon frere soutiendrait son espoir, & que mon pere demeureroit ferme.

Ma sœur a dit à mon frere qu'il m'avoit battue admirablement, sur le motif qui m'obligeoit de converser avec M. Solmes; mais que les fautes d'une fille perverse ne devoient pas lui faire étendre ses railleries sur tout le sexe.

Je suppose que mon frere a fait quelque réponse vive & pleine de sel, car lui & M. Solmes en ont beaucoup ri, & Bella, qui en rioit aussi, l'a traité d'impertinent; mais je n'ai pû rien entendre de plus, parce qu'ils se sont éloignés.

Si vous croiez, ma chere, que leurs discours ne m'ont pas fort échauffé l'esprit, vous vous trouverez trompée en lisant la lettre suivante, que j'ai écrite à mon frere, tandis que ma bile étoit allumée. Ne me reprochez plus, je vous prie, trop de patience & de douceur.

A Mon-

A Monsieur HARLOVE le fils.

Vendredi au Matin.

Si je gardois le silence, Monsieur, sur votre dernière lettre, vous en pourriez conclure que je consens à me rendre chez mon oncle, aux conditions que vous m'avez prescrites. Mon pere disposera de moi comme il lui plaît. Il peut me chasser de sa maison, s'il le juge à propos, ou vous charger de cette commission. Mais, quoique je le dise à regret, il me paroîtroit fort dur d'être menée malgré moi dans la maison d'autrui, lorsque j'en ai moi-même une où je puis me retirer.

Vos persécutions, & celles de ma sœur, ne me feront pas naître la pensée de me remettre en possession de mes droits, sans la permission de mon pere. Mais si je ne dois pas faire un plus long séjour ici, pourquoi ne me feroit-il pas permis d'aller dans ma terre? Je m'engagerai volontiers, si cette faveur m'est accordée, à ne recevoir aucune visite qu'on puisse désapprouver. Je dis *cette faveur*, & je suis prête à la recevoir à ce titre; quoique le Testament de mon grand-pere m'en fait un droit.

Vous me demandez, d'un air assez indécis pour un frere, si je n'ai pas quelques



nouvelles offres à proposer? J'en ai trois ou quatre, depuis votre question; & je les crois effectivement nouvelles, quoique j'ose dire, qu'au jugement de toute personne impartiale, que vous ne préviendrez pas contre moi, les anciennes ne devoient pas être rejetées. C'est du moins ce que je pense: pourquoi ne l'écrierois-je pas? Vous n'avez pas plus de raison pour vous offenser de cette liberté, sur-tout, lorsque dans votre dernière lettre vous paroissez faire gloire d'avoir engagé ma mere & ma tante Hervey contre moi, que je n'en ai d'être fâchée de l'indigne traitement que je reçois d'un frere.

Voici donc ce que j'ai de nouveau à proposer: premièrement, qu'il me soit libre d'aller au lieu que je viens de nommer, sous les conditions qui me seront prescrites & que je promets d'observer religieusement. Je ne lui donnerai pas même le nom de *ma terre*: je n'ai que trop de raisons de regarder comme un malheur, qu'elle ait jamais été à moi.

Si je n'obtiens pas cette permission, je demande celle d'aller passer un mois, ou le tems qu'on jugera convenable, chez Miss Howe.

Si je ne suis plus heureuse sur cet article, & qu'absolument je doive être chassée de la maison

maison de mon pere ; qu'on me permette du moins d'aller chez ma tante Hervey, où je serai inviolablement soumise à ses ordres & à ceux de mon pere & de ma mere.

Mais si cette grace même m'est refusée, ma très humble demande est d'être envoyée chez mon oncle Jules, au-lieu de mon oncle Antonin : non, que j'aie pour l'un moins de respect que pour l'autre ; mais la situation du Château, ce pont qu'on menace de lever & cette Chapelle peut-être, malgré le ridicule que vous avez voulu jeter sur mes craintes, m'épouvantent au-delà de toute expression.

Enfin, si l'on refuse aussi cette proposition, & s'il faut aller dans une maison, qui me paroïssoit autrefois délicieuse, je demande de n'être pas forcée d'y recevoir les visites de M. Solmes. A cette condition, je pars avec autant de joie que jamais.

Telles sont, Monsieur, mes nouvelles propositions. Si vous trouvez qu'elles répondent mal à vos vûes, parce qu'elles tendent toutes à l'exclusion de votre client ; je ne vous dissimulerai pas qu'il n'y a pas d'infortune que je ne sois déterminée à souffrir, plutôt que de donner ma main à un homme pour lequel je ne puis jamais avoir que de l'averfion.



Vous remarquerez sans doute quelque changement dans mon stile : mais un juge impartial, qui sauroit ce que le hazard m'a fait entendre depuis une heure de votre bouche, & de celle de ma sœur, particulièrement la raison qui rend aujourd'hui vos persécutions si pressantes, me croiroit parfaitement justifiée. Faites réflexion, Monsieur, qu'après m'être attiré tant de railleries outrageantes par mes *invocations plaintives*, il est tems, ne fût-ce que pour imiter d'aussi excellens exemples que les vôtres & ceux de ma sœur, que j'établisse un peu mon caractère ; & que pour vous résister à tous deux, je me rapproche du vôtre autant que mes principes me le permettront.

J'ajouterai, pour *vuider mon Carquois femelle* *, que vous ne pouvez avoir eu d'autre raison pour me défendre de vous repliquer, après m'avoir écrit tout ce qu'il vous a plu, que le témoignage de votre propre cœur, qui vous a fait sentir que tous les droits sont violés dans le traitement que je reçois de vous.

Si je me trompe en vous supposant des remords, je suis si sûre de la justice de ma cause, que moi, fille ignorante, peu instruite

* Expression de son frere dans une lettre précédente.

fruit des règles du raisonnement, & plus jeune que vous d'un tiers de vos années, je consens à faire dépendre mon sort du succès d'une dispute avec vous; c'est-à-dire, Monsieur, avec un homme qui a reçu son éducation à l'Université, dont l'esprit doit s'être fortifié par ses propres observations & par les lumières d'une société savante, & qui (pardonnez-moi de descendre si-bas) est accoutumé à *donner le coup de grace* à ceux contre lesquels il daigne prendre la plume.

Je vous laisse le choix du juge, & je ne le demande qu'impartial. Prenez, par exemple, votre dernier gouverneur, ou le vertueux Docteur Lexin. Si l'un ou l'autre se déclare contre moi, je promets de me resigner à ma destinée; pourvu qu'on me promette aussi que dans l'autre supposition, mon père me laissera libre de refuser la personne qu'on veut me donner malgré moi. Je me flatte, mon frere, que vous accepterez d'autant plus volontiers cette offre, que vous paroissez avoir une haute idée de vos talens pour le raisonnement, & n'en avoir pas une médiocre de la force des argumens que vous avez employés dans votre dernière lettre. Si vous êtes persuadé que l'avantage ne puisse manquer d'être pour vous, dans l'occasion que je vous propose, il me semble



que l'honneur vous fait une loi de montrer devant un Juge impartial, que la justice est de votre côté, & l'injustice du mien.

Mais vous sentez bien que ce combat demande nécessairement d'être engagé par écrit; que les faits doivent être établis & reconnus de part & d'autre, & la décision donnée suivant la force des argumens; car vous me permettrez de dire que je connois trop bien votre naturel impétueux, pour m'exposer avec vous à des combats perfonnels.

Si vous n'acceptez pas ce défi, j'en conclurai que vous ne sauriez justifier votre conduite à vos propres yeux; & je me contenterai de vous demander à l'avenir les égards dus à une sœur, par un frere qui aspire à quelque réputation de savoir & de politesse.

Trouvez-vous qu'à présent, Monsieur, je commence à montrer, par ma fermeté, que je me sens un peu de l'honneur que j'ai d'appartenir à vous & à ma sœur? Vous trouverez peut-être aussi que c'est m'éloigner de cette partie de mon caractère, qui paroïtsoit m'attirer autrefois l'amitié de tout le monde. Mais considérez s'il vous plaît, à qui ce changement doit être attribué; que je n'en aurois jamais été capable, si je n'avois reconnu que c'est à ce caractère même que
je

je dois attribuer les mépris & les insultes dont vous ne cessez pas d'accabler une sœur foible & sans défense, qui malgré l'amertume de sa douleur, ne s'est jamais écartée du respect & de l'affection qu'elle doit à son frere, & qui ne désire que des raisons de conserver pendant toute sa vie les mêmes sentimens,

CLARISSE HARLOVE.

Admirez, ma chere, la force & la volubilité de la passion : cette lettre, où vous ne trouverez pas la moindre rature, est l'original ; & la copie, que j'ai envoyée à mon frere, n'est pas plus nette.

* * *

Vendredi, à 3 heures.

Betty, qui l'a portée, est bientôt revenue, toute surprise, & m'a dit en rentrant ; Seigneur, Mifs, qu'avez-vous fait ? Qu'avez vous écrit ? votre lettre à causé tant de bruit & de mouvement !

* * *

Ma sœur, ne fait que de me quitter. Elle est montée tout en feu ; ce qui m'a obligée subitement d'abandonner ma plume. Elle est accourue à moi. Furieux esprit ! m'a-

E 5 t-elle

t-elle dit en me frappant assez rudement sur le cou ; voilà donc le point où vous aspiriez !

Me battez-vous, Bella ?

Est-ce vous battre que de vous toucher doucement l'épaule ? en me frappant encore, mais avec plus de douceur. Nous nous y étions bien attendues. Il vous faut de l'indépendance. Mon pere a vécu trop longtems pour vous.

J'allois répondre avec force ; mais elle m'a fermé la bouche de son mouchoir. Votre plume en a dit assez. Ame basse que vous êtes ; venir écouter les discours d'autrui ! Mais, sachez que votre système d'indépendance & celui de vos visites seront également rejettés. Suivez, fille perverse, suivez vos glorieuses inclinations. Appelez votre libertin au secours, pour vous dérober à l'autorité de vos parens, & pour vous soumettre à la sienne. N'est-ce pas votre dessein ? Mais il est question de vous disposer au départ. Voiez ce que vous voulez prendre avec vous. C'est demain qu'il faut partir. Demain, comptez là - dessus. Vous ne demeurerez pas ici plus longtems, à veiller, à tourner autour des gens, pour entendre ce qu'ils disent. C'est une résolution prise, mon enfant, vous partirez demain

main. Mon frere vouloit monter lui-même pour vous le déclarer. Mais je vous ai rendu le service de l'arrêter, car je ne fais ce que vous seriez devenue s'il étoit monté. Une lettre! un défi de cette présomption & de cette insolence! Vaine creature que tu es! Mais préparez-vous, je le répète; vous partez demain. Mon frere accepte votre audacieux défi. Apprenez seulement qu'il sera personnel; chez mon oncle Antonin... ou peut-être chez M. Solmes.

Dans la passion, qui la faisoit presque écumer, elle auroit continué longtems, si la patience ne m'étoit échappée. Finissons toutes ces violences, lui ai-je dit. Si j'a-vois pû prévoir dans quel dessein vous êtes venue, vous n'auriez pas trouvé ma porte ouverte. Prenez ce ton avec les gens qui vous servent. Quoique j'aie, grâces au Ciel, assez peu de ressemblance avec vous, je n'en suis pas moins votre sœur: & je vous déclare, que je ne partirai ni demain, ni le jour suivant, ni celui d'après, si l'on ne m'entraîne avec violence.

Quoi? Si votre pere, si votre mere vous le commandent?

Attendons, qu'il le fassent, Bella; je verrai alors ce qu'il me conviendra de répondre. Mais je ne partirai point sans avoir

reçu



reçu l'ordre de leur propre bouche, & non de la vôtre ou de celle de votre Betty. Que je vous entende ajouter un mot sur le même ton, & vous verrez que sans consulter les suites, je saurai m'ouvrir un passage jusqu'à eux, & leur demander ce que j'ai fait pour mériter cet indigne traitement.

Venez, mon enfant; venez, la douceur même, (me prenant par la main, & me conduisant vers la porte), allez leur faire cette question: vous trouverez ensemble ces deux objets de votre mépris. Quoi! le cœur vous manque? (Car l'indignation de me voir trainée insolemment me faisoit résister, & m'avoit fait arracher ma main de la sienne).

Je n'ai pas besoin de guide, lui ai-je dit; j'irai seule, & votre invitation me servira d'excuse. Je m'avançois effectivement vers l'escalier; mais, se mettant entre la porte & moi, elle s'est hâtée de la fermer. Hardie créature, a-t-elle repris; laissez-moi du moins le tems de les prévenir sur votre visite. Je vous le dis pour votre propre intérêt; mon frere est avec eux. Et voiant que je me retirois, elle n'a pas manqué de r'ouvrir la porte: allez donc, allez Miss; qui vous empêche d'aller? Elle m'a suivie jusqu'à mon cabinet, en répétant vingt fois
les

les mêmes instances ; & je n'y fuis entrée que pour en fermer la porte après moi, dans la nécessité où j'étois de me soulager par mes larmes.

Je n'ai pas voulu répondre à tous les discours qu'elle à continués, ni tourner même la tête vers elle, tandis qu'elle me regardoit au travers de la vitre. Mais, lassé enfin de ses insultes, j'ai tiré le rideau pour me dérober à sa vue ; ce qui doit l'avoir irritée, puisque je l'ai entendue partir en grondant.

Cette barbarie n'est-elle pas capable de précipiter dans quelque témérité, un esprit qui n'a jamais eu la pensée d'en commettre ?

Comme il y a beaucoup d'apparencé que je serai enlevée pour la maison de mon oncle, sans avoir eu le tems de vous en donner d'autre avis, n'oubliez pas, ma chere, aussi-tôt que vous serez informée de cette violence, d'envoier prendre au dépôt les lettres que je pourrois y avoir laissées pour vous, ou celles qu'on y auroit apportées de votre part & qui pourroient y être restées. Soiez plus heureuse que moi ! c'est le vœu de votre fidelle amie,

CLARISSE HARLOVE.

J'ai



J'ai reçu vos quatre lettres ; mais, dans l'agitation où je suis, il m'est impossible d'y répondre à présent.

LETTRE LIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vendredi au soir, 24 de Mars.

Jl m'est venu, de ma sœur, une lettre très-picquante. Je m'étois bien attendue qu'elle se ressentiroit du mépris qu'elle s'est attiré dans ma chambre. En-vain mon esprit s'épuise en réflexions ; il n'y-a que la rage d'une jalousie d'amour, qui puisse servir d'explication à sa conduite.

A Miss CLARISSE HARLOVE.

Jai à vous dire, que votre Mere a demandé qu'on vous fit grace encore pour demain ; mais que vous n'en êtes pas moins perdue dans son esprit, comme dans celui de toute la famille.

Dans vos propositions, & dans la lettre à votre frere, vous vous êtes montrée si fotte & si sage, si jeune & si vieille, si docile & si obstinée,

finée, si douce & violente, qu'on n'a jamais vû d'exemple d'un caractère si mêlé. Nous savons tous de qui vous avez emprunté ce nouvel esprit. Cependant la sémence en doit être dans votre naturel ; sans quoi, il seroit impossible que vous eussiez acquis tout d'un coup cette facilité à prendre toutes sortes de formes. Ce seroit jouer un fort mauvais tour à M. Solmes, que de lui souhaiter une femme si *dédaigneuse* & si *facile* ; deux autres de vos qualités contradictoires, dont je vous laisse l'explication à vous-même.

Ne comptez pas, Miss, que votre mere veuille vous souffrir ici longtems. Elle ne goûte pas un moment de repos, tandis qu'elle a si près d'elle une fille revoltée. Votre oncle Harlove ne veut pas vous voir chez lui, que vous ne soyez mariée. Ainsi, graces à votre propre opiniâtreté, vous n'avez que votre oncle Antonin qui consente à vous recevoir. On vous conduira chez lui dans peu de jours ; & là, votre frere, en ma présence, réglera tout ce qui appartient à votre modeste défi, car je vous assure qu'il est accepté. Le Docteur Lewin pourra s'y trouver, puisque vous faites choix de lui. Vous aurez un *autre témoin*, ne fût-ce que pour vous convaincre qu'il ne ressemble point à l'idée que vous vous formez
de

de sa personne. Vos deux oncles y seront aussi, pour rendre le champ égal, & ne pas permettre qu'on prenne trop d'avantage contre une sœur *foible & sans défense*. Vous voyez, Mifs, combien de spectateurs votre défi doit vous attirer. Préparez vous pour le jour. Il n'est pas éloigné.

Adieu, doux enfant de maman Norton.

ARAB. HARLOVE.

J'ai transcrit sur le champ cette lettre, & je l'ai envoyée à ma mere, avec ces quatre lignes :

„De grace, deux mots, ma très-chere
 „mere ! Si c'est par l'ordre de mon pere,
 „ou par le vôtre, que ma sœur m'écrit dans
 „ces termes, je dois me soumettre au traî-
 „tement que je reçois; avec cette seule ob-
 „servation, qu'il n'approche point encore
 „de celui que j'ai reçu d'elle. S'il vient de
 „son propre mouvement, ce que je puis
 „dire, Madame, c'est que lorsque j'ai été
 „bannie de votre présence... Mais jusqu'à
 „ce que je sois informée si elle est autorisée
 „par vos ordres, j'ajouterais seulement, que
 „je suis votre très-malheureuse fille

CL. HARLOVE.

J'ai

J'ai reçu le billet suivant, tout ouvert ; mais humide dans un endroit, que j'ai baillé, parce que je suis sûre que c'étoit une larme de ma mère. Hélas ! je crois, je me flatte du moins, qu'elle m'a fait cette réponse à contre-cœur.

„ Il y a trop de hardiesse à réclamer la
 „ protection d'une autorité qu'on brave.
 „ Votre sœur, qui n'auroit point été capa-
 „ ble d'autant de perversité que vous dans les
 „ mêmes circonstances, a raison de vous la
 „ reprocher. Cependant, nous lui avons
 „ dit de modérer son zèle pour nos droits
 „ méprisés. Méritez, s'il est possible, un
 „ autre traitement que celui dont vous vous
 „ plaignez & qui ne peut être aussi affligeant
 „ pour vous que la cause l'est pour votre
 „ mère. Faudra-t-il toujours vous défen-
 „ dre de vous adresser à moi ? „

Donnez - moi, très - chere amie, votre conseil sur ce que je puis & ce que je dois faire. Je ne vous demande point à quoi le ressentiment ou la passion pourroient vous porter, dans les rigueurs que j'éprouve. Vous m'avez déjà dit que vous n'auriez pas autant de modération que moi, & vous n'en convenez pas moins que les démarches inspirées par la colere mement presque tou-

T. II. P. I.

F

jours

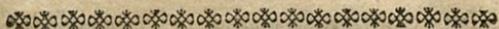


jours au repentir. Donnez - moi des avis que la raison & le sang-froid puissent justifier après l'événement.

Je ne doute point que la sympathie, qui a formé notre liaison, ne soit aussi vive de votre côté que du mien. Mais il est impossible néanmoins que vous soiez aussi sensible à d'indignes persécutions, que celle qui les souffre immédiatement; & vous êtes par conséquent plus propre que moi-même à juger de ma situation. Considérez - moi dans le point où je suis. Ai-je ou n'ai-je pas assez souffert? Si la persécution continue, si cet étrange Solmes persiste contre une aversion tant de fois déclarée, quel parti prendre? Me retirerai-je à Londres, & m'efforcerai-je de me dérober à Lovelace & à tous mes proches, jusqu'au retour de M. Morden? M'embarquerai-je pour Livourne, dans le dessein d'aller joindre mon unique protecteur à Florence? Que de dangers de ce côté-là, quand je considère mon sexe & ma jeunesse! Et ne peut-il pas arriver que mon cousin parte pour l'Angleterre, lorsque je serois en chemin vers l'Italie? Que faire! Parlez, dites, ma très-chère Miss Howe; car je n'ose me fier à moi-même.



LET-



LETTRE LIV.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Vendredi, à minuit.

Le calme renaît un peu dans mon esprit. L'envie, l'ambition, les ressentimens de l'amour propre, & toutes les passions violentes, sont sans doute endormies autour de moi. Pourquoi l'heure des ténèbres & du silence ne suspendroit-elle pas aussi mes tristes sentimens, pendant que mes persécuteurs reposent, & que le sommeil du moins tient leur haine assoupie ? J'ai employé une partie de ces tems paisible à relire vos dernières lettres. Je veux faire mes observations sur quelques-unes ; & pour être moins exposée à perdre l'espèce de repos dont je jouis, il faut que je commence par ce qui régärde M. Hickman.

Je me figure bien qu'il n'étoit pas assis devant vous, lorsque vous avez tiré son portrait. Après tout, néanmoins, il n'est pas fort à son désavantage. Dans des circonstances un peu plus tranquilles, j'en hazarderois un plus aimable & plus ressemblant.

F 2

Si



Si M. Hickman n'a pas la contenance ferme qu'on voit à d'autres hommes, il a reçu en partage l'humanité & la douceur qui manquent à la plupart, & qui, jointes à la tendresse infinie qu'il a pour vous, en feront un mari le plus convenable du monde pour une personne de votre vivacité.

Quoique vous paroissiez persuadée que je ne voudrois pas de lui pour moi-même, je vous assure de bonne foi, que si M. Solmes lui ressembloit par la figure & le caractère, & qu'il ne me fût pas permis de me borner au célibat, je n'aurois jamais eu de querelle pour lui avec ma famille. M. Lovelace, du caractère dont on le connoît, ne l'auroit pas balancé dans mon esprit. Je le dis d'autant plus hardiment, que des deux passions de l'amour & de la crainte, Lovelace est capable d'inspirer la dernière, dans une proportion, que je ne crois pas compatible avec l'autre pour former un heureux mariage.

Je suis charmée de vous entendre dire, que vous n'avez pour personne plus de goût que pour M. Hickmann. Si vous excitez un peu votre cœur, je ne doute pas que vous ne reconnoissiez bientôt qu'il n'y a personne pour qui vous en aiez autant; sur-tout, lorsque vous ferez attention que les défauts-mêmes qui vous frappent dans sa personne ou
dans

dans son caractère font propres à vous rendre heureuse : du moins, s'il est nécessaire pour votre bonheur de ne faire jamais que vos volontés. Vous avez un tour d'esprit, permettez-moi cette remarque, qui, avec vos admirables talens, donneroit l'air d'un sot à tout homme qui seroit amoureux de vous, & qui ne seroit pas un Lovelace. Il faut me pardonner cette franchise, ma chere, & me pardonner aussi d'être revenue si-tôt à ce qui me touche immédiatement.

Vous vous fortifiez du sentiment de M. Lovelace, pour insister encore sur la nécessité de réclamer mes droits; & vous souhaitez que je vous explique plus nettement mes idées sur ce point. Il me semble néanmoins que les raisons, par lesquelles je puis combattre votre avis, se présentent si naturellement d'elles-mêmes, qu'elles devroient vous avoir fait retracter ce conseil précipité. Mais puisqu'elles ne vous sont pas venues à l'esprit, & que vous vous joignez à M. Lovelace pour m'exciter à reprendre ma terre, je m'expliquerai là-dessus en peu de mots.

D'abord, ma chere, en supposant que j'eusse de l'inclination à suivre votre avis, je vous demande sur le secours de qui je pourrois compter pour me soutenir dans cette entreprise? Mon oncle Harlove est un des



exécuteurs testamentaires : il s'est déclaré contre moi. M. Morden est l'autre : il est en Italie ; & ne peut-on pas l'engager aussi dans des intérêts différens des miens ? D'ailleurs, mon frere a déclaré qu'on est résolu d'en venir à la décision avant son retour ; & de l'air dont on s'y prend, il est fort vraisemblable qu'on ne me laissera pas le tems de recevoir sa réponse, quand je lui écrirais ; sans compter, que, renfermée comme je suis, je ne puis me promettre qu'elle vienne jusqu'à moi, si elle n'est pas de leur goût.

En second lieu, les parens ont beaucoup d'avantage sur une fille qui leur dispute le droit de disposer d'elle : & je trouve de la justice dans ce préjugé ; parce que de vingt exemples, il n'y en a pas deux où la raison ne parle pour eux.

Vous ne me conseillerez pas, j'en suis sûre, d'accepter les secours que M. Lovelace m'offre dans sa famille. Si je pensois à chercher d'autres protections, nommez-moi quelqu'un qui voulut embrasser le parti d'une fille, contre des parens, dont on a connu si longtems l'affection pour elle. Mais quand je trouverois un protecteur, tel que ma situation le demande, quelles longueurs n'entraîne pas le cours d'un procès ? On assure qu'il y a des nullités dans le testament. Mon frere

frere parle quelquefois d'aller demeurer dans ma Terre, pour me mettre apparemment dans la nécessité de l'en chasser, si j'entreprendois de m'y établir; ou pour opposer à Lovelace toutes les difficultés de la chicane, si je venois à l'épouser.

Je n'ai parcouru tous les cas, que pour vous faire connoître qu'ils ne me sont pas tout-à-fait étrangers. Mais il m'importeroit peu d'être mieux instruite, ou de trouver quelqu'un qui voulut embrasser mes intérêts. Je vous proteste, ma chère, que j'aimerois mieux demander mon pain, que de disputer mes droits contre mon pere. C'est un de mes principes, que jamais un pere & une mere ne peuvent s'écarter assez de leur devoir, pour dispenser un enfant du sien. Une fille en procès avec son pere! cette idée me revolte. J'ai demandé, comme une faveur, la permission de me retirer dans ma Terre, si je dois être chassée de la maison: mais je ne ferai pas une démarche de plus; & vous voiez comment on s'est senti de ma demande.

Il ne me reste donc qu'une espérance: c'est que mon pere pourra changer de résolution; quoique ce bonheur me paroisse peu vraisemblable à moi-même, quand je considère l'ascendant que mon frere & ma sœur



ont obtenu sur toute la famille, & l'intérêt qu'ils ont à soutenir leur haine, après me l'avoir ouvertement déclarée.

A l'égard de l'approbation que M. Lovelace donne à votre système, je n'en suis pas étonnée. Il pénètre, sans-doute, les difficultés que je trouverois à le faire réussir sans son assistance. Si j'étois assez aimée du Ciel pour devenir aussi libre que je le souhaiterois, cet homme merveilleux n'auroit peut-être pas à se louer autant de moi que sa vanité le porte à s'en flatter, malgré le plaisir que vous prenez à me railler sur les progrès qu'il a faits dans mon cœur. Etes-vous bien sûre, vous qui ne paroissez pas déclarée contre lui, que tout ce qui paroît raisonnable & spécieux dans ses offres, tel que d'attendre son sort de mon choix, lorsque je me trouverai *dans l'indépendance* (ce qui ne signifie dans mes idées, que la liberté de refuser pour mari, cet odieux Solmes;) tel encore que de ne me pas voir sans ma permission, & jusqu'au retour de M. Morden, & jusqu'à ce que je sois satisfaite de sa réformation; croiez-vous, dis-je, que ce ne soit pas un air qu'il se donne, uniquement pour nous faire prendre une meilleure idée de lui, en offrant, comme de lui-même, des conditions sur lesquelles il voit fort bien qu'on ne
man-

manqueroit pas d'insister dans les cas qu'elles supposent.

Et puis, j'ai de sa part mille sujets de mécontentement. Que signifient toutes ces menaces ? Prétendre néanmoins qu'il ne pense point à m'intimider ; & vous prier de ne m'en rien dire, lorsqu'il sait que vous ne l'en croirez pas, & qu'il ne vous le dit lui-même, que dans l'intention, sans doute, de m'en informer par cette voie. Quel misérable artifice ! Il nous regarde apparemment comme deux folles, qu'il compte de mener par la fraieur. Moi, prendre un mari de cette violence ! Mon propre frere, l'homme qu'il menace ! Et M. Solmes ! Que lui a fait M. Solmes ? Est-il blamable, s'il me croit digne de son affection, de faire tous ses efforts pour m'obtenir ? Que ne s'en fient-on à moi, sur ce point seulement ! Ai-je donc accordé tant d'avantage à M. Lovelace, qu'il soit en droit de menacer ? Si M. Solmes étoit un homme que je pusse voir du moins avec indifférence, on s'apperceroit peut-être que le mérite de souffrir pour moi, de la part d'un esprit si bouillant, ne lui seroit pas toujours inutile. C'est mon sort d'être traitée comme une folle par mon frere : mais M. Lovelace reconnoitra. . . . Je veux lui expliquer à lui-même ce que je pense

là-dessus, & vous en ferez informée à lors de meilleure grace.

En même tems, ma chere, permettez moi de vous dire que malgré toute la méchanceté de mon frere, je me trouve blessée, dans mes momens de sang-froid par vos mordantes réflexions sur l'avantage que Lovelace a remporté sur lui. A la vérité, il n'est pas votre frere; mais songez que c'est à sa sœur que vous écrivez. Sérieusement, Mifs, votre plume est trempée dans le fiel, lorsque vous traitez quelque sujet qui vous offense. Savez-vous qu'en lisant plusieurs de vos expressions, contre lui & d'autres de mes proches, il me vient à l'esprit, quoiqu'elles soient en ma faveur, de douter si vous avez vous-même assez de modération pour vous croire en droit d'appeller, à votre tribunal, ceux qui s'emportent à des excès de chaleur? Il me semble, que nous devrions apporter tous nos soins à nous garantir des fautes qui nous blessent dans autrui. Cependant j'ai tant de sujets de plainte contre mon frere & ma sœur, què je ne serois pas un reproche si libre à ma plus chere amie; si je ne trouvois son badinage outré, sur un événement où la vie d'un frere, après-tout, étoit sérieusement en danger, & lorsqu'on peut craindre que le même feu ne se rallume, avec de suites beaucoup plus funestes.

Que

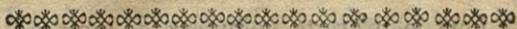
Que je m'écarte volontiers de moi-même ! & que je souhaiterois d'oublier, s'il étoit possible, ce qui me touche le plus ! Cette digression me ramene à sa cause, & de-là, aux vives agitations où j'étois en finissant ma dernière lettre ; car il n'y a rien de changé dans ma situation. Le jour approche, & va m'exposer peut-être à de nouvelles épreuves. Je vous prie, avec les mêmes instances, de donner un conseil où la faveur & le ressentiment n'aient aucune part. Dites-moi ce que je dois faire ; car si je suis forcée d'aller chez mon oncle, il ne faut pas douter que votre malheureuse amie ne soit perdue sans ressource : cependant, quel moien de l'éviter !

Mon premier soin sera de porter ce paquet au dépôt. Hâtez-vous de m'écrire aussi-tôt que vous l'aurez reçu. Hélas ! je crains bien que votre réponse n'arrive trop tard.

CL. HARLOVE.



LET-



L E T T R E L V.

Mifs HOWE, à Mifs CLARISSE
HARLOVE.

Samedi, 25 de Mars.

Q uel conseil puis-je vous donner, ma noble amie ? Votre mérite fait votre crime. Il vous est aussi impossible de changer de naturel, qu'à ceux qui vous persécutent. N'attribuez vos malheurs qu'à l'immense disparité qui est entre vous & eux. Que demandez-vous d'eux ? Ne soutiennent-ils pas leur caractère ? Et à l'égard de qui ? D'une étrangère : car en vérité, vous ne leur appartenez pas. Ils se reposent sur deux points ; sur leur propre *impénétrabilité*, (que je lui donneroïis volontiers son vrai nom, si je l'osois !) & sur les égards dont ils vous connoissent incapable de manquer pour vous-même ; joint à vos craintes du côté de Lovelace, dont ils vous croient persuadée que le caractère vous décréditeroit, si vous aviez recours à lui pour vous délivrer de vos peines. Ils savent aussi que le ressentiment & l'inflexibilité ne vous sont pas naturels ; que les agitations qu'ils ont excitées dans votre ame auront le fort de tous les mouvemens extraordinaires, qui

qui est de s'appaier bientôt ; & qu'une fois mariée, vous ne songerez plus qu'à vous consoler de votre situation.

Mais comptez que le fils & la fille aînée de votre pere se proposent entr'eux de vous rendre malheureuse pour toute votre vie ; quand vous épouseriez l'homme qu'ils ont en vûe pour vous, & qui a déjà une liaison plus intime avec eux que vous n'en pourriez jamais avoir avec une telle moitié. Ne voyez-vous pas avec quel soin ils communiquent à une ame si étroite, tout ce qu'ils savent de votre juste aversion pour lui ?

A l'égard de sa persévérance, ceux qui en seroient surpris le connoissent mal. Il n'a pas le moindre sentiment de délicatesse. S'il prend jamais une femme, soyez sûre que l'ame n'entrera pour rien dans ses vûes. Comment chercheroit-il une ame ? Il n'en a point. Chacun ne cherche-t-il pas son semblable ? Et comment connoitroit-il le prix de ce qui le surpasse, lorsque par la supposition-même il ne le comprend point ? S'il arrivoit, qu'ayant le malheur d'être à lui, vous lui fissiez voir naturellement un défaut de tendresse, je suis portée à croire qu'il s'en affligeroit peu, parce qu'il en auroit plus de liberté à suivre les fardides inclinations qui le dominent. Je vous ai entendue

tendue observer, d'après votre Madame Norton, „ que toute personne qui est la „ proie d'une passion dominante composera „ volontiers, pour la satisfaire, au prix de „ vingt autres passions subalternes, dont le „ sacrifice lui coûtera moins, quoiqu'elles „ soient plus louables.

Comme je ne dois pas craindre de vous le rendre plus odieux qu'il ne vous l'est déjà, il faut que je raconte quelques traits d'une conversation qu'il eut il y a trois jours avec le Chevalier *Harry Downeton*, & dont le Chevalier fit hier le recit à ma mere. Vous y trouverez une confirmation de ses principes de gouvernement par la crainte, tels que votre insolente Betty vous les a rapportés d'après lui-même.

Sir Harry n'avoit pas fait difficulté de lui dire, qu'il s'étonnoit de le voir obstiné à vous obtenir contre votre inclination.

C'est ce qui m'importe peu, répondit-il. Les filles, qui affectent tant de réserve, sont ordinairement des femmes passionnées; (l'indigne animal!) Et jamais il ne seroit fâché, ajouta-t-il avec le secours d'un peu de méditation, de voir des grimaces sur le visage d'une jolie femme, lorsqu'elle lui donneroit sujet de la tourmenter. D'ailleurs, votre terre, par la commodité de sa situation,

tion, le dédommageroit abondamment de tout ce qu'il auroit à souffrir de vos froideurs; Il feroit sûr du moins de votre complaisance, s'il ne l'étoit pas de votre amour; & plus heureux, à cet égard, que les trois quarts de maris de sa connoissance. (Le misérable!) Pour le reste, votre vertu est si connue, qu'elle lui donneroit toute la sûreté qu'il pourroit désirer.

Ne craignez-vous pas, reprit Sir Harry, que si elle est forcée de vous épouser, elle ne vous regarde du même œil qu'Elisabeth de France regarda Philippe II. lorsqu'il la reçut sur ses frontières, en qualité de mari; lui, dans lequel elle ne s'attendoit à trouver qu'un beau-pere: c'est-à-dire, avec plus de crainte & de terreur que de complaisance & d'amour? Et vous-même, peut-être vous ne lui ferez pas meilleure mine que ce vieux Monarque fit à sa Princesse.

La crainte & la terreur, répliqua l'horrible personnage, ont aussi bonne grace sur le visage d'une fille promise, que sur celui d'une femme: & se mettant à rire, (oui, ma chere, Sir Harry nous assûra que le hideux animal avoit ri) il ajouta, que ce seroit son affaire d'entretenir cette crainte, s'il avoit raison de croire qu'on lui refusât de l'amour: que pour lui, il étoit persuadé que
si la

si la crainte & l'amour devoient être séparés dans l'état du mariage, l'homme qui favoit se faire craindre étoit le mieux partagé.

Si mes yeux avoient la vertu qu'on attribue à ceux du Basilic, je n'aurois rien de si pressant que d'aller régarder ce monstre.

Ma mere prétend néanmoins que ce seroit de votre part un prodigieux mérite, de surmonter votre aversion pour lui. Ou est, dit-elle, comme je me suis souvenue qu'on vous l'a déjà demandé, la gloire & la sainteté de l'obéissance, s'il n'en coûte rien pour l'exercer?

Quelle fatalité, ma chere, que votre choix n'ait pas de meilleurs objets! Ou *Scythe* ou *Charybde*.

A toute autre que vous, qui seroit traitée avec cette barbarie, je fais quel conseil je donnerois sur le champ. Mais, je l'ai déjà observé; la moindre témérité, une indiscretion supposée, dans un caractère de la noblesse du vôtre, seroit une plaie pour tout le sexe.

Tandis que j'espérois quelque chose de l'*indépendance* à laquelle j'aurois voulu vous déterminer, cette pensée étoit une ressource où je trouvois de la consolation. Mais à présent, que vous m'avez si bien prouvé qu'il faut renoncer à ce parti, je m'efforce envain de trouver quelque expédient. Je

veux

veux quitter la plume, pour y penser encore.

* * *

J'ai pensé, réfléchi, considéré, & je vous proteste que je ne suis pas plus avancée qu'auparavant. Ce que j'ai à dire, c'est que je suis jeune comme vous, que j'ai le jugement beaucoup plus foible & les passions plus fortes.

Je vous ai dit anciennement, que vous aviez trop offert en proposant de vous réduire au célibat. Si cette proposition étoit acceptée, la terre, qu'ils auroient tant de regret de voir sortir de la famille, retourneroit un jour à votre frere, avec plus de certitude, peut-être, que par la réversion précaire dont M. Solmes les flatte. Vous êtes-vous efforcée, ma chere, de faire entrer cette idée dans leurs têtes bizarres? Le mot tyrannique *d'autorité* est la seule objection qu'on puisse faire contre cette offre.

N'oubliez pas une considération: c'est que si vous preniez le parti de quitter vos Parents, le respect & l'affection que vous leur portez ne vous permettroient aucun appel contr'eux pour votre justification. Vous auriez par conséquent le public contre vous: & si Lovelace continuoit son libertinage, ou



n'en ufoit pas bien avec vous, quelle justification pour leur conduite à votre égard, & pour la haine qu'ils lui ont déclarée!

Je demande pour vous, au Ciel, ses plus parfaites lumières. Ce que j'ai à dire encore, c'est qu'avec mes sentimens, je serois capable de tout entreprendre, d'aller dans toutes sortes de lieux, plutôt que de me voir la femme d'un homme que je haïrois, & que je serois sûre de haïr toujours s'il ressembloit à Solmes. Je n'aurois pas souffert non plus tout ce que vous avez essuié de chagrins & d'outrages; du moins d'un frere & d'une sœur, si j'avois eu cette patience pour un Pere & des oncles.

Ma mere se persuade qu'après avoir employé tous leurs efforts pour vous assujettir à leurs volontés, ils abandonneront leur entreprise lorsqu'ils commenceront à désespérer du succès. Mais je ne puis être de son opinion. Je ne vois point qu'elle le fonde sur d'autre autorité que sa propre conjecture. Autrement je me serois imaginée, en votre faveur, que c'est un secret entr'elle & votre oncle Antonin. Malheur, à l'un des deux du moins, (j'entens à votre oncle) s'ils en avoient quelque autre entr'eux!

Il faut vous garantir, s'il est possible, d'être menée chez votre oncle. L'homme, le

le Ministre, la Chapelle, votre frere & votre sœur présens..... vous serez infailliblement forcée de vous donner à M. Solmes; & des sentimens de fermeté, si nouveaux pour vous, ne vous soustiendront point dans une occasion si pressante. Vous reviendrez à votre naturel. Vous n'aurez pour défense que des larmes méprisées, des appels & des lamentations inutiles: & la cérémonie ne sera pas plutôt *profanée*, si vous me passez cette expression, qu'il faudra sécher vos pleurs, vous condamner au silence, & penser à prendre une nouvelle forme de sentimens, qui puissent vous faire obtenir de votre nouveau maître le pardon & l'oubli de toutes vos déclarations de haine. En un mot, ma chere, il faudra le flatter. Votre conduite passée n'est venu que de la modestie de votre état; & votre rôle sera jusqu'à la mort, de vérifier son impudente raillerie, que *les filles qui affectent le plus de réserve font ordinairement des femmes passionnées*. Ainsi, vous commencerez la carrière par un vif sentiment de reconnoissance pour la bonté qui vous aura fait obtenir grace; & s'il ne vous force point à la conserver par la crainte, suivant ses principes de gouvernement, je reconnoîtrai alors que je me suis trompée.



Cependant, après-tout, je dois laisser le véritable point de la question indéterminé, & l'abandonner à votre propre décision, qui dépendra du degré d'emportement que vous verrez dans leurs démarches, ou du danger plus ou moins pressant d'être enlevée pour la maison de votre oncle. Mais je prie encore une fois le Ciel de susciter quelque événement, qui puisse vous empêcher d'être jamais à l'un ou l'autre de ces deux hommes. Puissiez-vous demeurer fille, ma très chère amie, jusqu'à ce que les puissances favorables au mérite & à la vertu vous amènent un homme digne de vous, ou du moins aussi digne qu'un mortel puisse l'être!

D'un autre côté, je ne voudrois pas qu'avec des qualités si propres à faire l'ornement de l'état conjugal, vous prissiez le parti de vous condamner au célibat. Vous me connoissez incapable de flatterie. Ma langue & ma plume sont toujours les organes de mon cœur. J'ajoute que vous devez vous connoître assez vous-même, par comparaison du moins avec les autres femmes, pour ne pas doûter de ma sincérité: en effet, pourquoi voudroit-on qu'une personne qui fait les délices de découvrir & d'admirer tout ce qu'il y a de louable dans autrui, n'apperçût pas les mêmes qualités dans elle-même, lorsqu'il est
cer-

certain que si elle ne les possédoit pas, elle ne seroit pas capable de les admirer si vivement dans un autre ? Et pourquoi ne pourroit-on pas lui donner les louanges, qu'elle donneroit à toute autre qui n'auroit que la moitié de ses propres perfections ? sur-tout, si elle est incapable de vanité ou d'orgueil, & si elle est aussi éloignée de mépriser ceux qui n'ont pas reçu les mêmes avantages, que de s'estimer trop pour les avoir reçus. S'estimer trop ? ai-je dit. Eh ! comment le pourriez-vous jamais ?

Pardon, ma charmante amie. Mon admiration, qui ne fait qu'augmenter à chaque lettre que vous m'écrivez, ne doit pas toujours être étouffée par la crainte de vous déplaire ; quoique cette raison soit souvent un frein pour ma langue, lorsque j'ai le bonheur de me trouver avec vous.

Je me hâte de finir, pour répondre à votre empressement. Combien de choses néanmoins je pourrois ajouter sur vos dernières confidences !

ANNE HOWE.



G 3

LET-



LETTRE LVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Dimanche matin, 26 de Mars.

Que les louanges ont de douceur, dans la bouche d'une amie ! Soit qu'on se flatte ou non de les mériter, il est extrêmement agréable de se voir si bien dans l'esprit de ceux dont on ambitionne la faveur & l'estime. Une ame ingénue en tire un autre avantage : si elle ne se croit pas déjà digne du charmant tribut qu'elle reçoit, elle se hâte d'acquérir les qualités qui lui manquent, avant qu'on s'aperçoive de l'erreur ; autant pour se faire honneur à ses propres yeux, que pour se conserver dans l'estime de son amie, & pour justifier son jugement. Que ce bût puisse toujours être le mien ! Alors je vous serai redévable, non-seulement de l'éloge, mais du mérite-même auquel vous croirez le pouvoir accorder ; & j'en deviendrai plus digne de cette amitié, qui est l'unique plaisir dont je puisse me glorifier.

Mes remerciemens sont aussi vifs qu'ils doivent l'être, pour la diligence de vos dernières dépêches. Que je vous ai d'obligation ! Que j'en ai même à votre honnête message !

fager !

sager ! Ma triste situation me met dans le cas d'en avoir à tout le monde.

Je vais répondre, le mieux qu'il m'est possible, aux articles de votre obligeante lettre. Ne me soupçonnez pas de pouvoir surmonter mes dégoûts pour M. Solmes, aussi longtems qu'il lui manquera de la générosité, de la franchise, de la bonté, de la politesse, & toutes les qualités qui forment l'homme de mérite. O ma chere ! de quel degré de patience, de quelle grandeur d'ame, une femme n'a-t-elle pas besoin, pour ne pas mépriser un mari qui est plus ignorant, qui a l'ame plus basse & l'esprit plus borné qu'elle ; à qui ses prérogatives donnent néanmoins des droits qu'il veut exercer ; ou qui ne peut les abandonner sans un déshonneur égal pour celle qui gouverne & pour celui qui se laisse gouverner ! comment supporter un mari tel que je le peins ; quand on supposeroit même que par des raisons de convenance ou d'intérêt, il fût de notre propre choix ? Mais se voir forcée de le prendre, & s'y voir forcée par d'indignes motifs ! quel moien de vaincre une aversion qui porte sur des fondemens si justes ? Il est bien plus aisé de soutenir une persécution passagère, que de se résoudre à porter une chaîne honteuse & revoltante, dont le poids

debt durer autant que la vie. Si j'étois capable de me rendre, ne faudroit-il pas quitter mes Parens & suivre cet insupportable mari ? Un mois fera peut-être le terme de la persécution ; & le lieu d'un tel mariage seroit un malheur perpetuel. Chaque jour ne luiroit, vraisemblablement, que pour éclairer quelque nouvelle infraction des dévoirs jurés à l'autel.

Il paroît donc, ma chere, que M. Solmes est déjà occupé de sa vengeance ! Tout s'accorde à me le confirmer. Hier au soir, mon effrontée Géolière m'assura que toutes mes oppositions *n'auroient pas plus d'effet qu'une prise de tabac*, en avançant vers moi le pouce & le doigt, où elle en tenoit une ; que je ferai Madame Solmes ; que je dois me garder par conséquent de pousser la raillerie trop loin, parce que M. Solmes est un homme capable de ressentiment, & qu'il lui a dit à elle-même, que devant être sûrement sa femme, je manquois aux bonnes règles de la politique ; puisque s'il n'étoit pas plus miséricordieux que moi, (c'est le terme de Betty ; j'ignore s'il s'en est servi comme elle) je m'exposois à des repentirs qui pourroient durer jusqu'au dernier de mes jours.

Mais c'en est assez sur un homme, qui, suivant le recit de Sir Harry Downeton, a
toute

toutte l'insolence de son sexe, sans une seule qualité qui puisse la rendre supportable.

J'ai reçu deux lettres de M. Lovelace, depuis la visite qu'il vous a rendue ; ce qui fait trois, avec celle que j'avois laissée sans réponse. Je ne doutois pas qu'il n'en ressentit quelque chagrin ; mais, dans sa dernière, il se plaint de mon silence en termes fort hauts. C'est moins le stile d'un amant soumis, que celui d'un protecteur méprisé. Son orgueil paroît mortifié de se voir forcé, dit-il, à roder chaque nuit autour de nos murs, comme un voleur ou un espion, dans l'espérance de trouver une lettre de moi, & à faire cinq milles pour regagner un misérable logement, sans remporter aucun fruit de ses peines. Je ne tarderai point à vous envoyer ses trois lettres & la copie de la mienne ; mais voici en substance ce que je lui écrivis hier :

Je lui fais un reproche fort vif de m'avoir menacée, par votre moien, de se procurer une explication avec M. Solmes ou avec mon frere. Je lui dis „ qu'il „ me croit apparemment d'humeur à tout „ souffrir ; qu'il ne lui suffit pas que je sois „ exposée aux violences continuelles de ma „ propre famille, & qu'il faut que je sup- „ porte aussi les siennes ; qu'il me paroît fort

G 5

„ extraor-



„ extraordinaire qu'un esprit violent menace
 „ de s'emporter à des témérités qui ne peu-
 „ vent être justifiées, & qui m'intéressent
 „ d'ailleurs beaucoup moins que lui, si je ne
 „ fais pas quelque chose d'aussi téméraire, du
 „ moins, par rapport à mon caractère & à
 „ mon sexe, pour le détourner de ses réso-
 „ lutions : je lui fais même entendre, que
 „ de quelque manière que je pense sur les
 „ malheurs qui arriveroient à mon occasion,
 „ il peut se trouver des personnes, qui, dans
 „ la supposition qu'il soit capable de la témé-
 „ rité dont il menace M. Solmes, ne regré-
 „ teroient pas beaucoup de se voir délivrées
 „ de deux hommes, dont la connoissance
 „ auroit causé toutes leurs disgraces. „

C'est parler naturellement, ma chere,
 & je m'imagine qu'il y donnera lui-même
 une explication encore plus nette.

Je lui réproche son orgueil, à l'occasion
 des pas qu'il fait pour trouver mes lettres &
 qu'il relève avec tant d'affectation. Je le
 raille sur ses riches comparaisons d'espion &
 de voleur ; „ il n'a pas raison, lui dis-je,
 „ de trouver sa situation si dure, puisque
 „ dans l'origine il ne doit en accuser que ses
 „ mauvaises mœurs, & qu'au fond, le vice
 „ efface les distinctions & ravalle l'homme
 „ de qualité au niveau de *la canaille*. En-
 „ suite,

„ suite, je lui déclare qu'il ne doit jamais
„ attendre d'autre lettre de moi, qui puisse
„ l'exposer à des fatigues si désagréables.

Je ne le ménage pas plus sur les vœux &
les protestations solennelles, qui lui coûtent
si peu dans l'occasion. Je lui dis,
„ que ce langage fait d'autant moins d'im-
„ pression sur moi, que c'est déclarer lui-
„ même qu'il croit en avoir besoin, pour
„ suppléer aux défauts de son caractère;
„ que les actions sont les seules preuves que
„ je connoisse, lorsqu'il faut juger des inten-
„ tions, & que je sens de plus en plus la né-
„ cessité de rompre toute correspondance
„ avec un homme, dont il est impossible
„ que mes amis approuvent jamais les soins,
„ parce qu'il est incapable de le mériter:
„ qu'ainsi, puisque sa naissance & son bien
„ le mettront toujours en état, si la réputa-
„ tion de ses mœurs n'est pas un obstacle,
„ de trouver une femme qui, avec une for-
„ tune au moins égale à la mienne, aura
„ plus de conformité avec lui dans ses goûts
„ & ses inclinations, je le prie, & je lui
„ conseille de renoncer à moi; d'autant
„ plus, que pour le dire en passant, ses mé-
„ naces & ses impolitesse à l'égard des mes-
„ amis, me donnent lieu de conclure qu'il
„ entre

„entre plus de haine pour eux que de confi-
„dération pour moi dans sa persévérance.

Voilà, ma chere, la récompense que j'ai cru devoir accorder à tant de peines qu'il fait valoir. Je ne doute pas qu'il n'ait assez de pénétration pour observer, qu'il est moins redévable de notre correspondance, à mon estime, qu'aux rigueurs que j'essuie dans ma famille. C'est précisément ce que je voudrois lui persuader. Plaisante Divinité, qui exige, comme l'Idole Molock, que la raison, le devoir & la discrétion soient sacrifiées sur ses autels!

L'opinion de votre mere est que mes amis se relâcheront. Fasse le Ciel qu'ils se relâchent! mais mon frere & ma sœur ont tant d'influence dans la famille, sont si déterminés, si picqués d'honneur à l'emporter, que je désespère de ce changement. Cependant s'il n'arrive point, je vous avoue que je ne ferois pas difficulté d'embrasser toute protection dont je n'aurois pas de déshonneur à craindre, pour me delivrer d'un côté, des persécutions présentes, & de l'autre, pour ne donner à Lovelace aucun avantage sur moi. Je suppose toujours qu'il ne me reste point d'autre ressource; car, avec la moindre espérance, je regarderois ma fuite comme une action des plus inexcusables,

bles, quelque honneur & quelque sûreté que je pûsse trouver dans mes protections.

Malgré ces sentimens, que je crois aussi justes qu'ils sont sincères, la bonne foi de l'amitié m'oblige de reconnoître que je ne fais pas ce que j'aurois fait si votre avis eût été fixe & concluant. Que n'avez-vous été témoin, ma chere, de mes différentes agitations, à la lecture de votre lettre : lorsque dans un endroit, vous m'avertissez du danger dont je suis menacée chez mon oncle ; que dans un autre, vous avoüez que vous n'aurez pas été capable de souffrir tout ce que j'ai souffert, & que vous préféreriez tous les maux possibles, à celui d'épouser un homme que vous haïriez ; que dans un autre néanmoins, vous me représentez ce que ma réputation auroit à souffrir aux yeux du public, & la nécessité où je serois de justifier ma conduite aux dépens de mes proches : que d'un autre côté, vous me faites envisager la figure indécente que je serois dans un mariage forcé, obligée de prendre un visage tranquille, de prodiguer de fausses caresses, de faire un personnage d'hipocrite, avec un homme pour lequel je n'aurois que de l'aversion, & que mes déclarations passées autant que le sentiment de son indignité propre (s'il étoit capable du

moins



moins de ce sentiment) rempliroit d'une juſte défiance ; la néceſſité où vous jugez que je ſerois de lui témoigner d'autant plus de tendreſſe que je m'y ſentirois moins diſpoſée ; une tendreſſe, ſi j'étois capable de cette diſſimulation, qui ne pourroit être attribuée qu'aux plus vils motifs, puisqu'il ſeroit trop viſible que l'amour du caractère ou de la figure n'y auroit aucune part : ajoutez la baſſeſſe de ſon ame ; le poiſon de la jaloſie qui l'infecteroit bientôt ; ſa répugnance à pardonner, entretenue par le ſouvenir des marques de mon averſion & d'un mépris que j'ai fait éclater volontairement pour éteindre ſes deſirs ; une préférence déclarée par le même motif, & la gloire qu'il attache à faire plier & à réduire une femme ſur laquelle il auroit acquis un empire tyrannique.... ſi vous m'aviez vue, diſje, dans toutes les agitations dont je n'ai pû me défendre à cette lecture, tantôt m'appuyant d'un côté, tantôt de l'autre, un moment incertaine, un moment remplie de crainte, irritée, tremblante, irréſolue, vous auriez reconnu le pouvoir que vous avez ſur moi, & vous auriez eu raiſon de croire que ſi vos conſeils avoient été plus poſitifs, je me ſerois laiſſée entraîner par la force de votre détermination. Concluez de cet
aveu,

aveu, ma chere, que je suis bien justifiée sur ces saintes loix de l'amitié, qui demandent une parfaite ouverture de cœur; quoique ma justification se fasse peut-être aux dépens de ma prudence.

Mais, après de nouvelles considérations, je repète, qu'aussi longtems qu'il me sera permis de demeurer dans la maison de mon pere, il n'y aura que les dernières extrémités qui puissent me la faire quitter; & que je ne m'attacherai qu'à suspendre, s'il est possible, par d'honnêtes prétextes, l'ascendant de mon mauvais sort jusqu'au retour de M. Morden. En qualité d'exécuteur, c'est une protection à laquelle je puis m'abandonner sans reproche; enfin, je ne me connois pas d'autre espérance, quoique mes amis semblent s'en défier. A l'égard de M. Lovelace, quand je serois sûre de sa tendresse, & même de sa réformation, accepter la protection de sa famille, c'est accepter la sienne. Pourrois-je me dispenser de recevoir ses visites, dans la maison de ses tantes? Ne seroit-ce pas me jeter dans la nécessité d'être à lui, quand je découvrois de nouvelles raisons de le fuir en le voiant de plus près? C'est une de mes anciennes observations, qu'entre les deux sexes, la distance sert à se tromper mutuellement. O
ma

ma chere ! quels efforts n'ai-je pas faits pour devenir sage ? Quels soins n'ai-je pas apportés à choisir ou à rejeter tout ce que j'ai cru capable de contribuer ou de nuire à mon bonheur ? Cependant, par une étrange fatalité, il y a bien de l'apparence que toute ma sagesse n'aboutira qu'à la folie.

Vous me dites, avec la partialité ordinaire de votre amitié, qu'on attend de moi ce qu'on n'attendroit pas de beaucoup d'autres femmes. C'est une leçon, que je reçois à ce titre. Je sens que pour ma réputation, envain mon cœur seroit content de ses motifs, s'ils n'étoient pas connus du public. Se plaindre de la mauvaise volonté d'un frere, c'est un cas ordinaire dans les divisions d'intérêt. Mais lorsqu'on ne peut accuser un frere coupable, sans faire tomber une partie du reproche sur les duretés d'un pere ; qui pourroit se résoudre à se délivrer du fardeau pour en charger une tête si chere ? Et, dans toutes ces suppositions, la haine que M. Lovelace porte à chaque personne de ma famille, quoiqu'elle ne soit qu'un retour pour celle qu'on lui a déclarée, ne paroît-elle pas extrêmement choquante ? N'est-ce pas une marque qu'il y a dans son naturel quelque chose d'implacable, comme d'extrêmement impoli ? & quelle

quelle femme au monde pourroit penser à se marier, pour vivre dans une inimitié perpétuelle avec sa famille?

Mais craignant de vous fatiguer, & lassé moi-même, je quitte la plume.

* * *

M. Solmes est ici continuellement. Ma tante Hervey, mes deux oncles, ne s'éloignent pas davantage. Il se machine quelque chose contre moi, je n'en saurois douter. Quel état! d'être sans cesse en alarme, & de voir une épée nue qui nous pend sur la tête.

Je ne suis informée de rien que par l'insolente Betty, qui me lâche toujours quelques traits de l'effronterie à laquelle elle est autorisée. Quoi? Mifs, vous ne mettez pas ordre à vos affaires? Comptez qu'il faudra partir lorsque vous y penserez le moins. D'autres fois, elle me fait entendre à demi mot, & comme dans la vue de m'inquiéter, ce que l'un, ce que l'autre dit de moi, & leur curiosité sur l'emploi que je fais de mon tems. Elle y mêle souvent l'outrageante question de mon frere, si je ne m'occupe pas à composer l'histoire de mes souffrances?

T. II. P. I.

H

Mais



Mais je suis faite à ses discours, & c'est le seul moien que j'aie d'apprendre, avant l'exécution, les desseins qu'on forme contre moi. Comme elle s'excuse sur ses ordres, lorsqu'elle pouffe trop loin l'impertinence, je l'écoute patiemment; quoique ce ne soit pas sans quelque soulèvement de cœur.

Je m'arrête ici, pour porter ce que je viens d'écrire au dépôt. Adieu, ma chere.

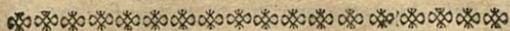
CL. HARLOVE.

Ce qui suit étoit écrit sur l'enveloppe avec un craion, à l'occasion de la lettre suivante, que Miss Clarisse trouva au dépôt en y portant la sienne.

Je trouve votre seconde lettre d'hier. Je remercie beaucoup votre mere, des avis obligeans que vous me donnez de sa part. Celle que je vous envoie répondra peut-être à quelque partie de son attente. Vous lui en lirez ce que vous jugerez à propos.



LET-



L E T T R E L V I I .

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Samedi, 25 de Mars.

Cette lettre ne sera qu'une suite de ma dernière, de la même datte, & je vous l'écris par ordre exprès. Vous avez vû, dans la précédente, l'opinion de ma mere sur le mérite que vous pourriez vous faire, en obligeant vos amis contre votre propre inclination. Notre conférence là-dessus est venue à l'occasion de l'entretien que nous avons eu avec Sir Harry *Downeton*; & ma mere la croit si importante, qu'elle m'ordonne de vous en écrire le détail. J'obéis d'autant plus volontiers, que j'étois embarrassée, dans ma dernière, à vous donner un conseil; & que non-seulement, vous aurez ici le sentiment de ma mere, mais peut-être dans le sien celui du public, s'il n'étoit informé que de ce qu'elle fait, c'est-à-dire, s'il ne l'étoit pas aussi bien que moi.

Ma mere raisonne d'une manière très peu avantageuse pour toutes les personnes de notre sexe qui se hâtent trop de chercher leur bonheur, en épousant un homme de leur choix.



Je ne fais comment j'aurois pris ses raisonnemens, si je ne savois qu'ils se rapportent toujours à sa fille, qui, d'un autre côté, ne connoit présentement aucun homme qu'elle honore de la moindre préférence sur un autre, & qui n'estime pas la valeur d'un dénier celui dont sa mere a la plus haute idée.

A quoi se réduit donc, dit-elle, une affaire qui cause tant de mouvemens ? Est-ce une si grande démarche, dans une jeune personne, de renoncer à ses inclinations pour obliger ses amis ?

Fort bien, ma mere, ai-je répondu en moi-même ; vous pouvez faire à présent cette question : vous le pouvez à l'âge de quarante ans. Mais l'auriez-vous faite à dix-huit ? Voilà ce que je voudrois savoir.

Ou la jeune personne, a-t-elle continué, est prévenue d'une très-violente inclination qu'elle ne peut surmonter, (ce qu'une fille un peu délicate n'avouera jamais) ; ou son humeur est si opiniâtre, qu'elle n'est pas capable de céder ; ou, pour troisième alternative, elle a des parens qu'elles s'embarasse peu d'obliger.

Vous savez, ma chere, que ma mere raisonne quelquefois fort bien ; ou du moins, que ce n'est jamais la chaleur qui manque à ses

ses raisonnemens. Il nous arrive souvent de n'être pas d'accord; & nous avons toutes deux si bonne opinion de notre sentiment, qu'il est fort rare, que l'une ait le bonheur de convaincre l'autre; cas assez commun, je m'imagine, dans toutes les disputes un peu animées. J'ai *trop d'esprit*, me dit-elle; en bon Anglois, *trop de vivacité*. Moi, je lui répons qu'elle est *trop sage*; c'est-à-dire, dans la même langue, qu'elle n'est plus aussi jeune qu'elle l'a été; ou, dans d'autres termes, qu'étant accoutumée au ton de mere, elle oublie qu'elle a été fille. De-là, nous passons d'un consentement mutuel à quelque autre sujet; ce qui n'empêche pas que, sans y consentir, nous ne retombions une douzaine de fois sur celui que nous avons quitté. Ainsi le quittant & le reprenant, d'un air à demi-fâché, quoiqu'adouci par un sourire forcé, qui laisse du jour à nous raccommo-der, nous ne laissons pas, si l'heure du sommeil arrive, de nous aller coucher avec un peu d'humeur; ou, si nous parlons, le silence de ma mere est rompu par quelques exclamations: ah! Nancy! Vous êtes si vive! si emportée! je voudrais bien, ma fille, que vous eussiez moins de ressemblance avec votre pere!



Je la paie de son reproche, en pensant que ma mere n'a aucune raison de désavouer la part qu'elle a eue à sa Nancy ; & si la chose va plus loin de son côté que je ne le désire, son cher Hickman n'a pas sujet de s'en louer le jour suivant.

Je fais que je suis une folle créature. Quand je n'en conviendrois pas, je suis sûre que vous le penseriez. Si je me suis un peu arrêtée à ces petits détails, c'est pour vous avertir que dans une occasion si importante, je ne vous ferai plus remarquer mes impertinences ni les petites chaleurs de ma mere, & que je veux me reduire à la partie froide & sérieuse de notre conversation.

„ Jetez les yeux, m'a-t-elle dit, sur les
 „ mariages de notre connoissance, qui pas-
 „ sent pour l'ouvrage de l'inclination, & qui,
 „ pour l'observer en passant, ne doivent peut-
 „ être ce nom, qu'à une passion née folle-
 „ ment ou par de purs hazards, & soutenue
 „ par un esprit de perversité & d'obstination :
 (ici, ma chere, nous avons eu un petit dé-
 bat que je vous épargne.) „ voiez s'ils vous
 „ paroissent plus heureux qu'une infinité
 „ d'autres, où le principal motif de l'enga-
 „ gement n'a été que la convenance, & la
 „ vue d'obliger une famille. La plupart vous
 „ paroissent-ils même aussi heureux ? Vous
 „ trou-

„trouvez que les deux motifs de la con-
 „venance & de la soumission produisent un
 „contentement durable, & capable assez
 „souvent d'augmenter par le tems & la ré-
 „flexion ; au-lieu que l'amour, qui n'a pour
 „motif que l'amour, est une passion oisive ;
 (oisive dans tous les sens, c'est ce que ma
 mere ne peut dire ; car l'amour est aussi
 actif qu'un singe, & aussi malicieux qu'un
 écolier) „c'est une ferveur, qui dure peu,
 „comme toutes les autres ; un arc trop ten-
 „du, qui reprend bientôt son état naturel.

„Comme il est fondé en général sur des
 „perfections purement idéales, que l'objet
 „ne se connoissoit pas lui-même avant qu'el-
 „les lui fussent attribuées, un, deux, ou
 „trois mois, remettent tout, de part &
 „d'autre, dans son véritable jour ; & cha-
 „cun des deux ouvrant les yeux, pense ju-
 „stement de l'autre ce que tout le monde
 „en pensoit auparavant.

„Les excellences imaginaires (c'est son
 „propre terme ; ne le trouvez-vous pas
 „assez remarquable?) ont eu le tems de s'é-
 „vanouir. Le naturel, & les vieilles habi-
 „tudes, qu'on n'a pas eu peu de peine à
 „suspendre ou à déguiser, reviennent dans
 „toute leur force. Le voile se leve & laisse
 „voir de chaque côté jusqu'aux moindres



„tâches. Enfin, l'on est fort heureux si l'on
 „ne tombe pas aussi bas dans l'opinion l'un
 „de l'autre, qu'on y avoit été comme exalté
 „par l'imagination. Alors, le couple pas-
 „sionné, qui ne connoissoit pas de bonheur
 „hors du plaisir mutuel de se voir, est si
 „éloigné de trouver dans un entretien illi-
 „mité cette variété sans fin, qui faisoit croire,
 „dans un autre tems, qu'on avoit toujours
 „quelque chose à se dire, ou qui faisoit re-
 „grèter, après s'être quittés, de n'avoir
 „pas dit mille choses qu'on croioit avoir
 „oubliées, que leur étude continuelle est de
 „chercher des amusemens hors d'eux-mêmes ;
 „& leur goût peut-être, a conclu ma sage
 „maman, (auriez-vous cru, ma chere, que
 „sa sagesse fut si moderne ?) sera de choisir des
 „deux côtés ceux ou l'autre n'a point de part.

Je lui ai représenté, que si vous tom-
 biez dans la nécessité de faire quelque dé-
 marche hardie, il n'en faudroit accuser que
 l'indiscrete violence de vos proches. Je ne
 disconvenois pas, lui ai-je dit, que ses ré-
 flexions sur une infinité de mariages, dont
 le succès n'avoit pas répondu aux espéran-
 ces, ne fussent très-bien fondées : mais je
 l'ai priée de convenir, que si les enfans ne
 pésoient pas toujours les difficultés avec au-
 tant de sagesse qu'ils le devoient, trop sou-
 vent

vent aussi les parens n'avoient pas pour leur jeunesse, pour leurs inclinations & pour leur défaut d'expérience, tous les égards dont ils devoient reconnoître qu'ils avoient eu besoin au même âge.

Elle est tombée de-là sur le caractère moral de M. Lovelace, & sur la justice qu'elle trouve dans la haine de vos parens, pour un homme qui mene une vie si libre, & qui ne cherche pas à la défavouer. On lui a même entendu déclarer, m'a-t-elle dit, qu'il n'y a point de mal qu'il ne soit résolu de faire à notre féxe, pour se venger du mauvais traitement qu'il a reçu d'une femme, dans un tems où *il étoit trop jeune*, (je crois que c'étoit son expression) pour n'avoir pas aimé de bonne foi.

J'ai répondu en sa faveur, que j'avois entendu blamer généralement le procédé de cette femme; qu'il en avoit été si touché, que c'étoit à cette occasion qu'il avoit commencé ses voyages; & que pour la chasser de son cœur, il s'étoit jetté dans un train de vie, qu'il avoit l'ingénuité de condamner lui-même: que cependant il avoit traité d'imposture la menace qu'on lui attribuoit contre tout notre féxe: que j'en pouvois rendre témoignage, puisque lui aiant fait ce reproche devant vous, je l'avois entendu



protester qu'il n'étoit pas capable d'un ressentiment si injuste contre toutes les femmes, pour la perfidie d'une seule.

Vous vous en souvenez, ma chere ; & je n'ai pas oublié non plus l'aimable réflexion que vous fites sur sa réponse : „vous „n'aviez pas de peine, me dites-vous alors, „à croire son désaveu sincere ; parce qu'il „vous paroissoit impossible qu'un homme, „aussi touché qu'il parût l'être de l'imputation de fausseté, fût capable d'en commettre une.

J'ai fait observer particulièrement à ma mere, que les mœurs de M. Lovelace n'avoient pas fait un sujet d'objection lorsqu'il s'étoit présenté pour Miss Arabelle ; qu'on s'étoit reposé alors sur la noblesse de son sang, sur ses qualités & ses lumières extraordinaires, qui ne permettoient pas de douter qu'une femme vertueuse & prudente ne le fit rentrer en lui-même. J'ai même ajouté, au risque de vous déplaire, que si votre famille étoit composée d'assez honnêtes gens, suivant les idées communes ; on ne leur attribuoit pas, à l'exception de vous, une délicatesse extrême sur la religion : qu'il leur convenoit peu, par conséquent, de reprocher aux autres les défauts de cette nature. Et quel homme ont-ils choisi, ai-je

je dit encore, pour le décrier à ce titre ? L'homme d'Angleterre le plus estimé pour son esprit & ses talens, & le plus distingué, par ses qualités naturelles & acquises, quelque reproche qu'on entreprenne de faire à ses mœurs ; comme s'ils avoient assez de pouvoir & d'autorité pour se croire en droit de ne consulter que leur haine ou leur caprice ?

Ma mere est revenue à conclure qu'il y en auroit plus de mérite dans votre obéissance. Elle a prétendu que parmi ces hommes, si distingués par leur esprit & leur figure, on n'a presque jamais trouvé un bon mari, parce qu'ordinairement ils sont si remplis de leur mérite, qu'ils croient une femme obligée de prendre d'eux l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes. Il n'y avoit ici rien à craindre de cette considération, lui ai-je dit, parce que du côté de l'esprit & du corps, la femme auroit toujours de l'avantage sur l'homme ; quoique de l'aveu de tout le monde, il en eût beaucoup lui-même sur son propre sexe.

Elle ne peut souffrir que je loue d'autres hommes que son cher Hickman ; sans considérer qu'elle attire sur lui un degré de mépris qu'il pourroit éviter, si, par cette affection à lui attribuer un mérite qu'il n'a pas, elle ne diminueoit pas celui qu'il a réellement,
mais

mais qui perd beaucoup dans certaines comparaisons. Ici, par exemple, quelle aveugle partialité ! elle m'a soutenu, qu'à la réserve des traits & du teint, qui ne sont pas si agréables dans M. Hickman, & de l'air, qu'il à moins libre & moins hardi, qualités, dit-elle, qui doivent peu toucher une femme modeste, il vaut M. Lovelace à toutes les heures du jour.

Pour abréger une comparaison si choquante, je lui ai dit, que si vous aviez été libre & traitée avec moins de rigueur, j'étois persuadée que vous n'auriez jamais eu de vûes contraires à celles de votre famille. Elle a cru pouvoir me prendre sur les termes : je l'en trouve moins excusable, m'a-t-elle dit, car il y a donc ici plus d'opiniâtreté que d'amour.

Ce n'est pas non-plus ma pensée, lui ai-je répondu. Je fais que Mis Clarisse Harlove préféreroit M. Lovelace à tout autre homme, si ses mœurs...

Si ! a-t-elle interrompu : ce *Si*, comprend tout. Mais croiez-vous qu'elle aime réellement M. Lovelace ?

Que falloit-il répondre, ma chere ? Je ne veux pas vous dire quelle a été ma réponse : mais si j'en avois fait une autre, quelqu'un m'en auroit-il crû ? D'ailleurs, je suis

fuis sûre que vous l'aimez. Pardon, ma chere: cependant songez que n'en pas venir, c'est reconnoître que vous ne le devez pas.

Au fond, ai-je repris, il mérite le cœur d'une femme; si... aurois-je répété volontiers: mais les parens, Madame....

Ses parens, Nancy.... (vous savez, ma chere, que malgré le reproche que ma mere fait à la fille d'être trop vive, elle ne cesse pas elle-même d'interrompre.)

Peuvent prendre de fausses mesures, n'ai-je pas laissé de continuer....

Ne peuvent avoir tort, & ont raison j'en suis sûre, a-t-elle dit de son côté.

Par lesquelles, ai-je repris, ils engageront peut-être une jeune personne dans quelque démarche téméraire, dont elle n'auroit jamais été capable.

Mais si vous avouez qu'elle seroit téméraire, cette démarche, a répliqué ma mere, doit-elle y penser? Une fille prudente ne prendra jamais droit des fautes de ses parens pour en commettre une. Le public, qui blameroit les parens, n'en trouveroit pas la fille plus justifiée. La jeunesse & le défaut d'expérience, qu'on pourroit alleguer en sa faveur, ne serviroient tout au plus qu'à diminuer la tâche. Mais une jeune personne
aussi

aussi admirable que Miss Clarisse-Harlove, dont la prudence est si supérieure à son âge, se mettra-t-elle dans le cas d'employer une si foible ressource ?

Au reste, Nancy, je suis bien aisé qu'elle n'ignore pas ce que je pense. Je vous charge même de lui représenter, que quelque aversion quelle ait pour l'un, & quelque goût quelle puisse avoir pour l'autre, on attend d'une jeune fille, dont la générosité & la grandeur d'âme sont si connues, qu'elle se fasse violence, lorsqu'elle n'a point d'autre voie pour obliger toute sa famille. Il est question de dix ou douze personnes, qui sont ce qu'elle a de plus proche & de plus cher au monde, à la tête desquelles, il faut qu'elle compte un pere & une mere, dont elle n'a jamais éprouvé que de l'indulgence. De son côté, ce n'est peut-être qu'un caprice d'âge ou d'humeur ; mais des parens voient plus loin, & le caprice d'une fille ne doit-il pas être soumis au jugement de ses parens ?

Comptez, ma chere amie, que je ne suis pas demeurée en arriere sur l'article de ce *jugement*. J'ai dit tout ce que vous m'aurez pû dicter vous-même, & tout ce qui convient à une situation aussi extraordinaire que la vôtre. Ma mere en a si bien senti la force,

force, qu'en m'ordonnant de vous communiquer ses idées, elle m'a défendu d'y joindre mes réponses; de peur, m'a-t-elle dit, que dans un cas si critique, elle ne vous engageassent à prendre quelques mesures dont nous pourrions nous repentir toutes deux; moi pour vous les avoir inspirées, & vous pour les avoir suivies.

Voilà, ma chere, ce que je vous représente d'autant plus volontiers de la part de ma mere, que de moi-même, je ne me trouve point capable de vous donner un bon conseil. Vous connoissez votre propre cœur; c'est-là qu'il faut chercher des lumières & des réglés.

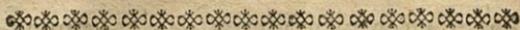
Robert me promet de porter cette lettre de très-bonne heure, afin que vous la puissiez trouver au dépôt, dans votre promenade du matin.

Que le Ciel vous éclaire! Qu'il vous guide! c'est la prière continuelle de votre tendre & fidelle amie,

ANNE HOWE.



LET.



LETTRE LVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Dimanche, après-midi.

Je suis dans les plus terribles craintes: cependant je commencerai par de vifs remercimens, à votre mere & à vous, pour votre dernière faveur. Je me flatte d'avoir répondu à ses obligeantes intentions dans ma lettre précédente: mais ce n'est point assez de lui en avoir marqué ma reconnoissance, par quelques lignes écrites sur mon enveloppe avec un craion. Permettez qu'elle trouve ici les expressions d'un cœur qui sent le prix de ses moindres bienfaits.

Avant que de passer à ce qui me touche immédiatement, il faut que je vous gronde encore une fois de la manière un peu dure, dont vous faites le procès à toute ma famille sur la religion & la morale. En vérité, ma chere, vous m'étonnez. Après ce que je vous ai recommandé si souvent, sans aucun fruit, je ferois les yeux sur une occasion moins grave. Mais, dans l'affliction-même où je suis, je croirois mon devoir blessé, si je laissois passer une réflexion, dont il n'est pas

pas besoin que je repète les termes. Soiez persuadée, qu'il n'y a point en Angleterre une plus digne femme que ma mere. Mon pere ne ressemble pas non plus à l'idée que vous vous faites de lui. Exceptez un seul point, je ne connois pas de famille où le devoir soit plus respecté que dans la mienne: un peu trop referrée, pour une famille si riche; c'est l'unique reproche qu'on puisse lui faire. Pourquoi donc les condamneriez-vous d'exiger des mœurs irréprochables, dans un homme dont ils ont droit, après tout, de porter leur jugement, lorsqu'il pense à s'allier avec eux.

Deux lignes encore, avant que je vous entretienne de mes propres intérêts. Ce fera, s'il vous plaît, sur la manière dont vous traitez M. Hickman. Croiez-vous qu'il y ait beaucoup de générosité à faire tomber votre ressentiment sur une personne innocente, pour les petits chagrins que vous recevez d'un autre côté, duquel même je doute qu'il n'y ait rien à vous reprocher? Je fais bien ce que je ne ferois pas difficulté de lui dire; & ne vous en prenez qu'à vous, qui m'y avez excitée: je lui dirois, ma chere, qu'une femme ne maltraite point un homme qu'elle ne rejette point absolument, si elle n'est pas résolue au fond du cœur de l'en



dédommager quelque jour, lorsqu'elle aura fini le cours de sa tyrannie, & lui, le tems de ses services & de sa patience. Mais je n'ai pas l'esprit assez libre pour donner toute l'étendue que je souhaiterois à cet article.

Passons à l'occasion présente de mes craintes. Je vous ai marquée ce matin, que je présentois quelque nouvel orage. M. Solmes est venu cet après midi au Château. Quelques momens après son arrivée, Betty m'a remis une lettre, sans me dire de qui. Elle étoit sous enveloppe; & l'adresse, d'une main que je n'ai pas reconnu. On a supposé, apparemment, que je me ferois bien gardée de la recevoir & de l'ouvrir, si j'avois su de qui elle venoit. Lisez-en la copie.

A Miss CLARISSE HARLOVE.

Ma très-cher Demoiselle,

* **J**e m'estime le plus malheureux homme du monde, en ce que je n'ai pas encore eu l'honneur de vous rendre mes respect de votre contentement, l'espace seulement d'une demi heure. Cependant j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous concerne beaucoup, s'il vous plaît de m'admettre à l'honneur de

* Il n'est pas besoin d'avertir que c'est l'ortographe & le stile de M. Solmes.

de votre antretien. Votre reputation y est intéressée, aussi bien que l'onneur de toute votre famille, c'est a l'occasion d'un homme qu'on dit que vous estimez plus qu'il ne mérite, & par rappor a quelqu'unes de ses actions de reprové, dont je suis pret a vous donner des preuves convainquantes de la verité. On pourroit croire que j'y suis intéressé. Mais je suis pret a faire sermant que s'est la verité pur; & vous verré quel est l'home qu'on dit que vous favorisé. Mais je n'espere pas qu'il an soit ainsi, pour votre propre onneur.

Je vous pris Mademoiselle, de degner macorder une odiance, pour votre onneur & celui de votre famille. Vous obligerés, tres cher Miss,

Votre tres humble & tres fidele
serviteur ROGER SOLMES.

Jattans an bas, *pour* l'onneur de vos ordre.

Vous ne douterez pas plus que moi, que ce ne soit quelque miserable ruse, pour me faire consentir a sa visite. Je lui aurois envoié ma réponse de bouche; mais Betty aiant refusé de s'en charger, je me suis vüe

dans la nécessité de le voir, ou de lui écrire. J'ai pris le parti de lui écrire un billet, dont vous aurez l'original. Je tremble des suites, car j'entens beaucoup de mouvement au-dessous de moi.

A Monsieur SOLMES.

MONSIEUR,

Si vous avez quelque chose à me communiquer, qui concerne mon honneur, vous pouvez me faire cette grace par écrit comme de bouche. Quand je prendrois quelque intérêt à M. Lovelace, je ne vois point quelle raison vous auriez d'y croire le vôtre attaché; car le traitement que je reçois à votre occasion est si étrange, que quand M. Lovelace n'existeroit point, je ne consentirois pas à voir une demie heure M. Solmes, dans les vûes qu'il me fait l'honneur d'avoir pour moi. Je n'aurai jamais rien à démêler avec M. Lovelace; & par conséquent, toutes vos découvertes ne peuvent me toucher, si mes propositions sont acceptées. Je vous en crois bien instruit. Si vous ne l'étiez pas, ayez la bonté de faire connoître à mes amis, que s'ils veulent me délivrer de l'un des deux, je m'engage à les délivrer de l'autre. Dans cette supposition, que nous im-
 porte-

portera-t-il à tous, que M. Lovelace soit honnête homme ou ne le soit pas ? Cependant, si vous ne laissez pas de vous y croire intéressé, je n'aurois aucune objection à faire. J'admirerai votre zèle, lorsque vous lui reprocherez les erreurs que vous avez su découvrir dans sa conduite, & que vous vous efforcerez de le rendre aussi vertueux que vous l'êtes sans doute, puisqu'autrement vous n'auriez pas pris la peine de rechercher les fautes & de les exposer.

Excusez, Monsieur: mais après une persévérance, que je trouve très-peu généreuse depuis ma dernière lettre; après la tentative que vous venez de faire aux dépens d'autrui, plutôt que par votre propre mérite, je ne fais pas pourquoi vous accuseriez de quelque rigueur une personne qui est en droit de vous reprocher toutes ses disgraces.

CLARISSE HARLOVE:

* * *

Dimanche au soir.

Mon pere vouloit monter à ma chambre, dans son premier transport. On n'a pas eu peu de peine à le retenir. Ma tante Hervey a reçu l'ordre ou la permission de m'écrire le billet suivant. Les résolutions ne languissent pas, ma chere.

I 3

Ma

Ma nièce, tout le monde est à présent convaincu qu'il n'y a rien à espérer de vous par la voie de la douceur & de la persuasion. Votre mere ne veut pas que vous demeuriez ici plus longtems, parce que dans la colere où votre étrange lettre a jetté votre pere, elle craint ce qui peut vous arriver. Ainsi, l'on vous ordonne de vous tenir prête à partir sur le champ pour vous rendre chez votre oncle Antonin, qui ne croit pas avoir mérité de vous la répugnance que vous marquez pour sa maison.

Vous ne connoissez pas le méchant homme, en faveur duquel vous ne faites pas difficulté de rompre avec tous vos amis.

On vous défend de me répondre. Ce seroit éterniser d'inutiles répétitions. Vous n'ignorez pas quelle affliction vous causez à tout le monde, particulièrement à votre affectionnée tante,

HERVEY.

N'osant lui écrire après cette défense, j'ai pris une liberté plus hardie. J'ai écrit quelques lignes à ma mere, pour implorer sa bonté; & pour l'engager, si je dois partir, à me procurer la permission de me jeter aux pieds de mon pere & aux siens, sans autres témoins qu'eux-mêmes, dans la seule

vûe

vûe de leur demander pardon du chagrin que je leur ai causé, & de recevoir, avec leur bénédiction, un ordre de leur propre bouche pour mon départ & pour le tems. Quelle nouvelle hardiesse ! Rendez-lui sa lettre, & qu'elle apprenne à obéir : c'est la réponse de ma mere ; & la lettre est revenue sans avoir été ouverte.

Cependant, pour satisfaire mon cœur & mon devoir, j'ai écrit aussi quelques lignes à mon pere, dans la même vûe ; c'est-à-dire, pour le supplier de ne me pas chasser de la maison paternelle, sans m'avoir accordé sa bénédiction. Mais on m'a rapporté cette lettre, déchirée en deux pièces, sans avoir été lue. Betty, me la montrant d'une main, & tenant l'autre levée d'admiration, m'a dit, voiez Mifs ! Quelle pitié ! Il n'y a que l'obéissance qui puisse vous sauver. Votre pere me l'a dit à moi-même. Il a déchiré la lettre, & m'en a jetté les morceaux à la tête.

Dans une situation si désespérée, je n'ai cru devoir m'arrêter même à ce rebut. J'ai repris la plume, pour m'adresser à mon oncle Harlove, & j'ai joint à ma lettre, sous une même enveloppe, celle que ma mere m'avait renvoyée & les deux parties de celle que mon pere avait déchirée. Mon oncle montoit dans son carosse lorsqu'il les a reçues.

Je ne puis savoir avant demain, quelle aura été leur fort. Mais voici la copie de celle qui est pour lui.

A Monsieur JULES HARLOVE.

Monsieur, mon tres-cher & très-honoré oncle,

Il ne me reste que vous à qui je puisse m'adresser avec quelque espérance, pour obtenir du moins, que mes très-humbles supplications soient reçues, & qu'on me fasse la grace de les lire. Ma tante Hervey m'a donné des ordres qui ont besoin de quelque explication, mais elle m'a défendu de lui répondre. J'ai pris la liberté d'écrire à mon père & à ma mère. L'une de mes deux lettres a été déchirée, & toutes deux m'ont été renvoyées sans avoir été ouvertes. Je m'imagine, Monsieur, que vous ne l'ignorez pas. Mais comme vous ne pouvez savoir ce qu'elles contiennent, je vous supplie de les lire toutes deux, afin que vous puissiez rendre témoignage qu'elles ne sont pas remplies d'invocations & de plaintes, & qu'elles n'ont rien qui blesse mon devoir. Permettez-moi, Monsieur, de remarquer, que si l'on est sourd aux expressions de ma douleur, jusqu'à refuser d'entendre ce que j'ai à dire,

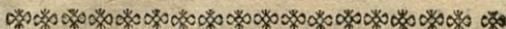
& de

& de lire ce que j'écris, on pourra regretter bien-tôt de m'avoir traitée si durement. Daignez m'apprendre, Monsieur, pourquoi l'on s'obstine à vouloir m'envoyer chez mon oncle Antonin, plutôt que chez vous, chez ma tante, ou chez tout autre ami ? Si c'est dans l'intention que j'apprehende, la vie me deviendra insupportable. Je vous demande en grace aussi, de me faire sçavoir quand je dois être chassée de la maison. Mon cœur m'avertit fortement que si je suis contrainte une fois d'en sortir, ce fera pour ne la revoir jamais.

Le devoir m'oblige néanmoins de vous déclarer que l'humeur ou le ressentiment n'ont aucune part à ce que j'écris. Le Ciel connoit mes dispositions. Mais le traitement que je prévois, si je suis forcée d'aller chez mon autre oncle, sera vraisemblablement le dernier coup qui finira les disgraces, & j'ose dire, les disgraces peu méritées, de votre malheureuse nièce,

CLARISSE HARLOVE.





L E T T R E L I X.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Lundy matin, 27 de Mars.

Mon oncle est revenu ce matin de très-bonne heure, & m'a fait remettre une réponse fort tendre, que je vous envoie. Elle m'a fait souhaiter de pouvoir le satisfaire. Vous verrez de quelles couleurs les mauvaises qualités de M. Solmes y sont revêtues, & quel voile l'amitié jette sur les plus grandes taches. Peut-être disent-ils de moi, que l'aversion exagérée aussi les défauts. Vous me renverrez, avec votre première lettre, celle de mon oncle. Il faut que je trouve le moyen de m'expliquer à moi-même, pourquoi je suis devenue une créature aussi redoutable à toute ma famille qu'il vent me le persuader, & que je détruise cette idée s'il est possible.

A Miss CLARY HARLOVE.

C'est contre mon intention que je me détermine à vous écrire. Tout le monde vous aime, & vous ne l'ignorez pas.
TBI
Tout

Tout nous est cher de vous, jufqu'à la terre où vous marchez. Mais comment nous réfoudre à vous voir ? Il est impoffible de tenir contre votre langage & vos regards. C'eft la force de notre affection qui nous fait éviter votre vûe, lorsque vous êtes réfoluë de ne pas faire ce que nous fommes réfolus que vous faffiez. Jamais je n'ai fenti pour perfonne autant d'affection que j'en ai eu pour vous depuis votre enfance : & j'ai dit fouvent, que jamais jeune fille n'en avoit tant mérité. Mais, à préfent, que faut-il penfer de vous ? Hélas ! hélas ! ma chere nièce, que vous vous foûtenez mal à l'épreuve !

J'ai lû les deux lettres qui étoient fous votre enveloppe. Dans un tems plus convenable, je pourrai les faire voir à mon frere & à ma fœur ; mais rien ne leur feroit agréable aujourd'hui de votre part.

Mon defsein n'eft pas de vous diflimuler que je n'ai pû lire celle qui étoit pour moi fans être extrêmement attendri. Comment fe fait-il que vous foiez fi inflexible, & capable en même tems de remuer fi vivement le cœur d'autrui ? Mais comment avez-vous pû écrire une fi étrange lettre à M. Solmes. Fi, ma nièce. Ah ! que vous êtes changée !

Et

Et puis traîter, comme vous l'avez fait, un frere & une sœur ! Leur déclarer que vous ne souhaitiez pas qu'ils vous écrivent ni qu'ils vous voient ! Ne savez-vous pas qu'il est écrit, qu'une réponse douce fait évannouir la colere ? Si vous vous fiez à la pointe picquante de votre esprit, vous pouvez bleffer : mais une massue abbat une épée. Comment pouvez-vous espérer que ceux qui se trouvent offensés, ne chercheront pas le moien de vous offenser à leur tour ? Etoit-ce par cette voie que vous vous faisiez adorer de tout le monde ? Non ; c'étoit la douceur de votre cœur & de vos manières, qui vous attiroit de l'attention & du respect dans tous les lieux où vous paroissiez. Si vous avez excité l'envie, est-il sage d'aiguïser ses dents & de vous exposer à ses morsures ? Vous voiez que je vous écris en homme impartial, qui vous aime encore.

Mais depuis qu'ayant déployé tous vos talens, vous n'avez épargné personne, & que vous avez attendri tout le monde sans l'avoir été vous-même, vous nous avez mis dans la nécessité de tenir ferme & de nous lier plus étroitement. C'est ce que j'ai déjà comparé à une *Pbalange en ordre de bataille*. Votre tante Hervey vous défend d'écrire, par la même raison qui doit m'empêcher

pêcher de vous le permettre. Nous craignons tous de vous voir, parce que nous savons que vous nous feriez tourner à tous l'esprit. Votre mere vous redoute si fort, que vous aiant crue prête une fois ou deux à forcer l'entrée de sa chambre, elle s'y est enfermée soigneusement; persuadée comme elle est, qu'elle ne doit pas se rendre à vos sollicitations, & que vous êtes résolue de ne pas écouter les siennes.

Determinez - vous seulement, ma très-chere Miss Clary, à faire quelques pas pour nous obliger; & vous verrez avec quelle tendresse nous nous empresserons, tour-à-tour, de vous serrer contre nos cœurs transportés de joie. Si l'un des deux prétendans n'a pas l'esprit, les qualités & la figure de l'autre, comptez que l'autre est le plus mauvais cœur qu'il y ait au monde. L'affection de vos parens, avec un mari sage, quoique moins poli, n'est-elle pas préférable à un débauché, de quelque agrément que sa figure puisse être pour les yeux? Vos admirables talens vous feront adorer de l'un; au lieu que l'autre, qui a les mêmes avantages que vous dans son sexe, n'attachera pas grand prix aux vôtres: & souvent les maris de cette espèce sont les plus jaloux de leur autorité avec une femme d'esprit.

Vous
aurez

aurez du moins un homme vertueux. Si vous ne l'aviez pas traité d'un air si outrageant, il vous auroit fait frémir de ce qu'il vous auroit appris de l'autre.

Allons, ma chere nièce, faites tomber sur moi l'honneur de vous avoir persuadée. J'en partagerai le plaisir, & je puis dire encore une fois l'honneur, avec votre pere & votre mere. Toutes les offenses passées s'éteindront dans l'oubli. Nous nous engagerons tous, pour M. Solmes, que jamais il ne vous donnera aucun juste sujet de plainte. Il fait, dit-il, quel trésor obtiendra l'homme que vous honorerez de votre faveur; & tout ce qu'il a souffert ou qu'il pourra souffrir, lui paroitra léger à ce prix.

Chere & charmante enfant, rendez-vous, & rendez-vous de bonne grace. Il le faut, de bonne grace ou non. Je vous assure qu'il le faut. Vous ne l'emporterez pas sur un pere, une mere, des oncles, & sur tout le monde; comptez là-dessus.

J'ai passé une partie de la nuit à vous écrire. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis touché en relisant votre lettre & en vous écrivant celle-ci. Cependant je ferai demain, de bonne heure, au Château d'Harlové. Si mes instances ont quelque pouvoir sur votre cœur, faites - moi dire aussi-

aussi-tôt de monter à votre appartement. Je vous donnerai la main pour descendre ; je vous présenterai aux embrassemens de toute la famille ; & vous reconnoîtrez que vous nous êtes plus chere que vous ne paroissez vous l'être figuré dans vos dernières préventions. Cette lettre vous vient d'un oncle qui a fait longtems ses délices de cette qualité.

JULES HARLOVE.

Une heure après, mon oncle m'a fait demander si sa visite me seroit agréable, aux conditions qu'il m'avoit marquées dans sa lettre. Il avoit donné ordre à Betty de lui apporter une réponse de bouche. Mais je venois de finir la copie de celle que je vous envoie. Betty a fait difficulté de s'en charger. Cependant elle s'est laissée engager, par un motif auquel les Dames Betty ne résistent point.

Que vous me causez de joie, mon très-cher oncle, par l'excès de votre bonté ! Une lettre si tendre ! si paternelle ! si douce pour un cœur blessé ! si différente enfin de tout ce que j'ai éprouvé depuis quelques semaines ? Que j'en suis touchée ! Ne parlez pas, Monsieur, de ma manière d'écrire. Votre lettre m'a plus attendrie que personne
n'a

n'a pû l'être des miennes, ou de mes discours & de mes tristes regards. Elle m'a fait souhaiter du fond du cœur, de pouvoir mériter votre visite aux conditions que vous désirez, & de me voir conduire aux pieds de mon pere & de ma mere par un oncle dont j'adore la bonté.

Je vous dirai, mon très-cher oncle, à quoi je suis résolue pour faire ma paix. M. Solmes préféreroit sûrement ma sœur à une créature dont l'aversion est si déclarée pour lui: comme j'ai raison de croire que le principal, ou du moins un de ses principaux motifs, dans les intentions qu'il a pour moi, est la situation de la terre de mon grand-pere, qui est voisine des siennes, je consens à resigner tous mes droits; & cette resignation subsistera solidement, parce que je m'engagerai à ne me marier jamais. La terre sera pour ma sœur & pour ses héritiers à perpetuité. Je n'en aurai point d'autre qu'elle & mon frere. Je recevrai de mon pere une pension annuelle, aussi petite qu'il voudra me l'accorder; & si jamais j'ai le malheur de lui déplaire, il sera le maître de la reprendre.

Cette proposition ne sera-t-elle pas acceptée? Elle doit l'être. Elle le sera sans doute. Je vous demande en grace, Monsieur,

fieur, de la faire promptement & de l'appuier de votre credit. Elle répond à toutes les vûes. Ma sœur marque une haute opinion de M. Solmes. Je suis fort éloignée d'en avoir autant, dans le jour sous lequel il m'est proposé. Mais le mari de ma sœur aura droit à mon respect, & je lui en promets beaucoup à ce titre. Si cette offre est acceptée, accordez moi, Monsieur, l'honneur d'une visite, & faites moi le plaisir inexprimable de me conduire aux pieds de mon pere & de ma mere. Ils reconnoîtront, dans les effusions de mon cœur, la vérité de mon respect & de ma soumission. Je me jetterai aussi dans les bras de ma sœur & de mon frere, qui me trouveront la plus obligeante & la plus affectionnée de toutes les sœurs.

J'attens, Monsieur, une réponse qui fera le bonheur de ma vie, si elle est conforme aux vœux sincères de votre très-humble &c.

CLARISSE HARLOVE.

Lundi, à midi.

Je commence, ma chere, à me flatter sérieusement que ma proposition sera goûtée. Betty m'apprend qu'on a fait appeller mon oncle Antonin & ma tante Hervey, sans

T. II. P. I.

K

qu'il

qu'il soit question de M. Solmes ; c'est un fort bon augure. Avec quelle satisfaction ne résignerai-je pas ce qui m'attire tant d'envie ! Quelle comparaison pour moi, entre un avantage de fortune & celui qui me reviendra d'un si léger sacrifice ; la tendresse & la faveur de tous mes proches ! Une tendresse & une faveur, dont j'ai fait depuis dix-huit ans ma gloire & mes délices ! Quel charmant prétexte pour rompre avec M. Lovelace ! & lui-même, n'en aura-t-il pas, peut-être, beaucoup plus de facilité à m'oublier ?

J'ai trouvé ce matin une lettre de lui, qui sera, je suppose, une réponse à ma dernière. Mais je ne l'ai pas encore ouverte ; & j'attendrai, pour l'ouvrir, l'effet de mes nouvelles offres.

Qu'on me délivre de l'homme que je hais, & je renoncerai de tout mon cœur à celui que je pourrois préférer. Quand j'aurois pour l'un tout le penchant que vous vous imaginez, j'en serois quitte pour un chagrin passager, dont le tems & la discrétion seroient le remède. Ce sacrifice est un de ceux qu'un enfant doit à ses proches & à ses amis, lorsqu'ils insistent à l'exiger : au lieu que l'autre, c'est-à-dire, celui d'accepter un mari qu'on ne sauroit souffrir, blesse non-seulement l'honêteté morale, mais encore

toutes

toutes les autres vertus, puisqu'il n'est propre, comme je me souviens de l'avoir écrit à Solmes-même, qu'à faire une mauvaise femme de celle qui auroit eu le plus de goût pour un autre caractère. Comment fera-t-elle alors une bonne mere, une bonne maîtresse, une bonne amie ? Et de quoi fera-t-elle capable, que de répandre le mauvais exemple autour de soi, & de déshonorer sa famille ?

Dans l'incertitude où je suis, j'ai quelque regrêt de porter ma lettre au dépôt, parce que c'est vous en causer autant qu'à moi. Mais il y auroit de l'affectation à résister aux soins officieux de Betty, qui m'a déjà pressée deux fois d'aller prendre l'air. Je vais descendre, pour visiter ma volière, & dans l'espérance d'ailleurs de trouver quelque chose de vous.

LETTRE LX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à

Miss HOWE.

Lundi après midi, 27 Mars.

Vous êtes informée de tout ce qui s'est passé ce matin jusqu'à midi ; & j'espère que le détail que je viens de mettre au dépôt

fera bien-tôt suivi d'une autre lettre, par laquelle je cesserai de vous tenir en suspens. Cette situation ne peut vous pèsér autant qu'à moi. Mon sang se trouble à chaque pas qui se fait sur l'escalier, & pour chaque porte que j'entens ouvrir ou fermer.

Ils sont assemblés depuis quelque tems, & je crois leur délibération fort sérieuse. Cependant quel sujet pour de si longs débats, dans une proposition si simple & qui répond sur le champ à toutes leurs vûes ? Peuvent-ils insister un moment sur M. Solmes, lorsqu'ils voient ce que je leur offre pour m'en délivrer ? Je suppose que l'embarras vient de la délicatesse de Bella, qui se fait presser pour accepter une Terre & un Mari ; ou de son orgueil, qui lui donne de la répugnance à prendre le *refus de sa sœur* : c'est du moins ce qu'elle m'a dit un jour. Ou peut-être mon frere demande-t-il quelque équivalent pour son droit de reversion. Ces petits démêlés d'intérêt ne s'attirent que trop d'attention dans notre famille. C'est sans doute à l'une ou l'autre de ces deux raisons, que je dois attribuer la longueur du conseil. Il faut que je jette les yeux sur la lettre de Lovelace. Mais non, je veux me refuser cette curieuse lecture, jusqu'à l'arrivée d'une réponse encore plus curieuse qui me tient en suspens.

suspens. Pardonnez, ma chere, si je vous fatigue ainsi par mes incertitudes : mais je n'ai rien de plus à cœur, & ma plume suit le mouvement de mes espérances & de mes craintes ; deux vents assez tumultueux qui m'agitent,

Lundi au soir.

L'auriez-vous crû. Betty m'apprend d'avance que je dois être refusée. „Je ne suis „qu'une méchante & artificieuse créature. „On n'a eu que trop de bonté pour moi. „Mon oncle Harlove s'y est laissé prendre ; „c'est l'expression. Ils avoient prévu ce qui „ne manqueroit pas d'arriver, s'il me voioit, „ou s'il lisoit mes lettres. Ou lui a fait „honte de sa facilité. Le bel honneur qu'ils „se feroient aux yeux du public, s'ils me „prenoient au mot. Ce seroit donner lieu „de croire qu'ils n'auroient employé la ri- „gueur que pour m'amener à ce point. Mes „amis particuliers, sur-tout Miss Howe, „ne manqueroient point de donner cette ex- „plication à leur conduite ; & moi-même, „je ne cherche qu'à leur tendre un piège, „pour fortifier mes argumens contre M. „Solmes. Il est surprenant que mon offre „ait paru mériter un instant d'attention, & „qu'on ait pû s'en promettre quelque avan-
 K 3 „tage



„tage pour la famille. Elle blesse les Loix
 „& toute sorte d'équité. Mifs Bella & M.
 „Solmes auroient de belles sûretés, pour un
 „bien dans lequel j'aurois toujours le pou-
 „voir de rentrer. Elle & mon frere, mes
 „héritiers ! O la fine créature ! Promettre
 „de rénoncer au mariage, lorsque Lovelace
 „est si sûr de moi, qu'il le déclare ouverte-
 „ment ! Une fois mon mari, n'auroit-il pas
 „droit de reclamer les dispositions de mon
 „grand-pere ? Et puis quelle hardiesse, quelle
 „insolence, (Betty m'a lâché tout ce détail
 „par degrés, & vous reconnoîtrez les acte-
 „urs à leurs expressions) dans une fille ju-
 „stement disgraciée pour sa revolte ouverte,
 „de vouloir prescrire des loix à toute la fa-
 „mille ? Quel triomphe pour son obstina-
 „tion, de donner ses ordres, non, d'une
 „prison, comme je l'avois nommée, mais
 „du haut de son trône, à ses aînés, à ses
 „supérieurs, à son pere-même & à sa mere !
 „chose étonnante, qu'on ait pû s'arrêter à
 „quelque discussion sur un plan de cette
 „nature ! C'est un chef-d'œuvre de finesse.
 „C'est moi-même, en perfection. Appa-
 „remment que mon oncle ne s'y laisseroit
 „pas prendre une seconde fois.

Betty s'est laissée engager d'autant plus
 facilement à me faire ce recit, qu'étant con-
 traire

traire à mes espérances, elle ne l'a cru propre qu'à me mortifier. Comme j'ai cru comprendre, dans le cours d'une si belle recapitulation, que quelqu'un avoit parlé en ma faveur, j'ai voulu savoir d'elle à qui j'avois cette obligation : elle a refusé de me l'apprendre, pour m'ôter la consolation de penser qu'ils ne sont pas tous déclarés contre moi.

Mais ignoriez - vous donc, ma chere, quelle monstrueuse créature vous honorez de votre amitié ? Vous ne pouvez douter de l'influence que vous avez sur moi ; pourquoi ne m'avez-vous pas appris plutôt à me connoître un peu mieux ? Pourquoi la même liberté, que j'ai toujours prise avec vous, ne vous a-t-elle pas encore portée à me déclarer mes défauts, & sur-tout celui d'une si misérable hypocrisie ? Si mon frere & ma sœur ont été capables de cette découverte, comment est-elle échappée à des yeux aussi pénétrants que les vôtres ?

Il paroît qu'à présent leurs délibérations roulent sur la manière de me répondre & sur le choix le leur écrivain ; car ils ignorent & il ne doivent pas savoir que Betty m'ait si bien informée. L'un demande qu'on le dispense de m'écrire ; un autre ne veut pas se charger de m'écrire des choses dures ;



un autre est las d'avoir à faire à moi: & s'engager dans une dispute par écrit avec une fille qui ne fait qu'abuser de la facilité de sa plume, c'est s'exposer à ne jamais finir. Ainsi, les qualités qu'on ne m'attribuoit autrefois que pour m'en faire honneur, deviennent aujourd'hui un sujet de reproche. Cependant il faudra bien qu'on m'apprenne par quelque voie, le resultat d'une si longue conférence. En vérité, ma chere, mon désespoir est si vif, que je crains d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Dans l'horreur où je suis, si j'y trouvois quelque expédient, je serois capable de prendre un parti dont je me repentirois peut-être le reste de mes jours.

Je reçois à ce moment la lettre suivante, par les mains de Betty.

MISS la rusée,

Votre admirable proposition n'a pas été jugée digne d'une réponse particulière. C'est une honte pour votre oncle Harlove de s'être laissé surprendre. N'avez vous pas quelque nouveau tour d'adresse pour votre oncle Antonin ? Jouez-nous l'un après l'autre, mon enfant, tandis que vous y êtes si bien disposée. Mais je reçois ordre de vous écrire, deux lignes seulement, afin que vous
n'aiez

n'aiez pas occasion de me reprocher, comme à votre sœur, des libertés que vous vous attirez. Tenez-vous prête à partir : vous ferez demain conduite chez votre oncle Antonin. Me suis-je expliqué clairement ?

JAMES HARLOVE.

Ce trait m'a pénétrée jusqu'au vif ; & dans la première chaleur de mon ressentiment, j'ai fait la lettre suivante pour mon oncle Harlove, qui se propose de passer ici la nuit :

A Monsieur JULES HARLOVE.

MONSIEUR,

„ Je me trouve, sans le savoir, une bien
 „ méprisable créature. Ce n'est point à
 „ mon frere ; c'est à vous, Monsieur, que
 „ j'ai écrit : c'est de vous que j'espère l'hon-
 „ neur d'une réponse. Personne n'a plus de
 „ respect que moi pour ses oncles. Cepen-
 „ dant j'ose dire, que toute grande qu'est la
 „ distance d'un oncle à sa nièce, elle n'ex-
 „ clut pas cette espérance. Je ne crois pas
 „ non-plus que ma proposition mérite du
 „ mépris.

K 5

„ Pardon,



„Pardon, Monsieur. J'ai le cœur plein.
 „Peut-être reconnoîtrez-vous quelque jour
 „que vous vous êtes laissé vaincre (hélas!
 „en puis-je douter) pour contribuer à des
 „traitemens que je n'ai pas mérités. Si
 „vous avez honte, comme mon frere me
 „le fait entendre, de m'avoir marqué quel-
 „que sentiment de tendresse, je m'abandon-
 „ne à la pitié du Ciel, puisque je n'en dois
 „plus attendre de personne. Mais que je
 „reçoive du moins une réponse de votre
 „main ; je vous en supplie très-humblement.
 „Jusqu'à ce que mon frere daigne se rappel-
 „ler ce qu'il doit à une sœur, je ne recevrai
 „aucune réponse de lui, à des lettres que je
 „ne lui ai pas écrites, ni aucune sorte de
 „commandement.

„J'attendris tout le monde ! c'est, Mon-
 „sieur, ce qu'il vous a plu de me marquer.
 „Hélas ! qui ai-je donc attendri ! Je con-
 „nois quelqu'un, dans la famille, qui a,
 „pour toucher, des méthodes bien plus su-
 „res que les miennes ; sans quoi il ne seroit
 „pas parvenu à faire honte à tout le monde,
 „d'avoir donné quelques marques de ten-
 „dresse à un malheureux enfant de la même
 „famille.

„De grace, Monsieur, ne me renvoiez
 „pas cette lettre avec mépris, ou déchirée,
 „ou

„ou sans réponse. Mon pere a ce droit, &
„tous ceux qu'il lui plaît d'exercer sur sa
„fille. Mais personne de votre sexe ne
„doit traiter si durement une jeune person-
„ne du mien, lorsqu'elle se contient dans
„l'humble disposition où je suis.

„Après les étranges explications qu'on
„a données à ma lettre précédente, je dois
„craindre que celle-ci ne soit encore plus
„mal reçue. Mais je vous supplie, Mon-
„sieur, de faire deux mots de réponse à
„ma proposition, quelque sévères qu'ils
„puissent être. Je pense encore qu'elle mé-
„rite quelque attention. Je m'engagerai,
„de la manière la plus solemnelle, à lui don-
„ner de la validité par un renoncement per-
„petuel au mariage. En un mot, je ferai
„tout ce qui n'est pas absolument impossi-
„ble, pour rentrer en grace avec tout le
„monde. Que puis-je dire de plus? & ne
„suis-je pas, sans le mériter, la plus mal-
„heureuse fille du monde!

Betty a fait encore difficulté de porter
cette lettre, sous prétexte que c'étoit s'ex-
poser à recevoir des injures & à me la rap-
porter en pièces. Je voulois en courir les
risques, lui ai-je dit, & je lui demandois
seulement de la remettre à son adresse. Pour
réponse à quelques insolences dont elle s'est
cru

crue en droit de me faire paier ce service, je l'ai assurée qu'elle auroit la liberté de tout dire, si elle vouloit m'obéir cette fois seulement; & je lui ai recommandé de se dérober aux yeux de mon frere & de ma sœur, de peur que leurs bons offices n'attirassent à ma lettre le fort dont elle me ménaçoit. C'est dequoi elle n'osoit répondre, m'a-t-elle répliqué. Mais enfin elle est descendue, & j'attens son retour.

Avec si peu d'espérance de justice ou de faveur, j'ai pris le parti d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Je vous l'enverrois, ma chere, avec toutes celles que je vais réunir sous une même enveloppe, si je n'avois besoin d'un peu plus de lumière pour me déterminer sur la réponse. J'aime mieux prendre la peine de vous en faire l'extrait, tandis que j'attens le retour de Betty.

„ Il me fait ses plaintes ordinaires de la
 „ mauvaise opinion que j'ai de lui, & de la
 „ facilité que j'ai à croire tout ce qui est à
 „ son désavantage. Il explique, aussi clai-
 „ rement que je m'y suis attendue, ma ré-
 „ flexion sur le bonheur que ce seroit pour
 „ moi, dans la supposition de quelque en-
 „ treprise téméraire contre M. Solmes, d'é-
 „ tre délivrée tout à la fois de l'un & de
 „ l'autre. Il se reproche beaucoup, me
 „ dit-

„dit-il, d'avoir donné à la crainte de me
„perdre, quelques expressions violentes
„dont - il convient que j'ai eu raison de
„m'offenser.

„Il avoue, qu'il a l'humeur prompte.
„C'est le défaut, dit-il, de tous les bons
„naturels; comme celui des cœurs sincères
„est de ne le pouvoir cacher. Mais il en
„appelle à moi sur sa situation. Si quelque
„chose au monde est capable de faire excu-
„ser un peu de témérité dans les expressions,
„n'est-ce pas l'état auquel il se trouve con-
„damné par mon indifférence & par la ma-
„lignité de ses ennemis ?

„Il croit trouver, dans ma dernière let-
„tre, plus de raisons que jamais d'appré-
„hender que je ne me laisse vaincre par la
„force, & peut - être par des voies plus
„douces. Il n'entrevoit que trop que je le
„prépare à ce fatal dénouement. Dans une
„idée si affligeante, il me conjure de ne me
„pas prêter aux noires intentions de ses en-
„nemis. Les vœux solennels de réforma-
„tion, les promesses d'un avenir digne de
„lui & de moi, & les protestations de vé-
„rité, ne manquent pas de suivre, dans le
„style le plus soumis & le plus humble. Ce-
„pendant il traite de cruel, le soupçon qui
„m'a fait attribuer toutes ses protestations,
„au

„ au besoin qu'il croit en avoir lui-même,
 „ avec une si mauvaise renommée.

Il est prêt, dit-il, à reconnoître solem-
 nellement, que ses folies passées excitent
 son propre mépris. Ses yeux sont ouverts.
 Il ne lui manque plus que mes instructions
 particulières, pour assurer l'ouvrage de sa
 réformation.

„ Il s'engage à faire tout ce qui peut s'ac-
 „ corder avec l'honneur, pour obtenir sa ré-
 „ conciliation avec mon pere. Il consent,
 „ si je l'exige, à faire les premières démar-
 „ ches du côté-même de mon frere, qu'il
 „ traitera comme son propre frere, parce
 „ qu'il est le mien; à la seule condition
 „ qu'on ne fera pas revivre, par de nou-
 „ veaux outrages, la mémoire du passé.

„ Il me propose, dans les termes les plus
 „ humbles & les plus pressans, une entre-
 „ vûe d'un quart d'heure, pour me confir-
 „ mer la vérité de tout ce qu'il m'écrit, &
 „ me donner de nouvelles assurances de l'af-
 „ fection, & s'il est besoin, de la protec-
 „ tion de toute sa famille. Il me confesse,
 „ qu'il s'est procuré la clé d'une porte du
 „ jardin, qui mène à ce que nous nommons
 „ *le taillis*; & que, si je veux seulement
 „ tirer le verrouil, du côté intérieur, il peut
 „ y entrer la nuit, pour attendre l'heure
 „ qu'il

„ qu'il me plaira de choisir. Ce n'est point
 „ à moi qu'il aura jamais la présomption de
 „ faire des menaces ; mais si je lui refuse
 „ cette faveur, dans le trouble où le jettent
 „ quelques endroits de ma lettre, il ne fait
 „ pas de quoi son désespoir peut le rendre ca-
 „ pable.

„ Il me demande ce que je pense de la
 „ détermination absolue de mes amis, &
 „ par quelle voie je crois pouvoir éviter d'é-
 „ tre à M. Solmes, si je suis une fois me-
 „ née chez mon oncle Antonin ; à moins
 „ que je ne sois résolue d'accepter la protec-
 „ tion qui m'est offerte par sa famille, ou de
 „ me réfugier dans quelque autre lieu, tan-
 „ dis que j'ai le pouvoir de m'échapper. Il
 „ me conseille de m'adresser à votre mere,
 „ qui consentira peut-être à me recevoir se-
 „ crètement, jusqu'à ce que je puisse m'éta-
 „ blir dans ma terre & me réconcilier avec
 „ mes proches, qui le désireront autant que
 „ moi, dit-il, aussi-tôt qu'ils me verront
 „ hors de leurs mains.

„ Il m'apprend (& je vous avoue, ma chere,
 „ que mon étonnement ne cesse pas de lui
 „ voir toutes ces connoissances) qu'ils ont
 „ écrit à M. Morden pour le prévenir en
 „ faveur de leur conduite, & le faire entrer
 „ sans doute, dans tous leurs projets: d'où
 „ il

„il conclut, que si mes amis particuliers
„me refusent un azile, il ne me reste qu'u-
„ne seule voie. Si je veux, dit-il, le ren-
„dre le plus heureux de tous les hommes
„en m'y déterminant par inclination, les
„articles seront bien-tôt dressés, avec des
„vuides que je remplirai à mon gré. Que
„je lui déclare seulement, de ma propre
„bouche, mes volontés, mes doutes, mes
„scrupules, & que je lui repète qu'aucune
„considération ne me rendra la femme de
„Solmes, son cœur & son imagination se-
„ront tranquilles. Mais, après une lettre
„telle que ma dernière, il n'y a qu'une en-
„trevue qui puisse calmer ses craintes. Là-
„dessus, il me presse d'ouvrir le verrouil
„dès la nuit suivante ou celle d'après, si la
„lettre n'arrive point assez tôt. Il sera dé-
„guisé d'une manière, qui ne donnera au-
„cun soupçon, quand il seroit apperçu. Il
„ouvrira la porte avec sa clé. Le taillis lui
„servira de logement pendant les deux
„nuits, pour attendre l'heure propice; à
„moins qu'il ne reçoive de moi des ordres
„contraires, ou quelque arrangement pour
„une autre occasion.

Cette lettre est dattée d'hier. Comme je
ne lui ai pas écrit un mot, je suppose, qu'il
étoit la nuit passée dans le taillis, & qu'il y
fera

fera cette nuit ; car il est trop tard à présent pour me déterminer sur ma réponse. J'espère qu'il n'ira pas chez M. Solmes ; & je n'espère pas moins qu'il ne viendra point ici. S'il se rend coupable de l'une ou l'autre de ces deux extravagances, je romps avec lui sans retour.

A quoi se résoudre, avec des esprits si obstinés ! Plût-au-Ciel que je n'eusse jamais mais que servent les regrets & les désirs ? Je suis étrangement agitée : & quel besoin de vous le dire, après vous avoir fait cette peinture de ma situation !

LETRE LXI.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Mardi, à 7 heures du matin.

Mon oncle a daigné me répondre. Voici sa lettre qu'on m'apporte à ce moment quoiqu'écrite hier, mais apparemment fort tard.

Lundi au soir.

MISS CLARY.

Vous êtes devenue si hardie, & vous nous apprenez si bien notre devoir quoique

Tom. II. P. I.

L

vous

vous remplissiez fort mal le vôtre, qu'il faut nécessairement vous répondre. Personne n'a besoin de votre bien. Est-ce à vous, qui rejettez les conseils de tout le monde, à prescrire un mari pour votre sœur? Votre lettre à M. Solmes est inexcusable. Je vous en ai déjà blâmée. Vos parens veulent être obéis, & la justice veut qu'ils le soient. Cependant votre mere vient d'obtenir que votre départ soit remis à Jeudi, quoiqu'elle vous juge indigne de cette grace & de toute autre marque de son affection. Ne m'écrivez plus. Je ne recevrais pas vos lettres. Vous êtes trop fine pour moi. Que d'ingratitude dans votre cœur & d'égarement dans votre esprit! Vous voudriez que votre volonté devint une loi pour tout le monde. Ah! que vous êtes changée!

Votre oncle très-mécontent,
JULES HARLOVE.

Partir Jeudi, pour le Château environné de fossés, pour la Chapelle, pour recevoir M. Solmes! je ne puis supporter cette idée. Ils me pousseront au désespoir.

Mardi matin, à huit heures.

J'ai reçu une nouvelle lettre de M. Lovelace. Mon attente, en l'ouvrant, étoit d'y
trou-

trouver des plaintes libres & hardies, de ma négligence à lui répondre, pour l'empêcher de passer deux nuits à l'air, dans un tems qui n'est pas extrêmement agréable. Mais, au-lieu de plaintes, elle est remplie des plus tendres marques d'inquiétude sur les raisons qui peuvent m'avoir ôté le pouvoir de lui écrire : „seroit-ce quelque indisposition ?
„Aurois-je été renfermée plus étroitement,
„comme il m'a souvent avertie que je dois
„m'y attendre ?

Il me raconte ; „que Dimanche dernier
„il a passé tout le jour sous divers déguise-
„mens, errant autour du jardin & des murs
„du parc ; & que la nuit suivante, il n'a
„pas quitté le taillis, d'où il venoit essayer à
„toute heure d'ouvrir la porte de derrière.
„Cette nuit fut pluvieuse. Il avoit un gros
„rhume, & quelque ressentiment de fièvre.
„Mouillé, comme il fut toute la nuit, sa
„voix étoit presque éteinte.

Pourquoi ne s'emporte-t-il pas dans sa lettre ? Avec le traitement que j'essuie, il est dangereux pour moi d'avoir quelque obligation à la patience d'un homme qui néglige sa santé pour me servir.

„Il n'a pas trouvé, dit-il, d'autre abri
„qu'une grosse touffe de lière, qui s'est for-
„mée autour de deux ou trois vieilles têtes



„ de chênes, & qui a bien-tôt été pénétrée
 „ de la pluie.

Vous & moi, ma chere, je me souviens
 qu'un jour de chaleur, nous nous crûmes
 fort obligées à l'ombrage naturel du même
 lieu.

Je ne puis m'empêcher de convenir, que
 je suis fâchée qu'il ait souffert pour l'amour
 de moi. Mais c'est à lui-même qu'il doit
 s'en prendre.

Sa lettre est datée d'hier à huit heures du
 soir. Tout indisposé qu'il est, il me dit ;
 „ qu'il veillera jusqu'à dix, dans l'espérance
 „ que je lui accorderai l'entre-vûe qu'il me
 „ demande si instamment. Ensuite, il a un
 „ mille à faire à pied, pour retrouver son
 „ laquais & son cheval, & de-là, quatre mil-
 „ les jusqu'à son logement.

Il m'avoue enfin „ qu'il a dans notre fa-
 „ mille un homme de confiance, qui lui a
 „ manqué depuis un jour ou deux. Son in-
 „ quiétude, dit-il, en est plus insupporta-
 „ ble, parce qu'il ignore comment je me
 „ porte & comment je suis traitée.,

Cette circonstance me fait deviner qui est
 le traître. C'est *Joseph Leman*, l'homme
 de la maison pour lequel mon frere a le plus
 de confiance, & qu'il emploie le plus vo-
 lontiers. Je ne trouve pas ce procédé ho-
 norable

norable dans M. Lovelace. A-t-il pris cet infame usage, de corrompre les domestiques d'autrui, dans les Cours étrangères, où il a résidé assez longtems ? Il m'est venu quelques soupçons sur ce Leman, dans les visites que je rens à ma volière. Ses respects affectés me l'ont fait prendre pour un espion de mon frere ; & quoiqu'il parût chercher à me plaire en s'éloignant du jardin & de ma basse-cour lorsqu'il me voioit paroître, je m'étonnois que ses rapports n'eussent pas fait diminuer quelque chose de ma liberté. Peut-être cet homme est-il païé de deux côtés, & trahit-il les deux personnes qu'il feint de servir de part & d'autre. On n'a pas besoin de ces méthodes obliques avec de bonnes intentions. Une ame honnête s'indigne également contre le traître & contre ceux qui l'emploient.

Il revient à ses instances, pour obtenir une entrevûe. „Après la défense, dit-il,
 „que je lui ai faite de reparoître au bucher,
 „il n'ose désobéir à mes ordres ; mais il
 „peut m'apporter des raisons si fortes pour
 „lui permettre de rendre une visite à mon
 „pere & à mes oncles, qu'il espère que je
 „les approuverai. Par exemple, ajoûte-t-il,
 „il ne doute pas que je ne sois aussi fâchée
 „que lui, de le voir réduit à des pratiques

L 3

„clan-

„clandestines, qui conviennent mal à un
 „homme de sa naissance & de sa fortune.
 „Mais, si je consens, qu'il se présente d'un
 „air ferme & civil, il me promet que rien
 „ne sera capable d'altérer sa modération.
 „Son oncle l'accompagnera, si je le juge à
 „propos; ou sa tante Lawrance sera la pré-
 „mière visite à ma mere, ou à Madame
 „Hervey, ou même à mes deux oncles; &
 „les conditions qui seront offertes auront
 „quelque poids sur ma famille.

„Il me demande en grace de ne pas lui
 „refuser la permission de voir M. Solmes.
 „Son intention n'est pas de lui nuire ni de
 „l'effraier; mais simplement de lui représen-
 „ter d'un ton calme & par de bonnes rai-
 „sons, les fâcheux effets d'une persévérance
 „inutile. Il renouvelle d'ailleurs la résolu-
 „tion d'attendre mon choix & le retour de
 „M. Morden, pour me demander le prix
 „de sa patience.

„Il est impossible, dit-il, qu'une au-
 „moins, de ces méthodes, n'ait pas quel-
 „que succès. Il observe que la présence des
 „personnes mêmes, pour lesquelles on est
 „mal-disposé, adoucit les ressentimens, qui
 „s'aggravent au contraire par l'absence.

La-dessus il recommence ses importunités
 pour m'engager à l'entre-vûe qu'il désire.

„ Ses

„ Ses affaires l'appellent nécessairement à
 „ Londres ; mais il ne peut quitter l'incom-
 „ mode logement où il se tient caché dans
 „ un déguisement indigne de lui, sans être
 „ absolument certain, que je ne me laisserai
 „ point abbattre par la force ou par d'autres
 „ voies, & que je suis délivrée des insultes
 „ de mon frere. L'honneur ne lui en fait
 „ pas une loi moins indispensable que l'a-
 „ mour, lorsqu'on publie dans le monde
 „ que c'est pour lui que je suis si maltraitée.
 „ Mais une réflexion, dit-il qu'il ne peut
 „ s'empêcher de faire, c'est que mes parens
 „ n'auroient aucune raison de m'ôter la li-
 „ berté par rapport à lui, s'ils savoient com-
 „ ment je le traite lui-même, & à quelle di-
 „ stance je le tiens de moi. Une autre ré-
 „ flexion encore, c'est que par cette con-
 „ duite ils paroissent persuadés qu'il a droit
 „ à d'autres traitemens, & qu'ils le croient
 „ assez heureux pour les recevoir ; tandis
 „ qu'au fond, j'en use avec lui comme ils le
 „ doivent souhaiter dans le mouvement de
 „ leur haine : à l'exception de la correspon-
 „ dance dont je l'honore, & qui lui est si
 „ précieuse, qu'elle lui a fait supporter avec
 „ joie mille sortes d'indignités.

„ Il renouvelle ses promesses de réforma-
 „ tion. Il sent, dit-il, qu'il a déjà fait une



„longue & dangereuse course, & qu'il est
 „tems de revenir aux bornes dont il s'est
 „écarté. C'est par la seule conviction, s'il
 „faut l'en croire, qu'un homme qui a mené
 „une vie trop libre est ramené à la sagesse,
 „avant que l'âge ou les infirmités viennent
 „l'éclairer sur son devoir.

„Tous les esprits généreux, ajoute-t-il,
 „ont de l'aversion pour la contrainte. Il
 „s'arrête sur cette observation, en regrettant
 „de devoir vraisemblablement toutes ses espé-
 „rances à cette contrainte ; à cette con-
 „trainte, qu'il appelle *peu judicieuse*, &
 „nullement à mon estime. Cependant il
 „se flatte que je lui fais quelque mérite de
 „son aveugle soumission pour toutes mes
 „volontés ; de sa patience, à souffrir les
 „outrages continuels de mon frere, qui s'at-
 „taquent à sa famille comme à lui ; de ses
 „veilles, & des dangers auxquels il s'expose,
 „sans égard pour les rigueurs de la saison :
 „circonstance qu'il ne relève qu'à l'occasion
 „du désordre de sa fanté, sans quoi, il ne
 „rabaisseroit pas la noblesse de sa passion
 „par un vil retour d'attention sur lui-même.

Je ne puis dissimuler, ma chere, que ses
 incommodités m'affligent.

Ici, je crains de vous demander ce que
 vous auriez fait dans la situation où je suis.

Mais

Mais ce que j'ai fait est fait. En un mot, j'ai écrit.

J'ai écrit, ma chere, que je consentois, s'il étoit possible, à le voir demain au soir, entre neuf & dix heures, près de la grande cascade, au fond du jardin, & que j'aurois soin de tirer le verrouil, afin qu'il pût ouvrir la porte avec sa clé; mais que si l'entrevue me paroïssoit trop difficile, ou si je changeois de pensée, je lui en donnerois avis par un autre billet, qu'il devoit attendre jusqu'à l'entrée de la nuit.

* * *

Mardi, à 11 heures.

J'arrive du Bucher, où je viens de porter mon billet. Quelle diligence que la sienne! il l'attendoit sans doute; car à peine avois-je fait quelque pas pour revenir, que mon cœur me reprochant je ne fais quoi, je suis retournée pour le reprendre, dans la vûe de le relire & de considérer encore si je devois le laisser partir. J'ai été surprise de ne le plus trouver.

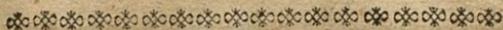
Suivant toute apparence, il n'y avoit qu'un mur de peu d'épaisseur entre M. Lovelace & moi, lorsque j'ai placé mon billet sous la brique.

Je suis revenue très-mécontente de moi-même. Cependant, il me semble, ma
L 5 chere,

chere, que je ne ferai pas mal de le voir. Si je m'obstine à le refuser, il est capable de prendre quelque mesure violente. La connoissance qu'il a du traitement que je reçois à son occasion, & par lequel on ne se propose que de lui arracher toutes ses espérances, peut le pousser au désespoir. Sa conduite, dans une occasion où il m'avoit surpris avec l'avantage de l'heure & du lieu, ne me laisse à craindre que d'être apperçue du côté du Château. Ce qu'il demande n'est pas contraire à la raison & ne peut nuire à la liberté de mon choix. Il n'est question que de l'assurer de ma propre bouche, que je ne ferai jamais la femme d'un homme que je hais. Si je ne suis pas sûre de pouvoir descendre au jardin sans être apperçue, il faut qu'il s'attende à se trouver seul au rendez-vous. Toutes ses peines & les miennes n'ont pas d'autre source que ses propres fautes. Cette pensée, quelque éloignée que je sois de la tyrannie & de l'arrogance, diminue beaucoup à mes yeux le prix de ce qu'il souffre; d'autant plus que mes souffrances, qui viennent de la même cause, surpassent assurément les siennes.

Betty me confirme que c'est Jeudi qu'il faut partir. Elle a reçu ordre de faire ses préparatifs & de m'aider pour les miens.

LE T-



LETTRE LXII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Mardi à 3 heures, 28 Mars.

Ce n'est pas la première fois que je vous ai entretenue des insolences de Mademoiselle Betty ; & dans une autre situation, je me ferois peut-être un amusement de vous raconter l'épreuve où elle a mis aujourd'hui ma modération. Mais je ne me sens le courage de détacher de cette scène, que ce qui a rapport au véritable sujet de mes peines. A l'occasion de quelques marques d'impatience, que les effronteries de cette fille m'ont arrachées, elle n'a pas fait difficulté de me répondre, „que lorsque les „jeunes Demoiselles s'écartoient de leur devoir, il n'étoit pas surprenant qu'elles ne „vissent pas de bon œil une personne qui „faisoit le sien.

Je me suis reprochée de m'être exposée à cette brutale hardiesse, de la part d'une créature dont je connoissois le caractère. Cependant, aiant jugé que j'avois quelque utilité à tirer de la disposition où je la vois, je lui ai dit froidement, dans le dessein de
l'exci-



l'exciter un peu à parler que je comprenois ce qu'elle nommoit son devoir, par l'idée qu'elle m'en donnoit elle-même; & que j'étois fort obligé à ceux de qui elle l'avoit reçue. Personne n'ignoroit, m'a-t-elle repliqué, que je favois prendre un ton froid pour dire des choses picquantes: mais elle auroit souhaité que j'eusse voulu entendre M. Solmes; il m'en auroit dit de M. Lovelace, qui auroient pu...

Et savez-vous, Betty, quelques-unes des choses qu'il m'auroit dites? Non, Mifs; mais je suppose que vous les apprendrez chez votre oncle, & peut-être vous en dira-t-on plus que vous n'en voudriez entendre.

On me dira tout ce qu'on voudra, Betty; mais je n'en ferai pas moins déterminée contre M. Solmes, dût-il m'en coûter la vie.

Recommandez-vous donc au Ciel, m'a-t-elle répondu; car si vous saviez de quoi vous êtes menacé....

Que fera-t-on, Betty? Il n'y a pas d'apparence qu'on veuille me tuer. Que peuvent-ils donc faire?

Vous tuer, non. Mais vous ne sortirez jamais de-là, qu'après avoir reconnu votre devoir. On vous retranchera le papier & les plumes, comme on l'auroit déjà fait ici,
dans

dans l'idée où l'on est que vous n'en faites pas un bon usage, si vous n'étiez pas si proche de votre départ. On ne vous permettra de voir personne. On vous ôtera toutes sortes de correspondances. Je ne vous dis pas, qu'on veuille rien faire de plus. Quand je le saurois, il ne seroit pas à propos de vous l'apprendre. Mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puisque vous pouvez tout prévenir d'un seul mot. Et, s'il faut dire ce que je pense, un homme ne vaut-il pas un autre homme ? Un homme sage, sur-tout, ne vaut-il pas un libertin ?

Fort-bien, Betty, lui ai-je dit avec un soupir ; ton impertinence est fort inutile. Mais je vois qu'en effet, le Ciel me destine à n'être pas heureuse. Cependant, je veux hasarder encore une lettre ; & tu la porteras, si tu n'aimes mieux t'attirer, pour toute ta vie, ma haine & mon indignation.

Je me suis retirée dans mon cabinet, où sans m'arrêter à la défense de mon oncle Harlove, je lui ai écrit quelques lignes, dans la vûe d'obtenir du moins un délai, si mon départ est absolument résolu : & cela, ma chere, pour me mettre en état de suspendre l'entre-vûe que j'ai promise à M. Lovelace ; car je trouve au fond de mon cœur
des

des pressentimens qui m'effraient, & qui ne font qu'augmenter, sans que je sache pour-quoi. Au-dessous de l'adresse, j'ai mis ces deux mots : de grace, Monsieur, aiez la bonté de lire ce billet. J'en joins ici la copie.

„ Cette fois seulement, mon très-hono-
 „ ré oncle, faites que je sois entendue avec
 „ patience, & qu'on m'accorde ma prière.
 „ Je demande uniquement, que ce ne soit pas
 „ si-tôt que Jeudi prochain, qu'on me chas-
 „ se de la maison.

„ Pourquoi votre malheureuse nièce se-
 „ roit-elle forcée honteusement de partir,
 „ sans avoir le tems de se reconnoître? Ob-
 „ tenez pour moi, Monsieur, un délai de
 „ quinze jours. J'espère que dans l'inter-
 „ valle, les rigueurs de tout le monde pour-
 „ ront se relâcher. Il ne sera pas besoin
 „ que ma mere ferme sa porte, dans la crain-
 „ te de voir une fille disgraciée; je me gar-
 „ derai bien de me présenter devant elle ou
 „ devant mon pere, sans leur permission.
 „ Quinze jours sont une faveur bien légère,
 „ si l'on n'est pas résolu de rejeter toutes
 „ mes demandes. Cependant elle est d'une
 „ importance extrême pour le repos de mon
 „ esprit, & vous ne sauriez obliger plus sen-
 „ sible-

„ siblement une nièce aussi respectueuse
 „ qu'affligée.

CHARLOTTE HARLOVE.

Betty s'est chargée de ma lettre sans me dire un seul mot. Heureusement mon oncle n'étoit pas parti. Il attend à présent ma réponse, à une nouvelle proposition que vous allez lire dans la sienne :

„ Votre départ étoit absolument fixé à
 „ Jeudi prochain. Cependant votre mere,
 „ secondée par M. Solmes, a plaidé si for-
 „ tement pour vous, qu'on accorde le délai
 „ que vous demandez ; mais sous une con-
 „ dition. Il dépendra de vous de le faire
 „ durer plus ou moins de quinze jours. Si
 „ vous refusez cette condition, votre mere
 „ déclare que jamais elle n'intercédera pour
 „ vous ; & vous ne méritez pas même la fa-
 „ veur qu'on vous offre, lorsque vos espé-
 „ rances, dites - vous, portent moins sur
 „ votre changement que sur le nôtre.

„ Cette condition se réduit à souffrir
 „ pendant un heure la visite de M. Solmes,
 „ qui vous fera présenté par votre frere, ou
 „ votre sœur, ou votre oncle Antonin : on
 „ vous laisse le choix.

„ Si



„ Si vous résistez, comptez que prête ou
 „ non, vous partirez Jeudi pour une maison
 „ qui vous est devenue depuis peu étrange-
 „ ment odieuse. Répondez moi directement
 „ sur ce point. Les subterfuges ne sont
 „ plus de saison. Nommez votre jour &
 „ votre heure. M. Solmes ne vous mange-
 „ ra point. Voions s'il y a du moins quel-
 „ que chose, en quoi vous soiez disposée à
 „ nous obliger.

JULES HARLOVE.

Après quelques momens de délibérations, je me suis déterminée à les satisfaire. Toute ma crainte est que M. Lovelace n'en soit informé par son correspondant, & que ses propres allarmes ne le précipitent dans quelque résolution désespérée; d'autant plus qu'ayant à présent quelques jours devant moi, je pense à lui écrire, pour suspendre une entrevue dont je m'imagine qu'il se croit sûr. Voici la réponse que j'ai faite à mon oncle:

M O N S I E U R,

Q uoique je ne pénétre pas quel peut être le but de la condition qu'on m'impose, j'y souscris. Que ne puis-je m'aveugler de même sur tout ce qu'on exige de moi! Si
 je

je dois nommer quelqu'un pour accompagner M. Solmes, & que ce ne puisse être ma mere, dont la présence seroit ce que j'ai de plus heureux à souhaiter, que ce soit mon oncle, s'il a la bonté d'y consentir. Si je dois nommer le jour (on ne me permettroit pas sans doute de le renvoyer trop loin) que ce soit mardi prochain : le tems, quatre heures après midi : le lieu, ou le grand cabinet de treillage, ou le petit parloir, qu'il m'étoit permis autrefois de nommer le mien.

Cependant, Monsieur, accordez-moi votre protection auprès de ma mere, pour l'engager dans cette occasion, à m'honorer de sa présence. Je suis, Monsieur, &c.

CLARISSE HARLOVE.

On m'apporte à ce moment la réponse. Lisons... J'avois cru qu'il convenoit à mon aversion de nommer un jour éloigné ; mais je ne m'étois pas attendu qu'il fut accepté. Voilà donc une semaine gagnée ! Lisez, ma chere, à votre tour.

„ Je vous félicite de votre soumission.
 „ Nous sommes portés à juger favorable-
 „ ment des plus légers marques de votre
 „ obéissance. Cependant il semble que vous
 „ aiez regardé le jour comme un jour fini-

T. II. P. I.

M

„ stre,



„sire, puisque vous l'avez remis si loin. On
„ne laissé pas d'y consentir. Il n'y a point
„de tems à perdre, dans l'espérance où nous
„sommes de vous trouver autant de généro-
„sité après cette entre-vüe, que vous nous
„avez trouvé d'indulgence. Je vous con-
„seille donc de ne pas vous endurcir volon-
„tairement, & sur-tout, de ne prendre au-
„cune résolution d'avance. M. Solmes est
„plus embarrassé, & j'ose dire plus trem-
„blant, à la seule pensée de paroître devant
„vous, que vous ne pouvez l'être dans l'at-
„tente de sa visite : son motif est l'amour.
„Que la haine ne soit pas le vôtre. Mon
„frere Antonin fera présent. Il espère que
„vous mériterez son affection, en prenant
„des manières civiles pour un ami de la fa-
„mille. Votre mere aura la liberté d'y être
„aussi, si elle le juge à propos : mais elle
„m'a dit, que pour tout au monde, elle ne
„s'y engageroit point sans avoir reçu, de
„votre part, les encouragemens qu'elle dé-
„sire. Permettez qu'en finissant je vous
„donne un petit avis d'amitié : c'est de faire
„un usage discret de votre plume & de vo-
„tre encre. Il me semble qu'avec un peu
„de délicatesse, une jeune personne doit
„écrire moins librement à un homme, lorf-
„qu'elle est destinée pour un autre.

Jo

Je ne doute pas que votre complaisance n'en produise de plus grandes, qui rétabliront bien-tôt la tranquillité de la famille; & c'est le désir ardent d'un oncle qui vous aime,

JULES HARLOVE.

Cet homme, ma chere, est *plus tremblant que moi* de la crainte de nous voir! Comment cela est-il possible? S'il avoit la moitié seulement de mon effroi, il ne souhaiteroit pas notre entre-vûe. L'amour pour motif! oui l'amour de lui-même. Il n'en connoît pas d'autre. Le véritable amour cherche moins sa propre satisfaction que celle de son objet. Pésé à cette balance, le nom de l'amour est une profanation dans la bouche de M. Solmes.

Que je ne prenne point mes résolutions d'avance! cet avis est un peu trop tard.

Je dois *faire un usage discret de ma plume*. Dans le sens qu'ils le prennent & de la manière dont-ils ont ménagé les choses, je crains bien que ce point ne me soit aussi impossible que l'autre.

Mais *écrire à un homme, lorsque je suis destinée pour un autre!* connoissez vous rien de si chocquant que cette expression?



N'ayant point attendu que cette faveur me fût accordée, pour me repentir de la promesse que j'ai faite à M. Lovelace, vous jugez bien qu'après avoir obtenu du délai, je n'ai pas hésité un moment à la revoquer. Je me suis hâtée de lui écrire que je trouvois du danger à le voir comme je me l'étois proposé; que les suites fâcheuses de cette démarche, si quelque accident la faisoit découvrir, ne pouvoient être justifiées par aucun motif raisonnable; que le matin & le soir, en prenant l'air au jardin, je m'étois aperçue que j'étois plus observée par un domestique que par tous les autres; qu'en supposant que ce fût celui dont il se croit sûr, j'avois pour maxime qu'il y a peu de confiance à prendre aux traîtres, & que ma conduite ne m'avoit pas accoutumée à me reposer sur la discrétion d'un valet: que j'étois fâchée qu'il fit entrer dans ses mesures une démarche dont je ne pouvois me rendre un compte favorable à moi-même: qu'approchant du point critique, qui devoit décider entre mes amis & moi, je ne vois aucune nécessité pour une entre-vûe, sur-tout lorsque les voies qui avoient servi jusqu'à lors à notre correspondance n'étoient soupçonnées de personne, & qu'il pouvoit m'écrire librement ses idées: qu'en un mot, je me réservoïs

réservois la liberté de juger de ce qui convenoit aux circonstances, particulièrement lorsqu'il pouvoit compter que je préférerois la mort à M. Solmes.

* * *

Mardi au soir,

J'ai porté, au dépôt, ma lettre à M. Lovelace. Malgré les nouveaux périls qui semblent me menacer, je suis plus contente de moi que je ne l'étois auparavant. A la vérité, je ne doute pas que ce changement ne lui cause un peu de mauvaise humeur. Mais je m'étois réservé le droit de changer de pensée. Comme il doit s'imaginer aisément que dans l'intérieur d'une maison il arrive mille choses donc on ne peut juger au dehors, & que je lui en ai fait même entrevoir quelques-unes, je trouverois fort étrange qu'il ne reçut pas mes explications d'assez bonne grace pour me persuader que sa dernière lettre est l'ouvrage de son cœur. S'il est aussi touchée de ses fautes passées qu'il le prétend, ne doit-il pas avoir un peu corrigé son impétuosité naturelle? Il me semble que le premier pas vers la réformation, est de subjuguier ces emportemens soudains, d'où naissent souvent les plus grands maux,



& d'apprendre à souffrir des contretens. Quelle espérance de voir prendre à quelqu'un tout l'ascendant nécessaire sur des passions plus violentes, & fortifiées par l'habitude, s'il ne parvient pas même à se rendre maître de son impatience? *

Il faut, ma chere, que vous me fassiez le plaisir d'employer quelque personnes de confiance, pour vous informer sous quels déguisemens M. Lovelace s'est établi dans le petit Village qu'il appelle *Nile*. Si ce lieu est celui que je m'imagine, je ne le prenois que pour un Hameau, sans nom & sans Hôtellerie.

Comme il doit y avoir fait un long séjour, pour avoir été si constamment près de nous, je serois bien aise d'être un peu informée de sa conduite & de l'idée que les Habitans ont de lui. Il est impossible que depuis si longtems il n'ait pas donné quelque sujet de scandale, ou quelque espérance de réformation. Aiez cette complaisance pour moi, ma chere; je vous apprendrai une autre fois les raisons que j'ai de le souhaiter, si vos informations-mêmes ne vous les font pas découvrir.



LETTRE LXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Mercredi, à neuf heures du matin.

Ma promenade du matin m'a déjà fait trouver une réponse de M. Lovelace à la lettre que je lui écrivis hier au soir. Il doit avoir avec lui une plume, de l'encre & du papier, car elle est dattée du taillis; avec cette circonstance, qu'il l'a écrite sur un genou & l'autre à terre. Vous allez voir néanmoins que ce n'est pas par un sentiment de respect pour celle à qui elle est adressée. Qu'on a raison de nous instruire de bonne heure à tenir ce sexe dans l'éloignement! Un cœur simple & ouvert, qui se fait une peine de désobliger, se laisse mener plus loin qu'il ne veut. Il n'a que trop de facilité à se gouverner par les mouvemens d'un caractère hardi, qui prend droit des moindres avantages pour augmenter ses prétentions. Rien n'est si difficile, ma chère, pour une jeune personne de bon naturel, que de dire non, lorsqu'elle est sans défiance. L'expérience sert peut-être à resserrer le cœur & à l'endurcir, quand il s'est trouvé mal de

M 4

cette



cette facilité excessive : & la justice le demande aussi, sans quoi l'inégalité seroit criante dans les loix mutuelles du commerce.

Pardonnez mes graves réflexions. Cet étrange homme m'a furieusement picquée. Je vois que sa douceur n'étoit qu'un artifice. Le fond de son naturel est l'arrogance, & je ne lui trouve que trop de rapport avec ceux dont j'éprouve ici la dureté. Dans la disposition où je suis, je doute que je sois jamais capable de lui pardonner, puisque rien ne peut rendre son impatiencé excusable, après le soin que j'avois eu d'expliquer mes conditions. Moi souffrir tout ce que je souffre à son occasion, & me voir traitée néanmoins comme si j'étois obligée de supporter ses insultes ! mais prenez la peine de lire sa lettre :

Grand-Dieu !

Que faut-il que je devienne ! Où trouverai-je la force de soutenir un revers si terrible ! Sans cause, sans raison nouvelle qui puisse du moins adoucir l'amertume de mon cœur... J'écris sur un genou ; l'autre pliée dans la fange ; les pieds engourdis d'avoir erré toute la nuit au travers des plus épaisses rosées ; mes cheveux & mon linge humides ; à la première pointe du jour ; sans avoir encoré le soleil pour témoin.... puisse-t-il ne
se

se lever jamais pour moi, s'il ne doit pas apporter quelque soulagement à mon cœur désespéré ! Ce que je souffre est proportionné à la joie de mes fausses espérances.

Est-il donc vrai que *vous touchiez au moment critique* ? Quoi ? cette raison-même ne devoit-elle pas me faire attendre une entre-vûe qui m'avoit été promise !

Je puis écrire tout ce que j'ai dans l'esprit ! Non, non, il est impossible. Je n'écrirois pas la centième partie de mes idées, de mes tourmens & de mes craintes.

O sexe incertain ! sexe ami du changement ! Mais se peut-il que Miss Clarisse. . . .

Pardonnez, Mademoiselle, au trouble d'un infortuné, qui ne fait ce qu'il écrit.

Cependant je dois insister, j'insiste sur votre promesse. Vous devez avoir la bonté, ou de justifier mieux votre changement, ou de reconnoître qu'on a prévalu sur votre esprit par des raisons que vous ne me communiquez pas. C'est à celui que la promesse regarde qu'appartient le droit d'en dispenser ; à moins qu'il ne soit survenu quelque nécessité apparente, qui ôte le pouvoir de la remplir.

La première promesse que vous m'aiez jamais faite ! une promesse à laquelle, peut-être,



être, la mort & la vie sont attachées ! car est-il donc certain que mon cœur soit capable de digérer le barbare traitement dont vous êtes menacée par rapport à moi ?

Vous préféreriez la mort à Solmas, (que mon ame est indignée d'une odieuse concurrence !) O cher objet de mes affections, qu'est-ce que des paroles ? Et les paroles de qui ? de la plus adorable.... mais de celle qui manque sur le champ à sa première promesse. Après vous l'avoir vûe rompre si légèrement, comment pourrois-je me reposer sur une assurance qui sera combattue par des devoirs supposés, par une persécution plus enflammée que jamais, & par une haine ouvertement déclarée contre moi !

Si vous voulez prévenir les égarémens de mon désespoir, rendez-moi l'espérance que vous m'avez ravie. Renouvellez votre promesse : c'est mon sort qui touche véritablement à son point critique.

Pardon, adorable Clarisse ! Pardonnez tout ce qui échappe au désordre de mon ame. Je crains d'avoir trop écouté le mouvement de ma douleur. J'écris au premier rayon de lumière, qui m'a servi à lire votre lettre, c'est-à-dire, l'arrêt de mon infortune. Je n'ose relire ce que j'ai écrit. Il faut que vous receviez les expressions de
mon

mon transport. Elles ferviront à vous faire connoître l'excès de mes craintes, & le malheureux pressentiment qui me fait régarder l'oubli de votre première promesse comme le prélude d'un changement bien plus redoutable. D'ailleurs, il ne me reste plus de papier pour recommencer ma lettre dans le lieu obscur où je suis. Tout me semble enseveli dans la même obscurité; mon ame, & toute la nature autour de moi. Ma confiance est dans votre bonté. Si quelque excès de chaleur dans mes termes vous inspire plus de mécontentement que de pitié, vous faites tort à ma passion, & je comprendrai trop bien que je dois être sacrifié à plus d'un ennemi. Pardon encore une fois: je ne parle que de Solmes & de votre frere. Mais si, ne consultant que votre générosité, vous excusez mes transports, & vous me renouvez la promesse d'une entre-vûe; que ce Dieu, que vous faites profession de servir, & qui est le Dieu de la vérité & des promesses, vous recompense de l'un & de l'autre, & d'avoir rendu la vie, avec l'espérance, à celui qui vous adore,

LOVELACE.

Dans la grotte de lierre du taillis,
à la pointe du jour.

Ma



Ma réponse est prête, & j'en joins ici la copie sans aucun regret.

Mercredi matin.

Je suis étonnée, Monsieur, de la liberté de vos reproches. Importunée par vos instances, qui m'ont arraché contre mon inclination un consentement pour une entrevue secrète, dois-je être en butte à vos injures & à vos réflexions sur mon sexe, parce que je me suis crüe obligée, par la prudence, de changer de résolution? Et ne m'étois-je pas réservé cette liberté, lorsque je vous ai laissé des espérances auxquelles il vous plaît de donner le nom de promesse? Je connoissois par quantité d'exemples votre caractère impatient; mais il est heureux pour moi d'en avoir un, qui m'apprenne que votre considération ne va pas plus loin pour moi que pour les autres. Deux motifs doivent vous avoir ici gouverné; une facilité que je me reproche & votre propre présomption: le second, qui vous fait abuser de l'autre, m'alarme trop sérieusement, pour ne me pas faire souhaiter que votre dernière lettre soit la conclusion de toutes les peines que vous avez essuyées de la part, ou à l'occasion de

CLARISSE HARLOVE.

Je

Je me crois sûre de votre approbation, ma chere, lorsque je mets un peu de fermeté dans mes discours ou dans mes lettres. Malheureusement je n'ai que trop de raisons d'en user, puisque les personnes avec lesquelles je suis aux mains mesurent moins leur conduite avec moi par la décence & la justice, que par l'opinion qu'ils ont de ma facilité. Jusqu'à ces derniers tems, on a loué la douceur de mon caractère, mais l'éloge est toujours venu de ceux qui ne m'ont jamais donné sujet de leur faire le même compliment. Vous m'avez fait observer que le ressentiment ne m'étant point naturel, il me sera difficile d'en conserver longtems. Cette réflexion peut devenir vraie à l'égard de ma famille; mais je vous assure qu'elle ne le sera pas à l'égard de M. Lovelace.

Mercredi, à midi.

On ne peut guères répondre de l'avenir. Mais pour vous convaincre que je suis capable de tenir ma résolution du côté de ce Lovelace, quelque vive que soit ma lettre, & quoiqu'il y ait trois heures qu'elle est écrite, je vous proteste que je n'en ai pas le moindre regrêt, & que je ne pense point à l'adoucir; ce qui dépendroit de moi néanmoins, puisque je viens de remarquer qu'elle
est

est encore au dépôt. Cependant je ne me souviens point d'avoir jamais rien fait en colère, dont je ne me fois repentie une demi-heure après; & que je n'aie rappelé à l'examen beaucoup plutôt, pour m'assurer si j'avois tort ou raison.

Pendant le délai qui m'est accordé jusqu'à Mardi, j'ai du moins quelque tems devant moi, que j'emploierai, n'en doutez pas, à réfléchir sur ma conduite. L'insolence de M. Lovelace me fera tourner les yeux fort sévèrement sur moi-même. Je n'en ai pas plus d'espérance de vaincre mon averfion pour M. Solmes. Il est sûr que c'est une entreprise au-dessus de mes forces. Mais si je romps absolument avec M. Lovelace, & si j'en donne des preuves convainquantes à mes amis, qui fait si me rendant leur amitié ils n'abandonneront pas insensiblement leurs autres vûes? Peut-être obtiendrai-je du moins un peu de repos, jusqu'à l'arrivée de M. Morden. Je pense à lui écrire; surtout, depuis que j'ai appris de M. Lovelace que mes amis l'ont déjà prévenu.

Avec tout mon courage, je ne m'occupe pas, sans trembler, de Mardi prochain & des suites de ma fermeté; car je serai ferme, ma chere, & je rappelle toutes mes forces pour ce grand jour. On me repéte sans
cesse

cesse qu'ils font résolu d'employer toutes fortes de voies pour triompher de ma résistance. Je me prépare aussi à ne rien épargner pour obtenir la victoire. Terrible combat entre des parens & leur fille, où, quelles qu'en puissent être les suites, chacun des deux partis espère de laisser l'autre sans excuse!

Comment dois-je m'y prendre! Aidez-moi de vos conseils, ma chere. Il est certain que d'un côté ou de l'autre, la justice est étrangement blessée. Des parens, jusqu'aujourd'hui pleins d'indulgence, s'obstinent à paroître cruels aux yeux d'un enfant! Une fille, dont la soumission & le respect ont toujours été irréprochables, se résout à passer à leurs yeux pour une rebelle! O mon frere! ô cœur ambitieux & violent! comment vous justifierez-vous de l'un ou l'autre de ces deux malheurs!

Vous aurez la bonté, ma chere, de vous souvenir que la date de votre dernière lettre est Samedi dernier. C'est aujourd'hui Mercredi, & je trouve encore au dépôt toutes les miennes. Serait-il arrivé quelque chose dont vous redoutiez de m'instruire? Au nom de Dieu, ne me déguisez rien, & ne me laissez pas manquer de vos avis. Ma situation est extrêmement difficile. Mais je
suis

fuis sûre que vous m'aimez encore : & ce n'est pas une raison de m'en aimer moins. Adieu, ma tendre & généreuse amie.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXIV.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.

Jeu'di 30 de Mars, à la pointe du jour.

Un accident que je n'ai pû prévoir a causé ma négligence. C'est le nom que je donne à l'interruption de mes lettres, parce qu'en attendant que je me fois expliquée, je conçois que vous n'avez pû lui en donner d'autre.

Dimanche au soir, un Courrier de Madame, Larkin, dont je vous ai représenté la situation dans une de mes lettres précédentes, est venu presser ma mere de retourner chez elle. Cette pauvre femme, toujours effraïée de la mort, étoit une de ces imaginations foibles, qui se persuadent qu'un testament signé en est le présage infaillible. Elle avoit toujours répondu, lorsqu'on l'avertissoit d'y penser, qu'elle ne survivroit pas longtems à cette cérémonie ;
& je

& je me figure qu'elle s'est crüe obligée de vérifier son langage, car depuis ce moment elle n'a fait qu'aller de mal en pis. Comme ses craintes agissoient autant sur l'esprit que sur le corps, on nous a raconté que dans l'espérance de se rétablir, elle avoit pensé plus d'une fois à brûler le testament. Enfin, les Médecins lui aiant déclaré qu'il lui restoit peu de tems à vivre, elle a fait dire à ma mere, qu'elle ne pouvoit mourir sans l'avoir vûe. J'ai représenté que si nous souhaitions qu'elle se rétablît, c'étoit une raison pour ne pas la voir. Mais ma mere s'est oblinée à vouloir partir; & ce qu'il y a de pis, elle a voulu que je fusse du voiage. Si j'avois eu plus de tems pour faire valoir mes raisons, il y a bien de l'apparence que j'en aurois été dispensée; mais le Courrier étant arrivé fort tard, je n'ai reçu l'ordre que le lendemain au matin, une heure avant le départ; & le dessein étoit de revenir le même jour. On a répondu à mes représentations que je ne me plaisois qu'à contredire, que ma sagesse engageoit toujours les autres dans quelque folie, & qu'à-propos ou non, on exigeoit pour cette fois de la complaisance.

Je ne puis donner qu'une explication à ce caprice de ma mere. Elle vouloit se fai-



re escorter de M. Hickman, & lui procurer la satisfaction de passer le jour avec moi, (que je souhaiterois d'en être sûre!) pour m'écarter, autant que je me l'imagine, d'une compagnie qu'elle redoute pour lui & pour moi. Le croiriez-vous, ma chere? Aussi sûrement que vous êtes au monde, elle tremble pour son favori, depuis la longue visite que votre Lovelace m'a rendue pendant sa dernière absence. Je me flatte que vous n'en êtes pas jalouse aussi. Mais réellement, il m'arrive quelquefois, lorsque je suis fatiguée d'entendre louer Hickmann plus qu'il ne mérite, de me venger un peu, en relevant dans Lovelace des qualités personnelles que l'autre n'aura jamais. Mon dessein, comme je dis, est un peu de la mortifier. Pourquoi ne lui rendrais-je pas le change? Je suis sa fille pour quelque chose. Vous savez qu'elle est passionnée, & que je suis une créature assez vive. Ainsi vous ne serez pas surprise que ces occasions n'arrivent jamais sans querelle. Elle me quitte: mon devoir, entendez-vous, ne me permettroit pas de me retirer la première: & je me trouve alors toute la liberté dont j'ai besoin pour vous écrire. Je vous avouerai, en passant, qu'elle ne goûte pas trop notre correspondance: pour deux raisons, dit-elle; l'une

l'une que je ne lui communique pas tout ce qui se passe entre nous ; l'autre, qu'elle s' imagine que je vous endureis contre ce qu'elle appelle votre devoir : & si vous voulez savoir pourquoi elle lui donne ce nom , c'est que dans ses idées , comme je vous l'ai déjà fait entendre, le tort ne peut jamais être du côté des peres & meres , ni la raison de celui des enfans. Vous pouvez juger , par tout ce que je viens d'écrire , avec combien de repugnance je me suis soumise à cet acte d'autorité maternelle , qui m'a paru sans rime & sans raison. Mais l'obéissance étant exigée , il a fallu se rendre ; quoique je n'en aie pas été moins persuadée que le bon sens parloit pour moi.

Vous m'avez toujours fait des reproches sur ces occasions , & plus que jamais dans vos dernières lettres. Une bonne raison , me direz-vous , c'est que je ne les avois jamais tant mérités. Il faut donc vous remercier de votre correction , & vous promettre même que je m'efforcerai d'en profiter. Mais vous me permettrez de vous dire que vos dernières aventures , méritées ou non , ne sont pas propres à diminuer ma sensibilité.

Nous ne sommes arrivées que Lundi après midi chez notre vieille mourante ; par la faute de M. Hickman , qui avoit eu besoin



de deux grosses heures pour ajuster ses bottines. Vous devinerez bien que pendant la route, mes ressentimens se font un peu exercés sur lui. Le pauvre homme regardoit ma mere. Elle étoit si picquée de mon air chagrin & de mes oppositions au voiage, qu'elle a passé la moitié du chemin sans m'adresser une parole; & lorsqu'elle a commencé à parler, je voudrois, m'a-t-elle dit, ne vous avoir pas amenée. Vous ne savez ce que c'est que d'obliger. C'est ma faute, & non celle de M. Hickman, si vous êtes ici malgré vous. Ensuite ses attentions ont redoublé pour lui, comme il arrive toujours lorsqu'elle s'aperçoit qu'il est maltraité.

Mon Dieu, ma chere, j'ai moins de tort que vous ne pensez. Le tems où l'on cherche à nous plaire est le meilleur tems de notre vie. Les faveurs sont la ruine du respect. Un juste éloignement sert à l'augmenter. Son essence est l'éloignement. Lorsqu'on veut un peu considérer combien ces traîtres d'hommes se rendent familiers sur un sourire, & de quelle terreur ils sont frappés lorsqu'ils nous voient froncer le sourcil, qui ne prendroit pas plaisir à les tenir dans cet état & à jouir d'un pouvoir qui doit durer si peu? Ne me grondez pas de ces sentimens. C'est la nature qui m'a formée telle que je suis.

Je

Je m'en trouve bien ; & sur ce point , je vous assure que je ne me changerois pas pour une autre. Ainsi, trêve de gravité là-dessus, je vous en supplie. Je ne me donne pas pour une créature parfaite. Hickman prendra patience. De quoi êtes-vous inquiète ? Ma mere ne contrebalance-t-elle pas toutes ses souffrances ? Et puis, s'il se trouve à plaindre dans sa situation, il ne mérite pas d'être jamais plus heureux.

Nous avons trouvé cette pauvre femme au dernier soupir, comme nous nous y étions attendues. Quand nous serions arrivées plutôt, il nous auroit été impossible de revenir le même jour. Vous voyez que j'ex-cuse M. Hickman autant que je le puis ; & je vous assure néanmoins que je n'ai pas même pour lui *votre goût conditionel*. Ma mere est demeurée assise toute la nuit, comptant que chaque soupir de sa vieille amie feroit le dernier. Je lui ai tenu compagnie jusqu'à deux heures. Jamais je n'avois vu les approches de la mort dans une personne avancée en âge, & j'en ai été vivement touchée. Ce spectacle est terrible pour ceux qui sont en bonne santé. On a pitié des souffrances dont on est témoin ; on a pitié de soi-même, en considérant qu'on est destiné au même sort ; & c'est un double sujet d'attendrille.



drissement. Madame Larkin s'est sou tenue jusqu'au Mardi matin, après avoir déclaré à ma mere qu'elle l'avoit nommée pour l'exécution de son testament, & qu'elle nous a laissé quelques témoignages d'affection dans les articles. Le reste du jour s'est passé en éclaircissemens de succession, par lesquels ma cousine Desdale se trouve avantageusement pourvûe. Ainsi nous ne sommes parties que Mercredi matin; d'assez bonne heure à la vérité pour être revenues avant midi, parce qu'il n'y avoit plus de bottines qui pussent nous retarder: mais quoique j'aie envoie sur le champ Robert à l'allée verte, & qu'il m'ait apporté toutes vos lettres jusqu'à Mercredi à midi, j'étois si fatiguée, & si frappée d'ailleurs du spectacle que j'avois encore devant les yeux (aussi-bien que ma mere, qui en est indisposée contre ce bas monde, quoi qu'elle n'ait aucune raison de haïr la vie) que je n'ai pû vous écrire assez-tôt pour renvoyer Robert avant la nuit.

Cette lettre, que vous trouverez dans votre promenade du matin, n'étant que l'apologie de mon silence, je ne ferai pas longtems sans vous en écrire une autre. Fiez-vous au soin que je prendrai d'éclairer la conduite de Lovelace dans son Hôtellerie. Un esprit aussi remuant que le sien peut être suivi à la trace.

Mais

Mais ne dois-je pas vous croire, à présent, de l'indifférence pour sa personne & pour sa conduite ? car votre demande a précédé l'offense mortelle dont vous vous plaignez. Je n'en ferai pas moins mes informations. Il y a beaucoup d'apparence qu'elles serviront à confirmer vos dispositions implacables. Cependant, si le pauvre homme (aurai-je pitié de lui pour vous, ma chère ?) étoit privé du plus grand bonheur qu'un mortel puisse recevoir, & qu'avec si peu de mérite il a le présomption de désirer, il aura couru les plus grands périls, gagné des rhumes, hazardé la fièvre, soutenu les plus grandes indignités, & bravé les rigueurs des saisons, sans en tirer aucun fruit ! Votre générosité, du moins, ne vous dit-elle rien en sa faveur ? Pauvre Lovelace !

Je ne voudrois pas vous causer *des battemens de cœur*, ni rien qui leur ressemble ; pas même de ces chaleurs subtiles, qui pénètrent comme l'éclair, & qui sont aussitôt étouffées par une discrétion dont notre sexe n'offriroit pas d'autre exemple. Non, ce n'est pas mon dessein ; mais pour vous éprouver à vos propres yeux, plutôt que par un impertinent excès de raillerie, que vous ne laisseriez pas de pardonner à l'amitié, je veux imiter ceux qui font sonner une guinée suspecte pour



l'éprouver, & vous fonder encore une fois, en repétant ! Pauvre Lovelace!

Eh bien ! ma chere, qu'en est-il ? & comme dit ma mere à M. Hickman, lorsqu'elle lui voit Pair mortifié des rigneurs de sa fille, comment vous trouvez-vous à présent ?

LETTRE LXV.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.

Jeudi matin.

Commençons par votre dernière lettre. Mais, étant fort en arriere avec vous, je dois resserrer un peu mes idées.

Premièrement, voici la réponse que je fais à vos reproches ? croiez-vous que dans l'occasion, & par intervalles, je puisse souhaiter beaucoup de ne les pas mériter, lorsque j'admire le ton que vous prenez pour me les faire, & que je n'en ai réellement que plus d'affection pour vous ? D'ailleurs n'y êtes-vous pas justement autorisée par votre propre caractère ? Le moyen de découvrir en vous des défauts, à moins que vos chers parens n'aient la bonté de vous en trouver quelques légers, pour être moins humiliés des leurs, qui sont en si grand nombre ? Ce seroit une obli-

obligation que je leur aurois comme vous ; car j'ose dire, qu'à lors le même juge qui trouveroit la raison de votre côté en lisant vos lettres, ne trouveroit pas, en lisant les miennes, que j'aie tout-à-fait tort.

La résolution où vous êtes de ne pas quitter la maison de votre pere est digne de vous, si vous pouvez y demeurer sans devenir la femme de M. Solmes.

Je trouve votre réponse à ce Solmes, telle que je l'aurois faite moi-même. Ne nous devez-vous pas un compliment à toutes deux ? Celui de conclure, qu'elle ne pouvoit donc être mieux.

Dans vos lettres à votre oncle & à vos autres tirans, vous avez fait tout ce que le devoir exigeoit de vous. Quelles que puissent être les conséquences, vous ne sauriez être coupable de rien. Offrir de leur abandonner votre terre ! c'est de quoi je me ferois bien gardée. Vous voyez que cette offre les a tenus en suspens. Ils ont pris du tems pour y penser. J'avois le cœur serré pendant le tems de leurs délibérations. Je tremblois qu'ils ne vous prissent au mot : & comptez qu'ils n'ont été retenus que par la honte, & par la crainte de Lovelace. Vous êtes trop noble pour eux de la moitié. C'est une offre, je le repète, que je me ferois bien gardée de



leur faire; & je vous conjure, ma chere, de ne les plus exposer à la même tentation.

Je vous avouerai naturellement que la conduite qu'ils tiennent avec vous, & le procédé si différent de Lovelace, dans la lettre que vous receviez en même tems de lui, m'auroient livrée à lui sans retour. Quel dominage, allois-je dire, qu'il n'ait point assez respecté son propre caractère, pour avoir justifié parfaitement une démarche de cette nature dans Clarisse Harlove!

Je ne suis point surprise de l'entre-vûe que vous lui avez fait espérer. Peut-être reviendrai-je bien-tôt à cet article.

De grâce, ma chere, ma très-chere amie, trouvez quelque moyen de m'envoyer votre Betty-Barnes. Croiez-vous que l'acte de *Coventry* * s'étende aux femmes? Le moindre traitement auquel elle pourroit s'attendre seroit d'être bien *souffletée*, & trainée dans le plus profond de nos étangs. Je vous répons que si je l'ai jamais ici, elle pourra célébrer toute sa vie l'anniversaire de sa délivrance.

La réponse de Lovelace, tout impudente qu'elle est, ne me cause aucun étonnement. S'il vous aime autant qu'il le doit, votre changement a dû lui causer beaucoup de chagrin. Il n'y auroit qu'une detestable hipo-

* Une loi contre les mauvais traitemens.

hipocrisie qui eût pû lui donner la force de le déguiser. La modération chrétienne que vous attendiez de lui, sur-tout dans une occasion de cette nature, auroit été précoce d'un demi siècle dans un homme de son tempérament. Cependant je suis fort éloignée de blâmer votre ressentiment. Je n'attendrai pas sans impatience comment cette affaire se sera terminée entre vous & lui. Quelle différence, d'un mur de quatre pouces d'épaisseur, aux montagnes qui vous séparent aujourd'hui? Etes-vous sûre de tenir ferme? Ce n'est pas une chose impossible.

Vous voyez bien, dites vous, que sa douceur, dans sa lettre précédente, étoit un rôle affecté. Avez-vous donc jamais crû qu'elle fût naturelle? Dangereux serpens, qui s'insinuent avec autant d'insolence que d'adresse, & qui font dix pas, pour un qu'on leur permet! Cet Hickman même, vous le verrez aussi impertinent que votre Lovelace, s'il en a jamais la hardiesse. Il n'a pas la moitié de son arrogance. La nature lui a mieux appris à cacher ses cornes; mais voilà tout: & comptez que si quelque jour il avoit le pouvoir de les montrer, il s'en serviroit aussi vaillamment que l'autre.

Il peut arriver que je me laisse persuader de le prendre. Mon dessein alors est d'ob-
server

ferver attentivement par quels degrés le mari impéieux prendra la place de l'amant soumis ; les différences de l'un & de l'autre ; en un mot, comment il montera, & comment je descendrai dans la roue conjugale, pour ne reprendre jamais mon tour que par accès ou par sauts ; tels que les foibles efforts d'un Etat qui s'abîme, pour sauver quelque reste de sa liberté mourante.

Tous les bons naturels sont passionnés, dit M. Lovelace. Jolie excuse auprès d'un objet aimé, dans la plénitude de son pouvoir ! C'est-à-dire, en d'autres termes ; „ quoi-
„ que je vous considère beaucoup, Mada-
„ me, je ne prendrai pas la peine de répri-
„ mer mes passions pour vous plaire. Je ferois fort aise d'entendre cette apologie de la bouche d'Hickman, pour une *bonté* de cette espèce !

Nous avons trop de facilité, ma chere, à passer sur certains défauts qu'une ancienne indulgence a comme justifiées, & qui sont tournées par conséquent en mal habituel. Si l'on a cet égard pour un caractère violent, tandis qu'il est dans la dépendance ; que n'exigera-t-il point, lorsqu'il aura le pouvoir de donner des loix ? Vous connoissez un mari, pour lequel je m'imagine qu'on a eu trop de ces fausses complaisances ;
 &

& vous voyez que ni lui, ni personne autour de lui, n'en est plus heureux.

La convenance de naturel, entre deux personnes qui doivent vivre ensemble, est un avantage. Cependant, je voudrois encore, que d'un consentement mutuel, elles fixassent certaines bornes, au-delà desquelles il ne leur fût jamais permis de passer, & que chacune aidât l'autre à s'y contenir; sans quoi, tôt ou tard, il arrivera des deux côtés quelque invasion. Si les bornes des trois états qui constituent notre union politique étoient moins connues, & n'étoient pas confirmées dans l'occasion, quel seroit leur sort? Les deux branches de la législature empiéteroient l'une sur l'autre, & le pouvoir exécutif ne manqueroit pas de les engloutir toutes deux.

Vous me direz que deux personnes raisonnables qui se lieroient ensemble....
Oui, ma chère, s'il n'y avoit que les personnes raisonnables qui prissent le parti du mariage. Mais ne vous étonnerois-je point, si j'avançois que la plupart de celles qui le font, passent leur vie dans le célibat? Elles croient avoir besoin de réfléchir si longtems, qu'elles ne se déterminent jamais. Ne nous fait-on pas l'honneur, à vous & à moi, de nous attribuer un peu de raison? & laquelle
des

des deux penseroit jamais à se marier, si nos amis & ces autres importuns vouloient nous laisser libres ?

Mais pour revenir ; si c'étoit à moi, que Lovelace se fût adressé, (à moins cependant que je ne me fusse laissée prendre par quelque chose de plus qu'un goût conditionel), dès le premier exemple de ce qu'il a l'audace de nommer son *bon naturel*, je lui aurois, défendu de me voir jamais. „Honnête „ami, aurois-je pû lui dire (si j'avois daigné lui dire quelque chose) ce que tu „souffres, n'est pas la centième partie de „ce que tu dois t'attendre à souffrir avec „moi. Ainsi, prends le congé que je te donne. Je ne veux point de passion qui „l'emporte sur celle que tu prétens avoir „pour moi.

Pour une femme de votre caractère doux & flexible, il reviendroit au même d'être mariée à un Lovelace ou à un Hickman. Dans vos principes d'obéissance, vous avertiriez peut-être un homme doux qu'il a droit de commander; qu'un mari ne doit pas employer la prière; & qu'il se dégrade lorsqu'il n'exige pas la soumission qu'on lui a vouée solennellement à l'Autel. Je connois depuis longtems, ma chere, ce que vous pensez de cette partie badine du nœud

con-

conjugal, que quelque rusé législateur a glissée dans la formule, pour nous faire un devoir de ce que les hommes n'auroient osé demander comme un droit.

Notre éducation & nos usages, dites-vous, *nous assujettissent à la protection du brave*. J'en conviens. Mais n'est-il pas bien glorieux & bien galant dans *un brave*, de nous garantir de toutes sortes d'insultes, excepté de celles qui nous touchent le plus; c'est-à-dire, des fiennes?

Avec quel art Lovelace dans l'extrait que vous me faites d'une de ses lettres, a-t-il mesuré cette réflexion à votre caractère; *les ames généreuses haïssent la contrainte!* Il est plus profond, ma chere, que nous ne nous le sommes figuré. Il fait, comme vous le remarquez, que tous les mauvais tours ne peuvent être ignorés; & dans cette persuasion il en avoue autant qu'il est nécessaire pour adoucir à vos yeux ceux dont vous pouvez être informée par d'autres voies, en vous accoutumant à les entendre sans surprise. On pensera que c'est du moins une marque d'ingénuité; & qu'avec tous ses vices, il ne sauroit être un hypocrite: caractère le plus odieux de tous pour notre sexe, lorsque nous venons à le découvrir; ne fût-ce que parce qu'il nous donne sujet
de

de douter de la justice des louanges qui nous viennent d'une si mauvaise source, lorsque nous nous persuaderions volontiers qu'elles nous sont dûes.

Cette ingénuité prétendue fait obtenir à Lovelace les louanges qu'il désire, au lieu du blâme qu'il mérite. C'est un pénitent absous, qui se purge d'un côté pour aller recommencer de l'autre. Un œil favorable ne grossira pas ses fautes; & lorsqu'une femme se sera persuadé qu'on peut espérer mieux de l'avenir, elle ne manquera point d'attribuer à la haine ou à la prévention, tout ce que la charité pourra teindre de cette couleur. Si les preuves sont trop fortes pour recevoir une interprétation si favorable, elle se paiera des espérances qu'on ne cesse pas de lui donner pour l'avenir; d'autant plus que les croire suspectes, ce seroit douter de son propre pouvoir, & peut-être de son mérite. Ainsi, par degrés, elle sera portée à croire les vices les plus éclatans fort bien rachetés par de pures suppositions de vertu.

J'ai des raisons, ma chere, & de nouvelles raisons, pour moraliser comme je fais sur le texte que vous m'avez fourni. Mais je ne m'expliquerai point sans être mieux informée. Si je parviens à l'être, comme je l'espère

l'espère de mon adresse, & si je découvre ce que je ne fais qu'entrevoir, votre homme est un diable, un monstre abominable. J'aurois mieux vous voir j'ai pensé dire, à M. Solmes qu'à lui.

Mais, en attendant mes informations, voulez vous savoir comment il pourra s'y prendre, après toutes ses offenses, pour ramper adroitement jusqu'à vous? Ecoutez-moi. Il fera d'abord plaider pour lui l'excellence de son caractère; & ce point une fois accordé, l'insolence de ses emportemens disparaît. Il ne lui restera plus que de vous accoutûmer à ses insultes, & de vous faire prendre l'habitude de les pardonner à ses alternatives de soumission. L'effet de cette méthode sera de briser en quelque sorte votre ressentiment, en ne permettant jamais qu'il soit de longue durée. Ensuite un peu plus d'insulte, un peu moins de soumission, vous conduira insensiblement à ne plus rien voir que de la première espèce, & jamais rien qui ressemble à la seconde. Alors vous craindrez d'irriter un esprit si bouillant; & vous parviendrez enfin à prononcer si joliment & si intelligiblement le mot d'*obéissance*, que ce sera un plaisir de vous entendre. Si vous doutez de cette progression, aiez la bonté, ma chere amie, de prendre là-dessus le jugement de votre mere.

T. II. P. I.

O

Passons



Passons à d'autres sujèts. Votre histoire est devenue si importante, que je ne dois pas m'arrêter à des lieux communs. Aussi ces légères & badines excursions sont elles affectées. Mon cœur partage sincèrement toutes vos disgraces. L'éclat de ma lumière est obscurci par des nuages humides. Mes yeux, si vous les pouviez voir dans les momens où vous les croiez aussi gais que vous me l'avez reproché, sont plutôt prêts à se mouiller de larmes, sur les sujèts-mêmes que vous regardez comme le triomphe de ma joie.

Mais à présent, la cruauté inouïe & la malice oblinée de quelques uns de vos amis (de vos parens, devois-je dire : c'est une erreur où je retombe toujours ;) l'étrange détermination des autres ; votre démêlé présent avec Lovelace, & l'approche de votre entrevûe avec Solmes, dont vous avez raison d'appréhender beaucoup les suites, sont des circonstances si graves qu'elles demandent toute mon attention.

Vous voulez que je vous donne mes conseils sur la conduite que vous devez tenir avec Solmes. C'est exiger au-delà de mes forces. Je fais qu'on attend beaucoup de cette entrevûe ; sans quoi, vous n'auriez pas obtenu un si long delai. Tout ce que je puis dire, c'est que si vous ne vous rendez pas en faveur de
Solmes,

Solmes, à présent que vous vous croiez si offensée par Lovelace, rien ne sera jamais capable de produire ce changement. Après l'entre-vûe, je ne doûte pas que je ne sois obligée de reconnoître, que tout ce que vous aurez fait & tout ce que vous aurez dit sera bien, & ne pouvoit être mieux. Cependant si je pense autrement, je ne vous le dissimulerai pas. Voilà ce que je ne balance point à promettre.

Je veux vous animer un peu, contre votre oncle-même, si vous avez occasion de lui parler. Ressentez-vous du traitement insensé auquel il a eu tant de part, & faites l'en rougir si vous le pouvez.

En y pensant bien, je ne fais si cette entre-vûe, dans quelque espérance qu'on l'ait désirée, ne peut pas tourner à votre avantage. Lorsque Solmes reconnoitra (du moins si vos résolutions se soutiennent) qu'il n'a rien à se promettre de vous, & lorsque vos parens ne s'en croiront pas moins sûrs, il faudra bien que l'un se retire, & que les autres composent; sur des offres qui vous coûteront quelque chose à remplir, ou je suis trompée, quand vous serez délivrée de la plus rude de vos peines. Je me rappelle plusieurs endroits de vos dernières lettres, & même des premières, qui m'autorisent à vous tenir ce



langage ; mais , dans les circonstances où vous êtes , ce que je pourrois dire là-dessus seroit hors de saison.

Ma conclusion , c'est que je suis indignée jusqu'au transport , de vous voir le jouet de la cruauté d'un frere & d'une sœur . Après tant d'épreuves & de témoignages de votre fermeté , quelle peut être leur espérance ?

J'approuve l'idée qui vous est venue , de mettre hors de leurs atteintes les lettres & les papiers qui ne doivent pas tomber sous leurs yeux . Il me semble que vous pourriez penser aussi à porter au dépôt une partie de vos habits & de votre linge , avant le jour de votre entre-vûe avec Solmes ; de peur qu'ensuite il ne vous devienne plus difficile d'en trouver l'occasion . Robert me l'apportera au premier ordre , soit de jour ou de nuit .

Si l'on vous pousse à l'extrémité , je ne suis pas sans espérance d'engager ma mere à vous recevoir ici secrètement . Je lui promets indulgence pour indulgence ; c'est-à-dire , de voir de bon œil & même de bien traiter son favori . Je roule depuis quelque tems ce projet dans ma tête : mais je n'ose encore vous assurer du succès . Cependant n'en désespérez pas . Votre querelle avec Lovelace pourra beaucoup y contribuer ; & vos dernières offres , dans la lettre de Dimanche à votre oncle , seront pour elle un second motif .

Je

Je compte sur votre pardon, pour tous les petits écarts d'une amie naturellement trop vive, mais dont le cœur est lié au vôtre par une parfaite sympathie,

ANNE HOWE.

LETTRE LXVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vendredi, 31 de Mars.

Vous m'avez rendu un compte fort obligant de votre silence. Les malheureux font toujours dans le doute, toujours portés à changer les accidens les plus inévitables en froideur & en négligence, sur-tout de la part de ceux dont ils souhaitent de conserver l'estime. Je suis sûre que ma chere Anne Howe ne fera jamais du nombre de ces amies qui ne s'attachent qu'à la prospérité : cependant son amitié m'est si précieuse, que je puis douter du moins si je mérite qu'elle me soit conservée.

Vous m'accordez si généreusement la liberté de vous gronder, que je crains de la prendre. Je me défierois plus volontiers de mon propre jugement, que de celui d'une chere amie, dont l'ingénuité à reconnoître



ses fautes la met au-dessus du soupçon d'en commettre de volontaires. Je tremble presque à vous demander si vous ne vous trouvez pas trop cruelle, trop peu généreuse, dans votre conduite à l'égard d'un homme qui vous aime si chèrement, & qui est d'ailleurs si honête & si sincère ?

Si ce n'étoit vous, je regretterois qu'il y eût quelqu'un au monde qui fût capable de me surpasser dans cette vraie grandeur d'ame qui inspire de la reconnoissance pour les blessures qui nous viennent de la main d'un véritable ami. Je me suis peut-être rendue coupable d'un excès d'indiscrétion, qui ne peut être excusé que par le trouble où je suis, si c'est même une excuse. Comment dois-je m'y prendre à présent pour vous prier, comme je le ferai toujours avec instance, de vous abandonner hardiment à ce charmant esprit, qui, sous des apparences riantes, pénètre un défaut jusqu'au vif ? Un malade seroit bien aveugle s'il redoutoit la sonde, dans une main si délicate ? Mais je suis embarrassée à vous faire cette prière, dans la crainte qu'elle ne devienne pour vous une raison d'être plus réservée. La satire désirée ou permise, se change trop facilement en éloge, dans un Censeur généreux, qui s'apperçoit qu'on profite de ses railleries. Les vôtres ont l'instruction

tion pour objêt ; & quoiq'un peu mordantes, elles ne laissent pas de plaire. Il n'y a point de corruption à craindre dans la blessure d'une pointe aussi légère que la vôtre, qui n'est envenimée, ni par la méthode, ni par l'intention. C'est un art que nos modernes les plus admirés ont mal connu. Pourquoi ? parce qu'il doit tirer ses principes de la bonté du naturel, & que dans l'exercice il doit être dirigé par la droiture du cœur. Ne m'épargnez donc pas parce que je suis votre amie ; & que cette raison, au contraire, vous excite à m'épargner moins. Je puis sentir la pointe du trait, toute fine qu'elle est entre vos mains ; j'en puis être peinée : vous manquerez votre but, si je ne l'étois pas. Mais après un moment de sensibilité, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je vous en aimerai au double : mon cœur corrigé fera tout-à-vous, & fera plus digne de vous.

Vous m'avez appris ce que je dois dire à M. Lovelace, & ce que je dois penser de lui. Vous m'avez représenté d'avance, avec beaucoup d'agréments, la méthode qu'il emploiera vraisemblablement pour se réconcilier avec moi. S'il l'entreprend en effet, je vous représenterai à mon tour tout ce qui se passera dans cette occasion ; pour recevoir vos avis, s'ils arrivent assez tôt, & votre censure

ou votre approbation lorsque vos lettres me viendront trop tard. Il me semble que quelque parti qu'on me permette ou qu'on me force de prendre, les juges favorables doivent me considérer comme une personne qui n'est plus dans sa direction naturelle. Poussée comme au hazard par les vents impétueux d'une contradiction passionnée, & d'une rigueur que j'ose accuser d'injustice, je vois le port désiré du célibat, où je suis portée par tous mes desirs : mais j'en suis repoussée par les vagues écumeuses de l'envie d'un frere & d'une sœur, & par les furieux tourbillons d'une autorité qui se croit injuriée ; tandis que d'un côté mes regards, aperçoivent dans Lovelace, des rocs contre lesquels je puis briser malheureusement, & de l'autre, dans Solmes, des sables sur lesquels je suis menacée d'échouer. Horrible situation, dont la vûe me fait fremir !

Mais vous, mon charitable Pilote, quelle charmante ressource ne me faites-vous pas entrevoir, si j'ai le malheur d'être réduite à l'extrémité ! Je ne veux pas trop compter, comme vous avez la précaution de m'en avertir, sur le succès de vos sollicitations auprès de votre mere : je connois ses principes de soumission aveugle dans un enfant. Cependant je me flatte aussi de quelque espérance, parce qu'elle

qu'elle concevra qu'un peu de protection, accordée si à propos, peut me sauver d'une plus grande témérité. Dans cette heureuse supposition, elle gouvernera toutes mes démarches. Je ne ferai rien que par ses avis & les vôtres. Je ne verrai personne, je n'écrirai pas une lettre, & personne ne saura où je suis, sans son consentement. Qu'elle me place dans une chaumine, je n'en sortirai pas; à moins que, sous quelque déguisement, ou comme votre femme de chambre, il ne me soit permis le soir de faire un tour de promenade avec vous: & je ne demande cette protection secrète que jusqu'à l'arrivée de M. *Morden*, qui ne peut tarder longtems.

L'ouverture que vous me donnez, de porter une partie de mes habits au dépôt, me paroît dangereuse dans l'exécution, & je serai obligée de me réduire à mettre à part un peu de linge avec mes papiers. Depuis quelque tems, Betty a jetté curieusement les yeux sur mes armoires, lorsque j'en ai tiré quelque chose en sa présence. Un jour, après avoir fait cette observation, je laissai exprès mes clés en descendant au jardin. A mon retour, je la surpris, qui avoit la main dessus, comme venant de s'en servir. Elle parût confondue de me voir rentrer si-tôt. Je feignis de ne m'en être pas apperçue; mais



lorsqu'elle se fut retirée, je trouvai que mes habits n'étoient pas dans l'ordre que je connoissois.

Je ne doùtai pas que sa curiosité ne fût venue de plus loin; & craignant qu'on n'abregeât mes promenades, si je n'allois pas au devant des soupçons, je me suis accoutumée depuis, enti'autres petites ruses, non-seulement à laisser mes clés aux armoires, mais à me servir quelquefois de cette fille, pour en tirer mes habits l'un après l'autre, sous prétexte d'en ôter la poussière & d'empêcher que les fleurs ne se ternissent, ou seulement de me défennuier, faute d'occupation plus sérieuse. Outre le plaisir, que les petits comme les grands prennent à voir des habits riches, je remarque *que cet office* l'attache beaucoup; comme si ses observations faisoient partie de son ministère.

C'est à la confiance qu'ils ont dans un espion si fidelle, & à la certitude que je n'ai pas un seul confident dans la famille, parce que je n'ai recherché le secours de personne, quoique je sois aimée de tous les domestiques, que je crois devoir la liberté qu'on me laisse pour mes promenades. Peut-être que ne m'ayant remarqué aucun mouvement vers le dehors, ils en concluent plus certainement que je me laisserai vaincre
 enfin

enfin par leurs persécutions. Autrement ils devroient penser qu'ils irritent assez ma patience, pour me faire chercher, dans quelque démarche téméraire, un remède à des traitemens si durs : & je demande pardon au Ciel si je me trompe ; mais je crains que mon frere & ma sœur n'en fussent pas fort affligés.

S'il arrivoit donc, contre toutes mes espérances, que cette fatale démarche devint nécessaire, il faudroit me contenter de partir avec les habits que j'aurois sur moi. L'usage où je suis de m'habiller pour tout le jour, après mon déjeuner, préviendra toute défiance ; & le linge que je mettrai au dépôt, suivant votre conseil, ne sauroit m'être inutile.

N'admirez vous pas jusqu'où s'étend mon attention, & combien je suis ingénieuse à trouver les moiens d'aveugler ma geolière, pour écarter les soupçons de ses maîtres ? J'éprouve que l'adversité donne de l'invention. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai mis en usage, pour accoutumer mes surveillans à me voir souvent descendre au jardin & visiter ma volière. Tantôt j'ai besoin d'air, & je me trouve mieux aussitôt que je suis hors de ma chambre. Tantôt je me sens mélancolique ; & mes Bantams,
mes

mes Faifans, ou la cascade, ont le pouvoir de me divertir: les premiers, par leurs mouvemens animés, qui reveillent mes esprits; la cascade plus pompeusement, par ses échos & ses creux murmures. Quelquefois la solitude fait mes uniques délices. Que je trouve de secours pour la méditation, dans le silence de la nuit, dans la fraîcheur de l'air, dans le spectacle du lever ou du coucher du Soleil! Quelquefois, lorsque je suis sans dessein & que je n'attens point de lettres, je suis assez officieuse pour prendre avec moi Betty. Il m'est arrivé aussi de l'appeller pour me suivre, lorsque je n'ignorois pas qu'elle étoit employée d'un autre côté & qu'elle ne pouvoit venir.

Voilà mes principales ressources; mais je les subdivise, & j'en compose une infinité d'autres, en changeant les noms & les formes. Elles ont toujours, non-seulement de la vraisemblance, mais même de la vérité, quoiqu'elles soient rarement mon principal motif. Que les mouvemens de la volonté sont agiles! Que la repugnance cause de pesanteur & fait naître de difficultés! Le moindre obstacle, qui favorise le dégoût, est une masse de plomb attachée aux pieds, qui les rend immobiles.

* * *

J'ai

Vendredi, à onze heures du matin.

J'ai déjà fait un paquet d'une partie de mon linge. Ce n'est pas sans avoir beaucoup souffert, pendant tout le tems que j'y viens d'employer : & je souffre encore, de la seule pensée que cette précaution soit devenue nécessaire.

Lorsque vous le recevrez, aussi heureusement que je l'espère, aiez la bonté de l'ouvrir. Vous y trouverez deux autres paquets, cachetés ; l'un qui contient les lettres que vous n'avez pas vûes, c'est-à-dire, celles que j'ai reçues depuis la dernière fois que je vous ai quittée ; l'autre qui est le recueil des lettres, des copies de lettres, & de tout ce que nous nous sommes écrit, entre vous & moi, depuis le même tems ; avec quelques autres papiers, sur divers sujets si supérieurs à moi, que je ne puis souhaiter qu'ils tombent jamais sous des yeux moins indulgens que les vôtres. Si mon jugement meurt avec l'âge, je me déterminerai peut-être à les revoir.

Dans une troisième division, qui est aussi cachetée, vous trouverez toutes les lettres de M. Lovelace, depuis qu'on lui a interdit l'entrée de cette maison, & les copies de toutes mes réponses. J'attens de votre amitié que vous ouvrirez le dernier paquet, & qu'a-



qu'après avoir lû tout ce qu'il contient, vous me direz librement ce que vous pensez de ma conduite.

Remarquez en passant, que je ne reçois pas un mot de cet homme- là. Pas un seul mot ! Ma réponse fut mise au dépôt Mercredi. Elle y demeura jusqu'au lendemain. Je ne saurois vous dire à quelle heure elle fût levée hier, parce que je ne pris pas la peine de m'en instruire jusqu'au soir. Elle n'y étoit plus alors. Point de replique aujourd'hui à dix heures ! Je le suppose d'aussi mauvaise humeur que moi. De tout mon cœur !

Il auroit peut-être l'ame assez basse, s'il avoit jamais quelque pouvoir sur moi, pour se venger des peines que je lui ai causées. Mais, à présent, j'ose assurer qu'il n'en aura pas l'occasion.

Je commence à le connoître, & je me flatte que nous sommes également dégoûtés l'un de l'autre. Mon cœur est dans une tranquillité *inquiète*, si je puis hazarder cette expression : inquiète, à cause de l'entre-vûe que j'apprehende avec Solmes, & des conséquences dont je suis menacée; sans quoi je serois parfaitement tranquille: car enfin je n'ai pas mérité le traitement que je reçois; & si je pouvois me défaire de Solmes,

mes, comme je crois être délivrée de Lovelace, l'influence de mon frere & de ma sœur sur mon pere, ma mere & mes oncles, ne dureroit pas longtems contre moi.

Vous aurez la bonté de laisser passer les cinq guinées que vous trouverez liées dans le coin d'un mouchoir, comme une petite recompense que je crois devoir aux services de votre fidelle Robert. Ne vous y opposez pas, ma chere. Vous savez que j'aime à me satisfaire sur ces bagatelles. Mon premier dessein étoit de vous envoyer aussi le peu que j'ai d'argent, & même une partie de mes diamans : mais ce sont des choses *portatives*, & que je ne puis oublier. D'ailleurs, si quelque soupçon faisoit désirer de voir mes diamans, sans que je fusse en état de les montrer, ce seroit une démonstration de quelque dessein, dont on ne manqueroit pas de me faire un crime.

* * *

Vendredi à une heure, dans le Bucher.

Rien encore, de la part que vous savez ! J'ai apporté fort heureusement mon paquet jusqu'ici, & j'ai trouvé votre lettre d'hier au soir. Si Robert prend la mienne sans emporter le paquet, hâtez - vous de le renvoyer, & de l'avertir qu'il doit le prendre aussi.



fi. De la manière dont je l'ai placé, il me semble qu'en étendant un peu le bras, il ne fauroit le manquer. Vous pouvez juger par le fujét de votre lettre, que je ne tarderai point à vous répondre.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE LXVIII.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Jeudi, au soir, 30 Mars.

Préparez-vous au récit de mes découvertes, sur la conduite & la bassesse de votre abominable monstre, dans le misérable cabaret qu'il appelle une Hôtellerie.

Les roitelets & les moineaux ne sont pas une proie indigne de cet affamé vautour. Ses affidités, ses veilles, ses périls nocturnes, les rigueurs de la saison, qu'il brave si courageusement, ne doivent pas être mis entièrement sur votre compte. Il a trouvé des consolations, pour adoucir des peines si dures : une petite créature, douce & jolie, suivant la peinture qu'on me fait ; innocente jusqu'à son arrivée ; mais la pauvre petite ! qui peut dire à présent ce qu'elle est ?

Son



Syfangé.

fo
bi
le
&
to
ff
N
rl
fi
ri
fo

c
fi
v
d
E

v
r
r
t
r
l
f
c



Son âge, dix-sept ans, à peine accomplis.

Il a d'ailleurs, pour compagnie, son ami, son camarade de débauche; un homme de belle humeur & d'intrigue, comme lui, avec lequel il ne s'ennuie pas le verre à la main; & quelquefois un ou deux autres libertins, tous déguifés suivant leur caprice. La tristesse n'approche pas de cette bande joyeuse. N'avez pas d'inquiétude, ma chere, pour le rhume de votre Lovelace. Il n'a pas la voix si enrouée, que sa *Bessey*,* son *Bouton de rose*, comme le misérable l'appelle, ne puisse fort bien l'entendre.

Il en est fou. On prétend qu'elle est encore fort innocente: du moins son pere & sa grand-mere en paroissent persuadés. Il veut la marier, dit-on, à un jeune homme du même Village. Le pauvre garçon! la pauvre & simple fille!

M. Hickman raconte qu'à la Ville, on le voit souvent aux Spectacles avec des femmes; & chaque fois avec des femmes différentes. Ah! ma chere amie! Mais quand toutes ces accusations seroient autant de vérités, que vous importe? Eussiez-vous été les meilleurs amis du monde, cet éclaircissement ne sauroit manquer de produire son effet.

Mon-

* Petit nom de fille.



Monstre infâme ! se peut-il que ses soins, ses vûes pour vous, n'aient pas été capables de le réprimer ? Mais je vous l'abandonne. Il n'y a rien à espérer de lui. Je fouhaiterois seulement, s'il étoit possible, d'arracher cette pauvre petite créature de ses vilaines griffes. J'ai formé un plan dans cette vûe ; du moins, si je suis sûre qu'elle ait encore son innocence.

Il se fait passer pour un Officier militaire, qui est obligé de se tenir à couvert après un duel, tandis que la vie de son adversaire est en suspens. On le croit homme de grande qualité. Son ami passe pour un Officier inférieur, avec lequel il vit familièrement. Il est accompagné d'un troisième, qui est une sorte de compagnon subordonné à l'autre. Le monstre n'a lui-même qu'un seul domestique. O ma chere ! que toute cette race de diables, pardonnez - moi l'expression, fait employer agréablement le tems ! pendant que notre crédulité nous rend si sensibles aux prétendus tourmens qu'ils souffrent pour nous.

* * *

Je viens d'apprendre que sur le désir que j'en ai marqué, on me procurera l'occasion de voir le père & la fille. Je les aurai bientôt pénétrés. Il me sera facile de voir clair dans
dans

dans le cœur d'une jeune fille si simple, s'il ne l'a pas déjà corrompue; & si c'en est déjà fait, il ne me sera pas moins facile de le découvrir aussi. Si je trouve dans l'un & l'autre plus d'art que de naturel, je les renverrai sur le champ. Mais comptez que la fille est perdue.

On dit qu'il l'aime éperdûment. Il lui donne la première place à table. Il prend plaisir à la faire parler. Il ne veut pas que ses amis approchent d'elle. Elle babille de son mieux; & il admire la nature dans tout ce qu'elle dit. On la lui a entendue nommer une fois, sa charmante petite créature. Ne doutez pas qu'il ne lui ait donné cent fois le même nom. Il la fait chanter; il loue ses petits frédons rustiques. Elle est perdue, ma chere; elle ne peut en échapper. C'est Lovelace, vous le savez. Qu'on vous amene Wyerley, si l'on est résolu de vous marier; tout autre en un mot que Lovelace ou Solmes: c'est l'avis,

de votre ANNE HOWE.

Ma chere amie, considérez ce cabaret comme sa garnison, lui comme un ennemi, ses camarades libertins comme ses alliés ou ses auxiliaires: votre frere & vos oncles ne



trembleroient-ils pas, s'ils savoient combien il est proche d'eux, lorsqu'ils vont & viennent dans ce quartier ? Il a résolu, m'assûret-on, que vous ne ferez pas menée chez votre oncle Antonin. Comment ferez-vous, avec ou sans cet entreprenant ? Remplissez le blanc que je laisse, car je ne trouve pas de terme assez odieux.

LETTRE LXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vendredi à 3 heures.

Vous me remplissez tout-à-la fois de colère, d'indignation & de terreur ! Hâtez-vous ma très-chère amie, de grace hâtez-vous, d'achever vos éclaircissemens sur le plus vil de tous les hommes.

Mais ne joignez jamais les termes d'innocence & de simplicité avec le nom de cette malheureuse fille. Ne doit-elle pas savoir qu'un homme de cette espèce, qui porte un air de haute condition sous toutes sortes de déguisemens, ne peut avoir de bonnes vûes lorsqu'il lui fait prendre la première place, & qu'il lui donne des noms si tendres ? Une
fille

filles de dix-sept ans, simple & modeste, chanteroit-elle au gré d'un inconnu, qui fait profession d'être hors de son état naturel? Si son pere & sa grand-mere étoient d'honnêtes gens, qui eussent à cœur la conduite de leur fille, lui laisseroient ils cette liberté?

Ne pas souffrir que ses amis approchent d'elle! comptez que ses vices sont infâmes, s'il ne les a pas déjà remplies. Avertissez, ma chere, s'il n'est pas trop tard, avertissez ce pere imprudent du danger de sa fille. Il est impossible qu'il y ait un pere au monde, ou une mere, qui voulussent vendre la vertu d'un enfant. L'infortunée créature!

Il me tarde extrêmement d'apprendre la suite de vos informations. Vous verrez cette fille, me dites vous. Marquez-moi ce que c'est que sa figure. *Douce & jolie*, ma chere! Voilà de fort doux & de fort jolis termes: mais sont-ils de vous ou de lui? Si vous la croiez si *simple*, si *naturelle* dans ses manières, & dans ses *petits frédons rustiques*, (car en vérité, ma chere, vous vous affectionnez à votre peinture) comment une fille, telle que vous la représentez, a-t-elle pu engager un homme perdu de débauche, comme je ne vois que trop à présent qu'il faut le regarder, accoutumé à toutes les intrigues des femmes de la Ville; l'engager,



dis-je, si fortement ; & sans doute pour long-tems, puis-qu'après avoir perdu son innocence, elle saura suppléer par l'art à ce qui lui manque du côté de l'éducation ?

Belles espérances de réformation de la part d'un misérable libertin ! Pour tout au monde, ma chere, je ne voudrois pas qu'il me crût informée. Soiez sûre que je n'ai pas besoin de faire des résolutions. Je n'ai pas ouvert sa lettre, & je me garderai bien de l'ouvrir. Un imposteur ! un hipocrite ! Avec son rhume & ses ressentimens de fièvre, qu'il a gagnés peut-être dans quelque débauche nocturne, & qui n'ont fait qu'augmenter dans la grotte du Taillis.

Etre déjà sur ce pied !..... j'entens dans son estime, ma chere. En vérité, je ne lui dois plus qu'un parfait mépris. Je me haïs moi-même, de m'être trop étendue sur sa bassesse, & sur sa *douce & jolie* créature. Comptez, ma chere, qu'il n'y a rien de *doux*, rien de *joli* & d'aimable, sans modèlie & sans vertu.

Cet autre infâme, Joseph Leman, avoit fait entendre à Betty, qui n'a pas manqué de me le dire aussi-tôt, que Lovelace se faisoit connoître pour un méchant homme, dans un lieu ou depuis quelque tems on l'avoit vû déguisé. Mais il vouloit être mieux éclair-

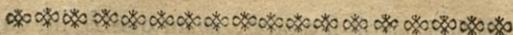
éclairci, avoit-il ajoûté, avant que de lui en apprendre davantage. Elle lui avoit promis le secret, dans l'espérance de le faire expliquer : c'est là-dessus que je vous ai priée de prendre vous-même quelques informations. Je vois à présent que les accusations de ses ennemis n'étoient que trop bien fondées. Si son but est la ruine d'une pauvre innocente, & s'il ne l'a connue qu'à l'occasion des visites qu'il a rendues au Château d'Harlove, je me croirai doublement intéressée à ce qui la regarde, & j'aurai sujet aussi d'être doublement irritée contre lui. Il me semble que je le hais plus que Solmes-même. Mais je ne vous dirai plus un mot de lui, lorsque vous m'aurez informée, le plus promptement qu'il vous sera possible, de tout ce que vous aurez découvert..... parce que jusqu'à lors je n'ouvrirai pas sa lettre ; & si vos explications sont telles que je me l'imagine, & que j'en suis presque sûre, je la remettrai toute fermée dans le lieu où je l'ai prise, & jamais je n'aurai rien à démêler avec lui. Adieu, ma très-chère amie.

CLARISSE HARLOVE.



P 4

LET-



LETTRE LXX.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Vendredi, à midi, 31 Mars.

La justice m'oblige de ne pas tarder un moment, après ma dernière lettre, & de faire porter, si je le pouvois, celle-ci sur les ailes du vent. Je crois de bonne foi que votre homme est innocent. Il me semble que pour cette fois du moins, il doit être justifié ; & je régréte beaucoup d'avoir été trop prompte à vous communiquer mes informations par lambeaux.

J'ai vû la jeune fille. Elle est réellement très-jolie, très-agréable ; & ce que vous regarderez comme un mérite plus précieux, c'est une jeune créature si innocente, qu'il faudroit être d'une méchanceté infernale pour avoir conspiré sa ruine. Son pere est un homme simple & honête, qui est fort satisfait de sa fille & de leur nouvelle connoissance.

A présent que j'ai pénétré le fond de cette aventure, je ne fais si je ne dois pas craindre pour votre cœur, lorsque je vous aurai dit qu'il peut sortir quelque chose de noble, de ce Lovelace.

La

La jeune fille doit être mariée la semaine prochaine ; & c'est à lui qu'elle en aura l'obligation. Il est *résolu*, suivant le discours du pere, de faire un *heureux couple*, & il *souhaiteroit*, dit-il, d'en faire plus d'un. Voilà pour vous, ma chere. Comme il a pris aussi en affection le jeune homme qu'elle aime, il a fait pour elle un présent de cent guinées, qui sont entre les mains de la grand-mere, & qui répondent à la petite fortune du mari ; tandis que son compagnon, excité par l'exemple, en a donné aussi vingt-cinq, pour équiper en habits la petite Villageoise.

Le pauvre homme raconte qu'à leur arrivée, ils affectoient paroître au-dessous de ce qu'ils sont : mais à présent, m'a-t-il dit en confidence, il fait que l'un est le Colonel *Barrow*, & l'autre le Capitaine *Sloane*. Il avoue que pendant les premiers jours, le Colonel s'apivoisoit assez avec sa fille ; mais que la grand-mere l'ayant supplié d'épargner une pauvre jeune innocente, il jura de ne lui donner que de bons conseils, & qu'il a tenu parole en honnête homme. La folle petite créature a reconnu que le Ministre-même ne lui auroit pas donné de meilleures instructions, d'après le livre de la Bible. Je vous avoue qu'elle m'a plu beaucoup, & je lui ai donné sujet de ne pas regarder sa visite comme un tems perdu.



Mais bon Dieu! ma chere, qu'allons nous devenir à présent? Lovelace, non-seulement réformé, mais changé en Prédicateur! Qu'allons nous devenir? Au fond, ma tendre amie, votre générosité est engagée maintenant en sa faveur. Fi de cette générosité! J'ai toujours pensé qu'elle cause autant de mal aux belles ames, que l'amour aux caractères communs. J'apprehende sérieusement que ce qui n'étoit qu'un *gout conditionel*, ne devienne un *gout sans condition*.

C'est comme à regret, que je me suis vûe obligée de changer si-tôt mes invectives en panégyrique. La plupart des femmes, ou celles du moins qui me ressemblent, aiment à demeurer en suspens sur un jugement téméraire, lors-même qu'elles en ont reconnu la fausseté. Tout le monde n'est pas, comme vous, assez généreux pour avouer une méprise. Cette rigueur à se rendre justice demande une certaine grandeur d'ame; de sorte, que j'ai poussé plus loin mes informations dans le même lieu, sur la vie, les manières & toute la conduite de votre homme... dans l'espérance d'y trouver quelque chose à redire. Mais tout paroît uniforme!

Enfin M. Lovelace fort de cette recherche avec tant d'avantage, que s'il y avoit la

moins

moindre apparence, je soupçonnerois ici quelque complot formé, pour blanchir la tête d'un More. Adieu, ma chere.

ANNE HOWE.

LET TRE LXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Samedi, premier d'Avril.

U ne censure précipitée nous expose toujours à l'inconstance dans nos jugemens ou dans nos opinions: & ce n'est pas un effet dont on doive se plaindre; car si vous-même, ma chere, dans l'exemple présent, vous aviez eu autant de répugnance que vous le dites à reconnoître une erreur, je crois que je vous en aurois aimée beaucoup moins. Mais vous n'aurez pas prévenu de si bonne foi ma réflexion, si votre caractère n'étoit un des plus ingénus qu'on ait jamais vus dans une femme. Quoique M. Lovelace paroisse ici fort bien justifié, ses autres défauts sont en assez grand nombre pour mériter les plus sévères censures. Si j'étois avec lui dans les termes qu'il désire, je lui donnerois avis que le traître

Leman

Leman n'est pas autant de ses amis qu'il le pense. Autrement, il n'auroit été si empressé de rapporter à son désavantage, surtout à Betty Barnes, l'affaire de la jolie Villageoise. Il est vrai qu'il en a fait un secret à Betty, mais il lui a promis de lui en apprendre davantage lorsqu'il seroit mieux informé, & d'en parler aussi à son Maître. C'est ce qui empêche cette fille de la publier, malgré l'impatience qu'elle auroit de s'en faire un nouveau mérite auprès de mon frere & de ma sœur. Elle est bien aise aussi d'obliger Joseph, qui lui tient quelques propos d'amour qu'elle ne rejette pas quoiqu'elle se croie fort au-dessus de lui. Il n'est que trop ordinaire à la plupart des femmes, lorsqu'elles n'ont pas l'occasion de s'engager dans un commerce de galanterie qui leur plaise, de prêter l'oreille du côté où leur inclination les porte le moins.

Mais pour ne rien dire de plus, de deux personnages dont j'ai fort mauvaise opinion, je dois vous avouer que comme je n'aurois jamais eu que du mépris pour M. Lovelace, s'il avoit été capable d'une si basse intrigue, avec les vûes qui l'amenent si près du Château d'Harlove, & comme je n'ai pas laissé d'y trouver beaucoup de vraisemblance, l'éclaircissement, comme vous dites, engage
ma

ma générosité à proportion de mes craintes, & plus peut-être que je ne le devois souhaiter. Vous me raillez, ma chere, autant qu'il vous plaira; mais je vous demande, si cet événement ne produiroit pas sur vous le même effet..... je vous proteste, ma véritable amie, que si depuis ce jour il vouloit s'attacher au bien pour le reste de sa vie, je lui pardonnerois volontiers une bonne partie de ses erreurs passées; ne fût-ce qu'en faveur de la preuve que nous avons, qu'il est capable d'une si bonne & si généreuse espèce de sentimens.

Vous vous imaginez bien qu'après avoir reçu votre seconde lettre, je n'ai pas fait scrupule d'ouvrir la sienne; & je n'en ferai pas non plus d'y répondre, parce que je n'y trouve aucun sujet de plainte. Il sera d'autant plus content de mes termes, que je crois lui devoir un peu de réparation pour l'injuste idée que j'ai eue de lui, quoiqu'il n'en ait pas la moindre connoissance.

Je me trouve assez heureuse que cette aventure ait été si tôt éclaircie par la diligence de vos soins; car si j'avois pu me résoudre auparavant à lui faire quelque réponse, ce n'auroit été que pour lui confirmer mes derniers adieux, & peut-être pour lui en déclarer le motif, dont j'avois été plus
tou-



touchée que je ne le devois. Alors quel avantage ne lui aurois-je pas donné sur moi, lorsqu'il en seroit venu à des éclaircissemens si heureux pour lui-même?

Vous verrez quelque jour, dans sa dernière lettre, combien il est humble, avec quelle ouverture il reconnoît, comme vous l'avez prédit, son impatience naturelle & toutes ses fautes. Je dois convenir que depuis les lumières que vous m'avez procurées, ce langage a tout une autre apparence. Il me semble aussi, ma chere, que sans avoir jamais vû la petite Villageoise, je puis lui accorder d'être plus jolie que je n'aurois pû le croire auparavant; car la vertu est la perfection de la beauté.

Vous verrez comment il s'excuse, sur ses indispositions, „de n'avoir pû venir prendre ma lettre en personne; & qu'il s'efforce de se purger là-dessus, comme s'il croioit que j'en ai dû ressentir quelque „peine. Je suis fâchée d'avoir contribué au dérangement de sa santé, & je veux bien m'imaginer que ses inquiétudes, pendant quelque tems, ont dû être assez chagrinantes pour un esprit aussi impatient que le sien. Mais, dans l'origine, il ne peut en accuser que lui-même.

VOUS

Vous verrez que dans la supposition que je lui pardonne, il est rempli d'inventions & d'expédiens pour me délivrer de la violence dont je suis menacé.

J'ai toujours dit que le premier degré, après l'innocence, est de reconnoître ses fautes, parce qu'il n'y a point de changement à se promettre de ceux qui s'étudient à les défendre. Mais vous trouverez dans cette lettre-même, de la hauteur jusques dans ses soumissions. A la vérité, je n'y découvre aucun fujét de reproche dans les termes: cependant je ne trouve point, à son humilité, l'air de cette vertu, & je ne reconnois pas qu'elle porte non-plus sur ses véritables fondemens.

Il est certain qu'il est fort éloigné du vrai caractère d'un homme poli; quoi qu'on ne puisse pas dire de lui qu'il soit du caractère opposé. Sa politesse est celle d'un homme, qui par un défaut d'attention sur lui-même, fondé sur une indulgence excessive dans ses premiers ans, & peut-être sur trop de succès dans un âge plus avancé, a contracté une sorte de présomption, que l'habitude a changée en arrogance, & qui n'est guères compatible avec une certaine délicatesse.

La distance, où vous êtes d'avis qu'il faut toujours tenir ce sexe, est une maxime fort juste.



juste. La familiarité détruit le respect : mais avec qui ? Comptez, ma chere, que ce n'est pas avec un homme prudent, généreux & capable de reconnoissance.

Je conviens qu'en voulant éviter un excès, il est difficile de ne pas tomber dans un autre. De-là vient, peut-être, que M. Lovelace régarde comme la marque d'une grande ame, de donner plus à son orgueil qu'à sa délicatesse. Mais est-ce un homme profond, qui ne fait pas faire des distinctions de cette nature ; tandis qu'avec des qualités médiocres elle n'échappent point au commun des hommes ?

Il se plaint amèrement „ de ma facilité à „ m'offencer, & à le congédier pour ja „ mais. Je lui pardonnerai, me dit-il, „ s'il ose me représenter que cette conduite „ est d'une hauteur extrême, & qu'elle est „ fort éloignée de pouvoir contribuer à di „ minuer les craintes, sur l'effèt des persé „ cutions de mes proches en faveur de M. „ Solmes.

Vous verrez qu'il fait dépendre de moi toutes ses espérances de bonheur pour ce monde & pour l'autre. Ses vœux & ses promesses sont d'une ardeur, qu'il me semble que le cœur seul peut dicter. Quelle autre marque auroit-on jamais pour juger du cœur des hommes ?

Vous

Vous verrez aussi qu'il est déjà informé de l'entre-vûe que j'ai promise à M. Solmes, & dans quels termes sa douleur s'exprime. Mon dessein est de lui expliquer ce que je pense des viles méthodes qu'il emploie, pour être si-tôt instruit de ce qui se passe dans notre famille. Si les cœurs honnêtes ne s'élevent pas contre les actions qui blessent l'honnêteté, qui prendra soin de les reprimer, du-moins par la honte ?

Vous verrez avec quelles instances passionnées il me demande „au-moins quelques lignes, avant le jour de mon entre-vûe avec Solmes, pour le soutenir dans „l'espérance que ce n'est pas mon ressentiment qui me dispose à bien traiter un „odieux rival. Je dois lui pardonner, dit-il, de revenir tant de fois à cette crainte; „sur-tout, si je considère que la même fa- „veur lui a été refusée, & que mes proches „ne l'auroient pas désirée avec tant d'ardeur, „s'ils ne s'en promettoient pas beaucoup „de fruit.

* * *

Samedi, premier d'Avril.

Ma réponse est partie. Je lui marque naturellement „que j'étois dans la résolution de „n'écrire jamais un mot de plus, à un hom-

T. II. P. I.

Q

me

„ me capable de s'emporter contre tout mon
 „ séxe & contre moi, parce que j'ai cru à
 „ propos de faire usage de mon jugement :
 „ Que si je me suis soumise à cette entre-
 „ vûe avec M. Solmes, c'est par un simple
 „ mouvement d'obéissance, pour faire con-
 „ noître à mes amis que je suis disposée, à
 „ la soumission dans tout ce qui ne surpasse pas
 „ mes forces; & que je ne suis pas sans espé-
 „ rance de voir abandonner son entreprise à
 „ M. Solmes, lorsqu'il aura reconnu com-
 „ bien je suis déterminée à le rejeter :

„ Que mon aversion pour lui est trop sin-
 „ cère pour me laisser dans cette occasion la
 „ moindre défiance de moi-même; mais que
 „ M. Lovelace ne doit pas néanmoins s'attri-
 „ buer l'honneur du sacrifice : que si mes
 „ amis m'abandonnent seulement à moi-mê-
 „ me, j'attache un trop grand prix à ma li-
 „ berté & à mon indépendance, pour les
 „ soumettre à un homme si impétueux, qui
 „ m'apprend d'avance à quoi je devois m'at-
 „ tendre s'il avoit quelque empire sur moi.

„ Je lui déclare à quel point je désapprou-
 „ ve les moiens qu'il emploie, pour se faire
 „ informer de ce qui se passe dans le sein
 „ d'une famille. J'ajoute que le prétexte de
 „ corrompre les domestiques d'autrui, par
 „ voie de représsailles pour les espions qu'on a
 „ placés

„ placés près de lui, n'est qu'une misérable
„ excuse, une bassesse justifiée par une autre
„ bassesse: que de quelque manière qu'il plaîse
„ à chacun d'interpréter ses propres actions, il
„ y a des règles indépendantes, qui constituent
„ le droit & le tort. Condamner une injusti-
„ ce, & se croire autorisé à la paier d'une autre,
„ qu'est-ce autre chose que répandre une cor-
„ ruption générale? S'il n'y a pas un point
„ où quelqu'un s'arrête, après s'être fait beau-
„ coup de mal tour à tour, il faut dire à dieu
„ nécessairement à toute vertu. Pourquoi
„ ne seroit-ce pas moi, doit penser une belle
„ ame, qui m'arrêterai la première à ce point?

„ Je lui laisse à juger, si, mesuré par cette
„ règle, il a droit de se mettre au rang
„ des belles ames; & si connoissant l'impe-
„ tuosité de son caractère & le peu d'appa-
„ rence qu'il parvienne jamais à se réconci-
„ lier avec ma famille, je dois flatter ses
„ espérances?

„ Je lui dis que tous ces défauts & toutes
„ ces tâches ne peuvent me faire désirer que
„ pour son seul avantage, de le voir dans des
„ principes plus justes & plus naturels, &
„ que j'ai un véritable mépris pour un grand
„ nombre de libertés qu'il est en possession
„ de s'accorder: que nos caractères, par
„ conséquent, sont extrêmement opposés:

Q 2

„ &

„ & qu'à l'égard de ses promesses de réfor-
 „ mation, tant d'aveus, qui ne sont sui-
 „ vis d'aucun changement réel, ne sont pour
 „ moi qu'un langage spécieux, qu'il lui est
 „ bien plus aisé de tenir, que de justifier ou
 „ de corriger ses erreurs : que j'ai appris de-
 „ puis peu (en effêt je l'ai fû de Betty, qui
 „ le tient de mon frere) qu'il prend quelque-
 „ fois la folle liberté de déclamer contre le
 „ mariage : je lui en fais un réproche fort vif,
 „ & je lui demande dans quelle vûe il peut
 „ s'abandonner à ces indignes railleries, &
 „ penser en même tems à m'adresser ses
 „ soins ?

„ Si je suis obligée, lui dis-je, de me
 „ rendre chez mon oncle Antonin, il n'en
 „ doit pas conclure que je ferai nécessaire-
 „ ment mariée à M. Solmes ; parce qu'au
 „ contraire, j'aurai moins à combattre dans
 „ mon propre cœur, pour m'échapper d'une
 „ maison où je ferai menée malgré moi,
 „ que pour abandonner celle de mon pere ;
 „ & dans les plus fâcheuses suppositions, je
 „ trouverai le moien de tenir mes persécu-
 „ teurs en suspens jusqu'à l'arrivée de M.
 „ Morden, qui aura droit, si je l'exige, de me
 „ mettre en possession de l'héritage de mon
 „ grand-pere.„

Il y a peut-être un peu d'artifice dans cette conclusion. Ma principale vûe est de lui faire abandonner ses projets de violence; car au fond, si je suis enlevée d'ici, avec connoissance, ou peut-être sans aucun sentiment, & livrée à l'empire de mon frere & de ma sœur, j'espère peu qu'ils n'emploient pas la force pour m'engager à M. Solmes. Sans cette crainte funeste, si je pouvois me promettre de gagner du tems, soit, par prétextes bien ménagés, soit pour dernière ressource, en prenant quelque chose de nuisible à ma fanté, je me garderois bien de penser jamais à quitter la maison-même de mon oncle. Comment accorder avec mes principes, une démarche qui blesseroit, après tout, l'obéissance que je dois à mon pere, dans quelque lieu qu'il lui plaise de me placer?

Mais tandis que vous me donnez la charmante espérance, que, pour éviter d'être à l'un des deux prétendans, je ne serai dans la nécessité de m'abandonner à la famille de l'autre, je ne crois pas mes affaires absolument désespérées.

Je ne vois personne de la mienne, & je ne reçois de la part de personne aucune marque d'amitié ou d'attention. N'en dois-je pas conclure qu'ils n'attendent pas eux-mêmes beaucoup d'effêt de cette conférence de

Q 3

Mardi,

Mardi, à laquelle je ne puis penser sans effroi ? La présence de mon oncle Antonin n'est pas ce que j'avois de plus favorable à souhaiter : mais je la préfère à celle de mon frere ou de ma sœur. Mon oncle est fort impétueux dans sa colére. Je ne puis croire, que M. Lovelace le soit beaucoup davantage. Il ne peut avoir du moins l'air aussi terrible que mon oncle, qui a les traits plus rudes. Ces favoris de la fortune maritime, qui n'ont jamais connu d'autre obstacle que la fureur des flots, & qui mettent même leur gloire à la braver, font quelquefois autant de bruit que les vents qu'ils sont accoutumés à combattre.

Je m'imagine que M. Solmes & moi nous aurons l'un devant l'autre l'air de deux fous ; s'il est vrai, comme mon oncle Harlove me l'écrit, & comme Betty me le répète souvent, qu'il craigne autant ma vûe que je redoute la sienne.

Adieu, mon heureuse amie ! heureuse, trois fois heureuse, de ne voir aucune condition dure attachée à votre devoir, & de n'avoir qu'à suivre un choix que votre mere a fait pour vous, & contre lequel vous n'avez point, & vous ne sauriez avoir, de juste objection : à moins que ce n'en soit une, que ce choix ne vienne pas de vous. La corruption

ruption de la nature nous révolte contre tout ce qui à l'air d'autorité : mais il faut convenir que le feu de la jeunesse est moins propre que la maturité de l'âge & l'expérience à faire un bon choix pour nous-mêmes. En un mot, tout ce qui manque à votre bonheur, c'est de le connoître ; ou de ne pas l'empoisonner par des réflexions sur un tems où vous avez eu le pouvoir de choisir : quoi qu'il y ait beaucoup d'apparence qu'en vous consultant bien vous-même, vous n'en eussiez pas fait d'autre usage.

CLARISSE HARLOVE.

LET TRE LXXI.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Dimanche 2 d'Avril.

J'aurois dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j'ai reçu votre paquet. Robert m'a dit que votre traître de Lemar l'avoit apperçu dans l'allée verte, & qu'après lui avoir demandé ce qui l'amenoit dans ce lieu, il avoit ajouté, sans lui laisser le tems de répondre ; hâtez-vous, *Monsieur Robert*, & ne perdez pas un moment à vous retirer.

Q 4.

Vous

Vous ne devez pas douter, que vous n'ayez l'obligation de la liberté qu'on vous laisse dans vos promenades, à la confiance que votre frere a pour ce personnage & pour Betty. Mais vous êtes la seule au monde, qui dans des circonstances de cette nature, n'ait pas quelque domestique intelligent, sur la fidélité duquel elle puisse se reposer. Un Poëte, ma chere, n'introduiroit pas une Angélique sans lui donner une confidente, relevée par quelque joli nom, ou du moins une vieille Nourrice.

J'ai lû, à ma mere, plusieurs endroits de vos lettres; mais rien n'a fait tant d'impression sur elle, que le dernier article de celle d'hier. Elle en est charmée; elle m'a dit, qu'il lui étoit impossible de vous refuser son cœur. J'allois profiter de cet heureux moment pour lui faire ma proposition, & la presser avec toute l'ardeur dont je suis capable, lorsque l'agréable Hickman est entré, en faisant ses révérences, & tirant-à-tour son jabot & ses manchettes. Je lui aurois joué volontiers le cruel tour de les chiffonner; mais saisissant une autre idée pour lui marquer mon chagrin, n'y-a-t-il donc ici personne? ai-je dit, & depuis quand entre-t-on sans se faire annoncer? Il m'a demandé pardon. Il est demeuré dans le dernier embarras,

barras, incertain s'il devoit tenir bon ou se retirer. Ma mere, avec sa pitié ordinaire, a remarqué qu'après tout nous n'avions rien de secret, & l'a prié de s'asseoir. Vous connoissez sa respectueuse hésitation, lorsqu'il est une fois déconténcé. Avec..... votre..... permission, Mademoiselle, en s'adressant à moi. Hé oui, oui, Monsieur, asseiez-vous si vous êtes fatigué; mais que ce soit, s'il vous plaît, près de ma mere: j'aime que mon panier ait toute sa rondeur, & je ne fais à quoi cet incommode ajustement est bon, si ce n'est à nettoier les souliers sales, & à tenir dans l'éloignement les gens incivils. Etrange fille! s'est écriée ma mere, d'un air assez mécontent: & prenant un ton plus doux pour lui, oui, M. Hickmann, asseiez-vous près de moi; je n'ai point de ces folles parures qui empêchent les honnêtes gens de s'approcher. J'ai pris un visage sérieux, & j'étois bien aise au fond du cœur que ce discours de ma mere ne s'adressât point à votre oncle Antonin.

Avec sa liberté de veuve, elle n'auroit pas manqué, j'en suis sûre, de ramener fort prudemment le premier sujet de notre entretien, & de vouloir montrer même, à son favori, l'article de votre lettre qui est si fort en sa faveur. Elle avoit déjà commencé à

Q 5

lui

lui dire, qu'il avoit beaucoup d'obligation à Miss Clarisse, & qu'elle pouvoit l'en assûrer. Mais j'ai demandé aussi-tôt à M. Hickman, s'il n'avoit rien appris de nouveau par ses dernières lettres de Londres. C'est une question par laquelle je suis accoûtumée à lui faire entendre que je souhaite de changer de sujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vûe; & pourvû qu'il se taise alors, je ne suis pas fâchée qu'il ne me réponde pas.

Je n'étois pas d'avis de faire devant lui l'ouverture de ma proposition, sans savoir un peu mieux comment elle sera reçue de ma mere; parce que si je ne la trouve pas bien disposée, je le garde lui-même, comme une ressource que je veux employer dans cette occasion. D'un autre côté, je ne me soucie pas beaucoup de lui avoir obligation, si je puis l'éviter. Un homme, qui a des vûes telles que les siennes, fait l'important, & prend un air si affairé lorsqu'une femme consent à l'employer, qu'il fait perdre patience. Mais si je ne trouve pas aujourd'hui l'occasion de m'expliquer, je la ferai naître demain.

Pourquoi voudriez-vous que j'ouvriffe le paquet dans votre absence? Votre conduite n'a pas besoin d'être justifiée à mes yeux; & par les extraits que vous m'avez

vez

vez faits plusieurs fois des lettres de Lovelace & des vôtres, vous m'avez fort bien informée où vous en êtes avec lui ? J'allois vous exercer un peu, par quelques mauvaises plaisanteries de mon goût ; mais puisque vous souhaitez qu'on vous croie supérieure à tout notre sexe dans l'art de vous maîtriser vous-même, & que vous méritez en effet qu'on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelque fois prête à m'ouvrir votre cœur, & que si vous êtes arrêtée, c'est par un peu de mauvaise honte, qui vous reste à combattre. Vous acheverez de la vaincre ; & vous me ferez la grace à lors de vous expliquer sans aucun déguisement.

Je ne puis vous pardonner l'excès de votre libéralité, pour un homme déjà trop heureux de vous avoir servie. Une année de ses gages ! y pensez-vous ? Je crains que vous ne causiez sa ruine. Son argent lui fera trouver l'occasion de se marier dans le voisinage ; & peut-être avant trois mois aura-t-il raison d'attribuer son malheur à vos bien-faits. Il faut *vous laisser*, dites-vous, *la liberté de vous satisfaire sur ces bagatelles*. Oui, je sais fort-bien que là-dessus on perd sa peine à vous contredire. Vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres

dres services qu'on vous rend, & trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Il est vrai qu'on est païé de tout, par la satisfaction qu'on y prend. Mais pourquoi voudriez - vous que la noblesse de votre ame devint un sujét de reproche pour tout le genre humain; pour votre famille du-moins, & pour la mienne aussi? Si c'est une excellente règle, comme je vous l'ai entendu dire, de *prêter l'oreille aux paroles, mais de ne former nos jugemens que sur les actions*; que faut-il penser d'une jeune personne, qui s'étudie, dans ses paroles, à chercher des palliatifs & des excuses pour la bassesse de ceux-mêmes qu'elle condamne par ses actions? Vous devriez rougir, ma chere, au milieu d'une nombreuse famille, d'y paroître si singulière. Lorsque vous aurez rencontré quelqu'un dont l'ame ressemble à la vôtre, déployez hardiment toutes vos grandes qualités: mais jusqu'à lors, il me semble que par pitié pour autrui, vous devez accoutumer votre esprit & votre cœur à souffrir un peu de contradiction.

Je ne m'étois proposé de vous écrire que deux lignes, dans le seul dessein de vous rendre tranquille sur le sort de votre paquet: & mon papier néanmoins se trouve rempli. Quel moien de retenir ma plume sur

fur un fujét auffi cher & auffi fertile que vos louanges! Pour vous punir de cette *bagatelle* que je vous reproche, & dont je fuis très-férieufement irritée, je regrette que l'efpace manque au défir que j'aurois de relever tant de belles actions qui forment comme le tiflu de votre vie, & dont celle-ci n'eft qu'un exemple ordinaire. L'idée me plait. C'eft une voie dont je veux faire l'effai quelque jour, d'intéreffer votre modéftie à modérer l'excès de vos autres vertus.

ANNE HOWE.

LET TRE LXXII.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Dimanche au foir, 2 d'Avril.

Q uel détail j'ai à vous faire, ma chere amie, & que je vais vous caufer d'admiration par le changement qui eft arrivé dans la conduite de mes amis! Je n'aurois jamais crû qu'il y eût tant d'art parmi nous que j'en découvre. Ce recit ne demande pas d'autre ordre que celui des événemens.

Toute la famille étoit ce matin à l'Eglife. Ils en ont ramené le Docteur Lewin, après l'avoit

l'avoir fait inviter à venir dîner au Château. . . . Peu de momens après son arrivée, le Docteur m'a fait demander la permission de me voir dans mon appartement. Vous croiez sans peine qu'elle n'a point été refusée.

Il est monté. Sa visite a duré près d'une heure : mais, ce qui n'a pû manquer de me surprendre, il a pris soin d'éviter tout ce qui pouvoit le conduire au sujet dont j'avois supposé qu'il étoit venu m'entretenir. Enfin, je lui ai demandé si l'on ne trouvoit pas étrange que je ne parusse plus à l'Eglise. Il m'a fait là-dessus un compliment fort civil ; mais il avoit toujours eu pour règle, m'a-t-il dit, de ne pas entrer dans les affaires des familles s'il n'y étoit appelé.

Rien n'étant plus contraire à mon attente, je me suis imaginée que dans l'opinion qu'on a de sa justice, on n'avoit osé porter ma cause à son Tribunal ; & je n'ai rien ajouté qui pût nous rappeler au même sujet. Lorsqu'on est venu l'avertir que le dîner étoit servi, il n'a pas marqué, par le moindre étonnement, qu'il fit attention que je ne descendois pas avec lui.

C'est la première fois, depuis mon emprisonnement, que j'ai regretté de ne pas dîner en bas. En le conduisant jusqu'à l'escalier,

calier, une larme s'est ouvert un passage malgré moi. Il s'en est aperçu; & son bon naturel le trahissant jusqu'à mouiller aussi ses yeux, il s'est hâté de descendre, sans prononcer un seul mot; dans la crainte, sans-doute de me faire connoître son attendrissement par l'altération de sa voix. J'ai prêté l'oreille assez soigneusement, pour lui entendre louer non-seulement les bonnes qualités qu'il m'attribue, mais sur-tout la part que j'avois eue à notre conversation; & j'ai supposé, qu'ayant été prié de ne pas m'entretenir du sujet de mes peines, il vouloit faire voir qu'il avoit évité de toucher cet intéressant article.

Je suis demeuré si mécontente, & tout à la fois si surprise de cette nouvelle méthode, que je ne me suis jamais trouvée dans le même embarras. Mais d'autres scènes étoient prêtes à l'augmenter. Ce jour devoit être pour moi un jour d'événemens mystérieux; & liés néanmoins avec l'avenir, car je ne puis douter que sous ces voiles, on ne cache des vûes fort importantes.

Dans l'après-midi, tout le monde, à l'exception de mon frere & de ma sœur, est allé à l'Eglise, avec le Docteur, qui a laissé des complimens pour moi. Je suis descendue au jardin. Mon frere & ma sœur, qui
s'y

s'y promenoient aussi, m'ont observée assez longtems, en affectant de se tenir sous mes yeux ; dans la vûe, si je ne me trompe, de me rendre témoin de leur gaieté & de leur bonne intelligence. Enfin, ils sont entrés dans l'allée d'où j'étois prête à sortir, les mains l'un dans celle de l'autre, comme deux tendres amans. Votre serviteur Mifs ; votre servante, Monsieur. C'est tout ce qui s'est passé entre mon frere & moi. Ne trouvez-vous pas l'air un peu froid, Clary ! m'a demandé ma sœur, d'un ton assez doux, & s'arrêtant devant moi. Je me suis arrêtée aussi, & je lui ai rendu une profonde révérence pour la sienne, qui n'en étoit qu'une demie. Je ne m'en apperçois pas, ma sœur ; lui ai-je répondu. Elle s'est remise à marcher. Je lui ai fait une autre révérence, & j'ai continué ma promenade vers ma volière. Mais prenant tous deux un chemin plus court, ils y sont arrivées avant moi. Vous devriez, Clary, m'a dit mon frere, me faire présent de quelques-uns de vos oiseaux, pour ma basse-cour d'Ecosse. Ils sont à votre service, mon frere. Je vais choisir pour vous, a dit ma sœur ; & tandis que je leur jettois à manger, ils en ont pris une demie douzaine. J'ignore quel étoit leur dessein, & s'ils en ont eu d'autre que de montrer devant moi

moi

moi beaucoup de bonne humeur & d'affection mutuelle.

Après le Service divin, mes oncles ont pensé aussi à me donner quelque signe d'attention. Il m'ont fait avertir, par Betty, qu'ils vouloient prendre le thé avec moi dans mon propre appartement. C'est à présent, me suis-je dit à moi-même, que les préliminaires vont commencer pour Mardi. Cependant ils ont changé l'ordre du thé, & mon oncle Jules est le seul qui soit monté chez moi.

L'air dont il est entré tenoit également de la froideur & de l'affection. Je me suis avancée avec empressement, & je lui ai demandé sa faveur. Point de crainte, m'a-t-il dit, point d'inquiétude, ma nièce; soiez sûre désormais de la faveur de tout le monde: nous touchons à l'heureuse fin, chere Clary. J'étois impatient de vous voir. Je ne pouvois me refuser plus longtems cette satisfaction: & m'embrassant, il m'a nommée, sa charmante nièce.

Cependant, il a constamment évité de toucher au point intéressant. Tout va prendre une face nouvelle. Tout va s'arranger heureusement. Les plaintes vont finir. Vous êtes aimée de tout le monde. J'ai voulu d'avance vous faire ma cour, c'est

T. II. P. I.

R

son



son expression obligeante, vous voir, vous dire mille choses tendres. Le passé doit être oublié comme s'il n'étoit jamais arrivé.

J'ai hasardé quelques mots sur le déshonneur que je recevois de ma prison. Il m'a interrompue : du déshonneur ? ma chere. Ah ! ce ne sera jamais votre partage ; votre réputation est trop bien établie. Je mourrois d'envie de vous voir, a-t-il repété ; je n'ai vû personne de la moitié si aimable, depuis cette longue séparation.

Il a recommencé à baiser mes joues, que je sentoie brûlantes de chagrin & d'impatience. Je ne pouvois soutenir d'être jouée si cruellement. De quelle reconnoissance étois-je capable pour une visite qui ne me sembloit qu'une ruse trop humble, dans la vûe de m'engager adroitement pour Mardi, ou de me faire paroître inexcusable aux yeux de tout le monde ? O frere artificieux ! je reconnois tes inventions. Là-dessus, ma colere me faisoit rappeler son triomphe & celui de ma sœur, lorsqu'ils avoient affecté de me suivre, de se marquer tant d'amitié, & qu'en me nommant Clary & leur sœur, avec une condescendance forcée, j'avois crû voir dans leurs yeux plus d'aversion que de tendresse. Croiez-vous qu'avec ces réflexions, j'aie pû regarder la visite de mon oncle

oncle comme une grande faveur ? J'en ai jugé comme je le devois ; & le voiant attentif à prévenir toutes sortes d'explications, j'ai affecté de suivre son exemple, & de ne lui parler que de choses indifférentes. Il a continué sur le même ton ; observant tout ce qui étoit au-tour de moi, tantôt un de mes petits ouvrages, tantôt un autre, comme s'il les eût vus pour la première fois ; baissant, par intervalles, la main qui les avoit peints ou brodés ; moins pour les admirer, que pour écarter par cette diversion ce qu'il avoit de plus présent dans l'esprit, & moi dans le cœur.

En sortant, il a paru comme frappé d'une réflexion qui lui survenoit. Comment puis-je vous laisser ici, ma chere ? vous dont la présence répand la joie dans cette maison ? Il est vrai, qu'on ne vous attend point en bas : mais je suis tenté de surprendre votre pere & votre maman..... si je croiois du moins qu'il n'arrivât rien de defagréable ! Ma nièce, ma chere Clary, qu'en dites-vous ? (auriez-vous crû, chere Miss Howe, que mon oncle fût capable de cette dissimulation !) Voulez-vous descendre avec moi ? Voulez-vous voir votre pere ? Aurez-vous le courage de soutenir son premier mécontentement, à la vûe d'une chere fille, d'une chere



chere nièce, qui a causé tant d'embarras à tout le monde? Pouvez-vous promettre que l'avenir.....

Il s'est aperçu que ma patience commençoit à se lasser. Au fond, ma chere, a-t-il repris, si vous ne vous sentez pas encore une parfaite résignation, je ne voudrois pas vous engager dans une démarche....

Mon cœur, partagé entre le respect & le ressentiment, étoit si plein, que j'avois peine à respirer. Vous savez, ma chere amie, que je n'ai jamais pû supporter d'être bassement-traitée. Eh quoi? Monsieur, lui ai-je dit, en exclamations entre-coupées: vous, mon oncle! vous! comment se peut-il, Monsieur..... comment pouvez-vous..... Votre pauvre amie, ma chere, n'a pas eu la force de donner plus de liaison à ses idées.

J'avoue, chere Clary, a répondu mon oncle, que si vous n'êtes pas déterminée à la soumission, le meilleur parti est de demeurer où vous êtes. Mais après le témoignage que vous avez donné.....

Le témoignage que j'ai donné! Quel témoignage, Monsieur?

Eh-bien, eh-bien, chere nièce, si vous êtes si sensible au chagrin d'avoir été renfermée, il vaut mieux demeurer encore où

vous

vous êtes. Mais cette petite disgrâce finira bien-tôt. Adieu, ma chere Clary. Je n'ajoute que deux mots ! soiez sincère dans votre soumission, & continuez de m'aimer comme vous avez toujours fait ; je vous répons que les bien-faits de votre grand-pere ne surpasseront pas les miens.

Il s'est hâté de descendre, sans me laisser le tems de repliquer, comme dans la joie d'être échappé & d'avoir fini son rolle. Ne voyez-vous pas, ma chere, à quel point ils sont déterminés, & combien j'ai raison de trembler pour Mardi ? Il est évident pour moi, qu'ils croient avoir obtenu quelque avantage par le consentement que j'ai donné à cette entre-vûe. Quand il m'en seroit resté quelque doute, les nouvelles impertinences de Betty achéveroient de le détruire. Elle ne cesse de me complimenter sur ce qu'elle appelle le grand jour, & sur la visite de mon oncle. Les difficultés, dit-elle, sont plus d'à-demi vaincues. Elle est sûre que je n'aurois pas consenti à voir M. Solmes, si je n'étois résolue de l'accepter. Elle va se trouver plus d'occupations qu'elle n'en a eu depuis quelque tems. Les préparatifs de nôce lui plaisent beaucoup. Qui fait si mon mariage ne sera pas bien-tôt suivi d'un autre ?



J'ai trouvé, dans le cours de l'après-midi, une réplique de M. Lovelace à ma dernière réponse. Elle est remplie de promesses, remplie de reconnoissance, d'éternelle reconnoissance ; c'est son expression favorite, entre plusieurs autres qui ne sentent pas moins l'hyperbole. Cependant, de toutes les lettres d'homme que j'ai vûes, les siennes sont celles où j'ai trouvé le moins de ces magnifiques absurdités. Je n'en aurois pas plus d'estime pour lui, s'il affectoit d'en employer beaucoup. Ce langage me paroît d'une esprit borné, qui croit une femme folle ou qui espère de la rendre telle.

„ Il se plaint de mon indifférence, qui
 „ ne lui permet de fonder l'espoir de me fai-
 „ re agréer ses soins, que sur les mauvais
 „ traitemens que je reçois de mes amis. Au
 „ reproche que je lui ai fait de son caractère
 „ impétueux, il répond, que dans l'impossi-
 „ bilité absolue de se justifier, il a trop d'in-
 „ génuité pour l'entreprendre : que je le
 „ rends muet d'ailleurs, par une interprétation
 „ trop dure, qui me fait attribuer l'aveu de
 „ ses défauts à l'indifférence que je lui sup-
 „ pose pour sa réputation, plutôt qu'au désir
 „ de se corriger : qu'entre les objections
 „ qu'on à repandues jusqu'à présent contre
 „ ses mœurs, il n'en connoît point encore
 „ de

„de justes ; mais que désormais, il est ré-
„solu de les prévenir. Quelles sont ses pro-
„messes, demande-t-il ? C'est de se réfor-
„mer par mon exemple : & quelle occasion
„auroit-il de les remplir, s'il n'avoit point
„de vices, ou du moins, de vices considéra-
„bles à réformer ? Il espère que l'aveu de ses
„fautes ne passera aux yeux de personne pour
„un mauvais signe, quoique ma sèvre vertu
„m'en ait fait prendre cette idée.

„Il est persuadé qu'à la rigueur, mon
„reproche est juste, sur les intelligences
„qu'il entretient par voie de représailles
„jusques dans le sein de ma famille. Aussi
„son caractère ne le prote-t-il guères à péné-
„trer dans les affaires d'autrui. Mais il se
„flatte que les circonstances peuvent le ren-
„dre excusable, sur-tout, lorsqu'il est deve-
„nu si important pour lui, de connoître
„les mouvemens d'une famille, déterminée
„à l'emporter contre moi, par le motif
„d'une injuste animosité qui ne régarde que
„lui. Pour se conduire avec la vertu d'un
„Ange, dit-il, il faut avoir à faire à des An-
„ges : il n'a point encore appris la difficile
„leçon de rendre le bien pour le mal ; &
„s'il doit l'apprendre quelque jour, ce ne
„sera point par les traitemens que je reçois
„de certains esprits, qui prendroient plaisir,



„sil s'abbaïsoit devant eux, à le fouler aux
„pieds comme moi.

„Il s'excuse assez mal sur la liberté avec
„laquelle il lui est arrivé quelquefois de tour-
„ner en ridicule l'état du mariage. C'est
„une matière, dit-il, qu'il n'a pas traî-
„tée depuis quelque tems avec si peu de ré-
„spect. Il reconnoit d'ailleurs qu'elle est
„rebattue, triviale; que c'est un lieu com-
„mun, si vuide de sens & si usé, qu'il
„meurt de honte de s'y être quelquefois ar-
„rêté. Il le traite de raillerie stupide con-
„tre les loix & le bon ordre de la société,
„qui rejailit sur les ancêtres du mauvais
„plaisant; & plus criminelle encore dans
„un homme tel que lui, qui peut faire va-
„loir son origine & ses alliances, que dans
„ceux qui n'ont pas la même obligation à
„leur naissance. Il me promet de s'obser-
„ver plus soigneusement dans ses paroles &
„dans ses actions, pour devenir plus digne
„de mon estime; & pour me convaincre
„que s'il a jamais le bonheur, auquel il
„aspire, les fondemens se trouveront jet-
„tés dans son ame, pour l'édifice d'hon-
„neur & de vertu que j'y élèverai par mon
„exemple.

„Il me regarde comme perdue sans res-
„source, si je suis une fois menée chez mon
„oncle.

„oncle. Il représente avec les plus fortes
 „couleurs la situation du lieu, les fossés qui
 „l'environnent, la chapelle, l'animosité
 „implacable de mon frere & de ma sœur,
 „leur empire sur tout le reste de ma famil-
 „le; & ce qui ne m'effraie pas moins, il
 „me fait entendre ouvertement qu'il périra
 „plûtôt que de m'y laisser conduire.

Vos obligeantes, vos généreuses sollici-
 tations, ma chere amie, me feront trouver,
 dans la faveur de votre mere, l'unique mo-
 ien d'éviter des extrémités si cruelles. Je
 fuirai sous sa protection, si sa bonté l'y fait
 consentir. J'exécuterai toutes mes pro-
 messes. Je n'entretiendrai point de corré-
 spondances. Je ne vous quitterai pas un
 moment. Je ne verrai personne. Il faut
 que je ferme ma lettre & qu'elle parte sur
 le champ. Hélas! il n'est pas nécessaire de
 vous dire, que je suis toute à vous.

CLARISSE HARLOVE.





LETTRE LXXIII.

MISS CLARISSE HARLOVE, à
MISS HOWE.

Lundi, 3 d'Avril.

Graces au soins de votre amitié, mes papiers sont sûrement entre vos mains. Je veux m'efforcer de mériter votre estime, pour ne pas faire déshonneur tout-à-la-fois à votre jugement & à mon cœur.

Il m'est venu une nouvelle lettre de M. Lovelace, qui paroît furieusement alarmé de l'entre-vüe que je dois avoir demain avec M. Solmes. Les airs, me dit-il, que ce Misérable prend déjà droit de se donner à cette occasion, augmentent beaucoup son inquiétude; & c'est avec une peine extrême qu'il s'abstient de le voir, pour lui faire connoître à quoi il doit s'attendre, si la violence est employée en sa faveur. Il m'assûre que Solmes a déjà traité avec les Marchands, pour des équipages; & que dans le nouvel ordre de sa maison (avez-vous jamais rien entendu de si horrible) il a marqué tel & tel appartement, pour une Nourrice,
&

& pour d'autres Officiers qu'il me destine.

Comment prendrai-je sur moi d'entendre des propos d'amour, de la bouche de ce monstre? La patience m'échappera sans doute. D'ailleurs, je n'aurois pas crû qu'il eût osé se vanter de ces impudens préparatifs; tant ils s'accordent peu avec les vûes de mon frere. Mais je me hâte de quitter un sujet si révoltant.

L'audacieuse confiance de Solmes vous fera lire avec moins d'étonnement celle de Lovelace, qui me presse ouvertement, au nom de toute sa famille, de me dérober aux violences dont je suis menacée chez mon oncle, & qui me propose un carosse de Milord M..., à six chevaux, qui m'attendra derrière l'enclos, à la barrière qui conduit au taillis. Vous verrez avec quelle hardiesse il parle d'articles déjà dressés, d'escorte prête à monter à cheval, & d'une de ses cousines, qui doit se trouver dans le carosse, ou dans le Village voisin, pour me conduire chez son oncle ou chez ses tantes, ou jusqu'à Londres, si c'est le parti pour lequel je me détermine; sous toutes les conditions & les restrictions que je jugerai à propos de lui prescrire. Vous verrez avec quel air de fureur il menace de veiller nuit

&

& jour, & d'employer la force armée, pour m'arracher à ceux qui entreprendront de me conduire chez mon oncle; & cela, soit que j'y consente ou non, parce qu'il régard de ce voiage comme la ruine absolue de ses espérances.

O chere amie! Qui pourroit penser à cet étrange appareil, sans être extrêmement misérable par sa douleur & par ses craintes! S'exé dangereux! qu'avois-je à démêler avec aucun homme, ou les hommes avec moi? Je ne mériterois la pitié de personne, si c'étoit par ma propre légereté, que je me fusse jetée dans cette situation. Combien ne souhaiterois-je pas mais que servent les souhaits, dans l'extrémité du malheur, lorsqu'on ne voit pas le moien d'en sortir?

Cependant la bonté de votre Mere est une ressource sur laquelle je compte encore. Si je puis seulement éviter de tomber dans les mains de l'un ou de l'autre jusqu'à l'arrivée de M. Morden, la réconciliation sera aisée, & tout pourra se terminer heureusement.

J'ai fait une réponse à M. Lovelace, dans laquelle je lui recommande, s'il ne veut pas rompre avec moi pour jamais, d'éviter toutes les démarches téméraires & de ne pas rendre de visite à M. Solmes qui puisse devenir

venir l'occasion de quelque violence. Je lui confirme que je perdrai plutôt la vie que de me voir la femme de cet homme-là. Mais, quelque traitement que je reçoive, & quelles que puissent être les suites de l'entrevue, j'exige que jamais il n'emploie les armes contre aucun de mes amis; & je lui demande sur quel fondement il se croit autorisé à disputer le droit, à mon père, de me faire conduire chez mon oncle? J'ajoute néanmoins que je n'épargnerai, ni les prières, ni l'invention, jusqu'à me procurer quelque maladie volontaire, pour me dispenser de ce fatal voiage.

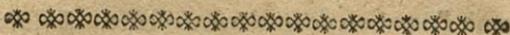
C'est demain Mardi. Que les ailes du tems sont légères! Que le jour qu'on redoute arrive toujours rapidement! Je souhaiterois qu'un profond sommeil pût s'emparer de mes sens pendant vingt-quatre heures. Mais demain n'en feroit pas moins Mardi, avec toutes les horreurs dont je crains qu'il ne soit accompagné. Si vous recevez cette lettre, avant que le nuage soit éclairci, je vous demande le secours de vos prières.

CLARISSE HARLOVE.

✠ ✠ ✠

LET.





LETTRE LXXIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Mardi matin, à six heures.

Le jour est venu. Que n'est-il heureusement fini ! J'ai passé une fort mauvaise nuit. A peine ai-je fermé l'œil un moment, sans cesse occupée de l'entre-vûe qui s'approche. La distance du tems, à laquelle on a bien voulu consentir, donne à l'assemblée un air solemnel, qui augmente mes alarmes. Comptez qu'un esprit capable de réflexion n'est pas toujours un avantage digne d'envie ; à moins qu'il ne soit accompagné d'une heureuse vivacité telle que la vôtre, qui fait jouir du présent sans s'inquiéter trop de l'avenir.

* * *

Mardi, à 11 heures.

J'ai reçu une visite de ma tante Hervey. Betty, avec son air mystérieux, m'avoit dit que j'aurois à l'heure du déjeuner une Dame que j'attendois peu, en me donnant lieu de croire

croire que céseroit ma mere. Cet avis m'a-voit tellement émue, qu'un quart-d'heure après, lorsque j'ai entendu les pas d'une femme, que j'ai prise effectivement pour elle, ne pouvant expliquer les motifs de sa visite après une si longue séparation, j'ai laissé voir à ma tante toutes les marques d'un extrême désordre.

Quoi, Mifs ? m'a-t-elle dit en entrant, vous paroissez surprise ? En vérité, pour une fille d'esprit, vous vous faites d'étranges idées de rien : & me prenant la main ; dequoi vous alarmez-vous ? De bonne foi, ma chere, vous tremblez. Savez-vous que vous ne ferez plus propre à voir personne ? Rassurez-vous, chere Clary, en baissant mes joues. Prenez courage. Ces émotions badines, à l'approche de l'entre-vûe, vous feront juger de vos autres aversions, lorsqu'elle sera finie ; & vous rirez vous-même d'avoir pû concevoir des craintes si chimériques.

Je lui ai répondu que tout ce qu'on s'imagina fortement produit dans le tems plus d'effêt qu'une simple imagination, quoique les autres puissent n'en pas juger de même : que je n'avois pas pris une heure de sommeil pendant toute la nuit : que l'Impertinente, à laquelle on m'avoit soumise, étoit
venu

venu augmenter mon inquiétude, en me faisant entendre que je devois recevoir la visite de ma mere ; & qu'à ce compte je serois très-peu propre à voir ceux dont la vûe ne pouvoit m'être agréable.

C'étoient-là, m'a-t-elle dit, des mouvemens naturels qu'on ne pouvoit empêcher. Elle supposoit que cette dernière nuit n'avoit pas été plus tranquille pour M. Solmes, que pour moi.

A qui donc, Madame, une entre-vûe si pénible des deux côtés doit-elle faire plaisir ?

A tous deux, ma chere, comme tous vos amis osent l'espérer, lorsque ces premières agitations seront apaisées. C'est après les commencemens les plus redoutés que j'ai vû souvent naître les plus heureuses conclusions ; & je n'en prévois qu'une, qui sera la satisfaction des deux partis : celle-là, ma nièce, fera la dernière.

Là-dessus, elle m'a représenté combien il seroit malheureux pour moi, de ne me pas laisser persuader par tous mes Proches. Elle m'a exhortée à recevoir M. Solmes avec la décence qui convenoit à mon éducation. La crainte qu'il a de me voir, ne vient, m'a-t-elle dit, que de son respect & de son amour. C'est la meilleure preuve

ve d'une véritable tendresse ; plus sûre du moins que l'ostentation & les bravades d'un amant, qui n'a point d'autre titre que son arrogance.

J'ai répondu à cette observation, que le naturel demandoit particulièrement d'être considéré : qu'un caractère noble agissoit noblement, & ne faisoit rien avec bassesse : qu'une ame basse étoit rampante, lorsqu'elle se proposoit quelque avantage ; & d'une fierté insolente, lorsqu'elle avoit le pouvoir en main, ou qu'elle n'étoit pas menée par quelque espérance. J'ai ajoûté, que ce n'étoit plus un point à traiter avec moi ; qu'il ne manquoit rien aux explications que j'avois eues sur cette matière ; que l'entrevûe étoit une loi dure, qui m'avoit été imposée à la vérité par ceux qui étoient en droit d'exiger cette preuve de ma soumission, mais que je n'avois acceptée qu'avec une extrême répugnance, pour faire connoître combien j'étois éloignée de l'esprit de revolte, & que l'antipathie seule avoit présidé à toutes mes résolutions : ce qui ne m'en faisoit attendre que de nouveaux prétextes pour me traiter encore avec plus de rigueur.

Elle m'a reproché une injuste prévention. Elle s'est étendue sur les devoirs d'une fille. Elle m'a fait la grace de m'attribuer un

T. II. P. I. S grand



grand nombre de bonnes qualités, mais auxquelles il manquoit celle d'être plus docile, pour couronner toutes les autres. Elle a insisté sur le mérite de l'obéissance, indépendamment de mon goût & de mes propres désirs. A l'occasion de quelques mots, par lesquels je lui faisois entendre que tout ce qui s'étoit passé entre M. Solmes & moi n'avoit fait qu'augmenter mon aversion, elle n'a pas fait difficulté de me dire qu'il est d'un naturel facile & disposé à pardonner; que rien n'approche du respect qu'il a pour moi; & je ne fais combien d'autres propos de cette nature.

De toute ma vie je ne me suis trouvée dans un si noir accès de chagrin. J'en ai fait l'aveu à ma tante, & je lui en ai demandé pardon. Elle m'a répondu que j'excellois donc à le déguiser; qu'elle ne remarquoit en moi que les petits embarras des jeunés personnes, lorsqu'elles voient pour la première fois leurs admirateurs; non que celui-ci méritoit assez, puisque c'étoit la première fois, en effét, que j'avois consenti à le voir sous ce titre... mais aussi, que la seconde....

Quoi, Madame? ai-je interrompu. Se feroit-on figuré que je consente à le voir sur ce pied?

Assu-

Assurément, Clary.

Si vous en êtes si sûre, Madame, ne soiez pas surprise que je revoke mon consentement. Je ne veux ni ne puis le voir, s'il s'attend d'être reçu à ce titre.

Délicatesse, embarras. Pure délicatesse, ma chere nièce. Avez-vous pu croire qu'une entre-vûe, accordée solennellement, le jour, le lieu & l'heure réglés, fussent expliqués comme une simple cérémonie, à laquelle il n'y eût point de sens attaché. Je vous déclare, ma chere, que votre pere, votre mere, vos oncles & tout le monde, regardent cet engagement, comme le premier acte de votre soumission à leurs volontés. Ainsi, gardez-vous de reculer, je vous en conjure ; & faites vous un mérite de ce que vous ne pouvez plus empêcher.

L'horrible monstre ! ... Mille pardons, Madame, Moi ! paroître avec un homme de cette espèce, dans la supposition que j'approuve ses vûes ; & lui se présenter à moi dans cette attente ! Mais il est impossible qu'il s'y attende, quelque opinion qu'en ayent les autres. La crainte qu'il a de me voir, montre seule combien il est éloigné de s'y attendre. Si ses espérances



étoient si hardies, Madame, il ne seroit pas aussi tremblant que vous le dites.

Il espère assurément; & ses espérances sont fort bien fondées: mais je vous ai déjà dit que c'est son respect qui lui inspire des craintes.

Son respect! dites son indignité. Il seroit bien étrange qu'il ne se rendit pas la justice que tout le monde lui rend. De - là viennent les conditions de son traité. C'est une compensation qu'il offre pour une indignité reconnue.

Vous allez trop vite, ma chere nièce. Ne craignez - vous pas que ce ne soit pousser bien loin l'idée que vous avez de vous-même? Nous en attachons une très-grande à votre mérite: cependant, vous ne feriez pas mal d'être un peu moins parfaite à vos propres yeux, quand vous le seriez encore plus, au fond, que vos amis ne se le persuadent.

Je suis fâchée, Madame, qu'on puisse me soupçonner de présomption, lorsque je ne me suppose pas indigne d'un autre mari que M. Solmes. J'entens du côté de l'ame & de la personne; car pour la fortune, graces au Ciel, je méprise tout ce qu'on peut tirer en sa faveur, d'une si misérable source.

Elle

Elle m'a dit que les discours ne menoient à rien, & que je n'ignorois pas ce que tout le monde attendoit de moi.

Je l'ignore, en vérité, lui ai-je répondu ; & je ne me persuaderai jamais qu'on ait pû fonder une si étrange attente, sur un consentement, par lequel j'ai voulu seulement montrer combien j'étois disposée à me soumettre, dans tous les points dont l'exécution ne me sera pas impossible.

Il m'étoit aisé, m'a-t-elle dit, de juger quelles étoient les espérances de tout le monde, par les amitiés que j'avois reçues Dimanche dernier, de mon frere & de ma sœur ; & par la tendre visite de mon oncle, quoiqu'à la vérité je ne l'eusse pas reçue avec la reconnoissance que j'avois toujours eue pour son affection : mais il avoit eu la bonté d'attribuer ma froideur au chagrin de ma situation, & au dessein de revenir par degrés, pour n'avoir pas trop à rougir de mes anciennes résistances.

Voiez - vous à présent, ma chere amie, toute la bassesse de leurs artifices, dans les ménagemens qui me surprenoient Dimanche dernier ? Voiez - vous la raison qui fit permettre au Docteur Lewin de me rendre une visite, mais qui lui fit défendre de toucher le sujet dont je m'imaginois qu'il étoit



venu m'entretenir ? On lui aura fait croire apparemment que la discussion étoit inutile sur un point qu'on supposoit accordé. Voiez aussi sous quels traits mon frere & ma sœur doivent avoir représenté leurs prétendues amitiés, dont ils jugent que l'apparence du moins est nécessaire à leurs vûes ; tandis que sans chercher à les trouver plus mal disposés qu'ils ne sont, je découvris, dans leurs yeux & dans leur manières, moins d'affection pour moi que de haine.

Aussi n'ai-je pû entendre le discours de ma tante, sans lever au Ciel les yeux & les mains. Je ne fais, lui ai-je dit, quel nom je dois donner à ce traitement ; ni quelle fin l'on peut se proposer par des moïens si bas. Mais je n'ignore pas à qui je dois les attribuer. Celui qui peut avoir engagé mon oncle Harlove à jouer un tel rôle dans son injuste entreprise, & se procurer l'approbation de tous mes autres amis, doit avoir assez d'ascendant sur eux, pour les porter à toutes sortes de rigueurs contre moi.

Ma tante est revenue à me dire, qu'après avoir fait concevoir une juste attente, les propos, les plaintes, les invectives n'étoient plus de saison ; & qu'elle pouroit m'assurer que si je reculois, mes affaires devien-
droient

droient pires que si je ne m'étois jamais avancée.

Avancée, Madame ! Quelqu'un au monde peut-il dire que je me fois avancée ? C'est une basse & indigne ruse, qu'on emploie pour me surprendre. Pardon, ma très-chère tante : je ne vous accuse pas d'y avoir eu part. Mais, dites-moi seulement ; ma mere ne fera-t-elle pas présente à cette redoutable entre-vûe ? Ne me fera-t-elle pas cette grace ? ne fût-ce que pour vérifier

Vérifier ! ma chere. Votre mere & votre oncle Harlove ne voudroient pas, pour tout au monde, se trouver présens dans cette occasion.

Eh ! comment, Madame, peuvent-ils donc régarder mon consentement à cette entre-vûe, comme une avance ?

Ma Tante m'a paru embarrassée de cette réponse. Miss Clary, m'a-t-elle dit, il est difficile de traiter avec vous. Il seroit heureux pour vous & pour tout le monde, que vous eussiez autant d'obéissance que d'esprit. Je vous quitte.

Je me flatte, Madame, que c'est sans colère. Ma seule intention étoit d'observer, que de quelque manière que l'entre-vûe réussisse, personne ne peut être trompé dans son attente.

O Miss !



O Mifs ! vous me paroiffez une jeune
 perfonne extrêmement déterminée
 M. Solmes fera ici à l'heure que vous avez
 marquée ; & fouvenez-vous encore une fois,
 que de l'après-midi où nous touchons, dé-
 pend le repos de votre famille & votre pro-
 pre bonheur.

Là-deffus, elle m'a quittée.

Je m'arrête ici ; fans pouvoir pénétrer
 quand il me fera permis de reprendre la
 plume, ni ce que j'aurai à vous communi-
 quer dans ma première lettre. Mon agita-
 tion est extrême. Nulle réponse du côté
 de votre mere. Que je commence à dou-
 ter de fes difpofitions ! Adieu, ma meil-
 leure, ma feule amie.

CLARISSE HARLOVE.

*Fin de la première Partie
 du Tome fécond.*

